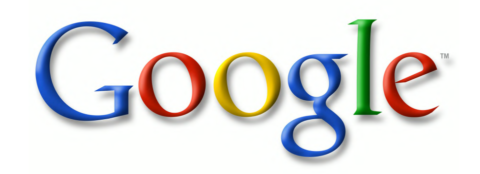
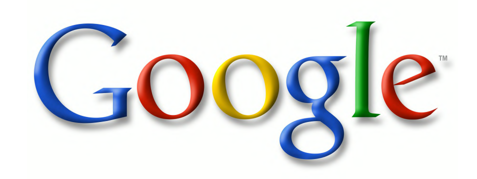



Google


WIDENER
HN NQG6 P


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

A Monsieur Charmes

Souvenir de l'auteur

F. H.

HISTOIRE DE LA VIE

ET DES OUVRAGES

DE

BORDAS-DEMOULIN

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

HISTOIRE DE LA VIE

ET DES OUVRAGES

DE

BORDAS-DEMOULIN

PAR

F. HUET

A toutes les époques de rénovation universelle, il s'élève un ou plusieurs hommes, en qui se recueillent les forces de l'esprit humain.

BORDAS-DEMOULIN, *Œuvres posthumes.*

PARIS

COLLECTION HETZEL

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1861



AVANT-PROPOS

La vie qu'on entreprend ici de retracer est celle d'un penseur solitaire. Elle s'est écoulée sans éclat et sans bruit, et cependant un intérêt peu commun s'y attache. Il s'agit, en effet, d'un de ces rares esprits qui ont puissamment saisi les principes éternels des choses, et dont l'action profonde, d'abord peu sensible à cause de cette profondeur même, est destinée à s'étendre avec les âges et à entrer dans la vie générale de l'humanité.

La postérité, pour qui surtout de tels hommes ont vécu, a droit d'attendre que ceux qui les connurent lui transmettent fidèlement leur

mémoire, et ne lui dérobent rien de ce qui peut jeter quelque jour sur leurs doctrines et leurs travaux, patrimoine de l'esprit humain. Que si l'homme de génie fut en même temps un saint, si ses exemples ne sont pas moins propres à moraliser que ses écrits à éclairer les générations, alors principalement ses actions, comme ses pensées, méritent d'être sauvées de l'oubli, et les témoins d'une si belle vie ne sont pas libres de se taire.

Il m'a été donné de voir, en Bordas-Demoulin, l'assemblage du génie et de la vertu. J'ai suivi cet homme vénérable pendant les vingt-quatre dernières années de sa carrière; les circonstances ont mêlé mon existence à la sienne; même j'ai été, pour une faible part, associé à ses travaux, et, si je l'ose dire, à sa mission. J'acquitte un dernier devoir, en présentant au public l'histoire de sa vie et de ses ouvrages.

J'essayerai de peindre l'homme, le grand métaphysicien, le réformateur religieux. Je voudrais exprimer quelque chose de la beauté de cette âme virginale, en même temps que montrer la grandeur de la révolution intellectuelle qu'a mûrie son génie, et que le temps dévelop-

pera. Elle doit fonder le règne du spiritualisme dans la science, dans la religion et dans la société.

Bordas fut en toute rigueur un martyr de la pensée. Les immenses, les redoutables problèmes qui pèsent sur l'âme du siècle, il les a douloureusement portés dans son esprit, les a scrutés avec une indomptable ardeur, et c'est au prix des plus cruels sacrifices qu'il les a résolus. Modèle d'un dévouement absolu à la science, sa vie, d'accord avec ses doctrines, en confirma l'autorité.

Presque tout ce que je rapporterai dans cette histoire, je le tiens de Bordas, ou j'en ai été le témoin. Quand il m'arrive de le faire parler, c'est d'après des notes écrites à différentes époques, ou des souvenirs certains. J'appuierai également mon récit sur quelques lettres de Bordas : il serait indigne de cet austère ami de la vérité, s'il s'écartait d'une impartiale exactitude, ou s'il fléchissait devant les fausses renommées et les fausses grandeurs.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE BORDAS-DEMOULIN

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE DE BORDAS. — FORMATION DE SES IDÉES DANS LE TRAVAIL ET LA MISÈRE.

Les premières années des hommes qui ont marqué dans la pensée ou dans l'action méritent d'attirer les regards. Souvent on y découvre le secret de leur destinée; on assiste à un spectacle plein d'enseignements, l'éclosion presque toujours douloureuse du génie. Loin de m'excuser de donner quelques détails sur les commencements de celui qui devait être le Descartes du XIXe siècle, j'exprimerai le regret de n'avoir recueilli que de trop incomplets souvenirs.

Jean Bordas sortait de ces vigoureuses races

agricoles, qui sont comme la séve de la population française. Il naquit au hameau de La Bertinie, le 1er ventôse de l'an VI de la République (21 février 1798). Ce hameau appartenait alors à la commune de Campsegret, qui n'existe plus; il fait maintenant partie de celle de Montagnac-La-crempse, canton de Villamblard, arrondissement de Bergerac, département de la Dordogne. C'est dans l'ancienne province de Périgord.

Le père de Bordas portait comme lui le prénom de Jean; sa mère s'appelait Marguerite Arnouil ou Arnoulh. Dans son acte de naissance, le nom de Demoulin qu'il joignait à celui de Bordas, et que ses anciens amis lui donnaient de préférence, ne figure ni du côté paternel ni du côté maternel [1]: c'était un petit nom pris, je crois, d'un hameau du voisinage. Il est d'usage, dans plusieurs de nos campagnes, de ne point faire porter aux enfants leur nom de famille.

Les ancêtres de Bordas étaient de petits pro-

1. Extrait des registres de la commune de Campsegret :

« Le premier du mois de ventôse, l'an six de la République française, une et indivisible, sont comparus par-devant moi, officier public soussigné : Jean Desplot, âgé de cinquante ans, laboureur, demeurant au lieu de La Bertinie, et Antoine Doyen, âgé de trente-six ans, laboureur, demeurant au lieu de La Bertinie; lesquels nous ont présenté un enfant, dont le sexe mâle, et auquel ils ont donné le prénom de

priétaires cultivateurs, établis de temps immémorial dans le pays. Son père avait été adjoint de sa commune à l'époque la plus difficile de la Révolution, et il avait fait preuve de courage et d'humanité. L'enfant le perdit de très-bonne heure, ainsi que sa mère. Dans une pièce que j'ai eue sous les yeux, et où le philosophe parlait de sa famille, il se qualifie « orphelin de père et de mère dès le berceau. » Il ne lui restait non plus ni frère ni sœur. Déjà l'isolement semblait être sa destinée.

Cependant la Providence n'avait point abandonné l'orphelin. Il retrouva une mère dans sa tante Jeanne Bordas. C'était une de ces âmes simples et fortes, comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans nos plus humbles villages : vertus ignorées du monde et s'ignorant elles-mêmes. Elle concentra sa tendresse sur son jeune neveu et ne voulut point d'autre famille. Elle lui apprit elle-même à lire, et l'envoya ensuite à l'école de la commune. Cette sainte fille ne vécut que de dé-

Jean (Bordas), et il nous a été déclaré par les deux témoins ci-dessus que cet enfant est le véritable enfant de Jean Bordas, âgé de quarante-six ans, et de Marguerite Arnouil, sa femme, demeurant au lieu de La Bertinie, et que cet enfant est né le premier ventôse de l'an six, à neuf heures du matin. »

Il paraît que la véritable orthographe du nom maternel est Arnoulh.

vouement ; jusque dans sa vieillesse, elle réunissait autour d'elle les petites filles du hameau pour leur apprendre le catéchisme, leur distribuer de sages conseils et l'instruction ; elle était l'auxiliaire du pasteur du lieu pour toutes les bonnes œuvres.

Bordas portait à sa tante une tendresse mêlée de vénération. Je l'ai vu inconsolable de sa mort. C'est le plus vif et le plus profond sentiment qu'il ait éprouvé ; il tenait aux dernières racines du cœur et à ces impressions de l'enfance que rien ne peut effacer.

Le jeune Bordas avait déjà le goût de la solitude et un penchant précoce à la mélancolie. Dès l'âge de huit ou dix ans, il aimait à passer seul des journées entières dans les bois ; grimpant jusqu'au sommet des arbres pour dénicher les oiseaux, entreprenant de longues courses, il se livrait à cette pétulance physique, à ce besoin de mouvement qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie.

Le petit paysan de La Bertinie mena cette existence demi-sauvage jusqu'à quatorze ou quinze ans. La seule instruction qu'il reçut jusqu'alors fut celle d'une école de village. Pendant la dernière maladie du philosophe, où il se plaisait à parler de son pays et de son enfance, il me raconta qu'il avait été question dans sa jeunesse de le marier à une jeune fille de son hameau, avec laquelle il se

rendait enfant à l'école; « c'était, disait-il, une petite fille sage et raisonnable; » elle l'attendait au bout du pays, et ils faisaient route ensemble. Le pur et frais souvenir de ces petits voyages et de la jeune villageoise lui était resté très-présent.

C'était la tante Jeanne qui avait eu l'idée du mariage. La digne femme ne rêvait pour Bordas que la paisible fortune de ses pères, et le sollicitait de faire valoir comme eux le manoir de La Bertinie. Outre cette terre, il avait reçu en héritage une somme d'environ dix mille francs. Il songeait à en faire un autre usage. La passion dominante de sa vie enflammait déjà sa jeune âme: dévoré de la soif de savoir, il s'arracha aux projets et à la tendresse de sa tante, et se rendit à Bergerac, pour commencer, adolescent, ses études d'humanités. C'était en 1813.

Par goût d'indépendance, il ne logea point au collége, dont il suivit les cours comme externe. Je tiens d'un de ses anciens compagnons d'étude qu'il ne réussit pas dans les lettres. Le principal, M. Degranges, homme de mérite, désespérait qu'il sût jamais écrire; mais il avança rapidement en mathématiques.

On enseignait alors en France, pour toute philosophie, la grammaire générale, d'après Condillac, le métaphysicien de la sensation. Bordas l'apprit par cœur. Il lisait beaucoup, étudiait, méditait con-

tinuellement; un séminariste de ses amis venait le voir et lui prêtait ses cahiers de théologie. Il était pâle, et quelquefois il pouvait à peine marcher. Il passait dès lors pour un philosophe.

C'est au collége qu'il fut saisi de l'idée mère qui devait inspirer sa vie et enfanter ses travaux. Il m'avait raconté cette circonstance; j'en ai retrouvé le récit tracé de sa main dans un précieux fragment philosophique; l'histoire du penseur commence ici :

« Étant au collége, il me tomba dans les mains le discours où Rousseau cherche à prouver que les sciences, les arts, corrompent les mœurs et tuent les empires. Je fus saisi de terreur sur le sort de l'Europe. Je croyais sentir mon être se dissoudre avec elle, et, dans la plus sombre tristesse, je me roulais violemment d'idée en idée pour échapper à cette destruction imminente. Mais toujours je me trouvais en présence des causes que je m'imaginais la produire : partout je voyais les progrès des lumières, de l'industrie, et l'amour sans cesse croissant des nouveautés, partout ce qui avait emporté les anciens États et même les peuples, se développer avec une puissance inouïe, et les modernes prendre un essor dont l'antiquité resta à l'infini. Si non-seulement les Grecs et les Romains, mais les Perses, les Égyptiens, qui à peine goûtèrent du fruit de l'humaine pensée, ont péri, quelle destinée

attend les nations européennes, qui s'en gorgent? D'un autre côté, le christianisme me semblait répudier la culture de l'esprit, fuir les choses de la terre, se plaire à l'ignorance, à la pauvreté. Depuis plusieurs siècles il déclinait, en même temps que l'instruction, l'aisance, la richesse se multipliaient. Cependant je ne pouvais me résoudre à condamner la civilisation, qui me paraissait témoigner la grandeur et la dignité de notre nature. Tout ensemble donc je la jugeais bonne et fatale. Je me procurai quelques volumes de Locke, Condillac, Malebranche, Descartes; mais ils ne m'éclairaient point sur la question formidable.

« On me préparait pour l'École polytechnique, mais l'algèbre et la géométrie analytique ne me touchaient que secondairement... Ayant ouï parler du calcul différentiel comme d'un prodige, je fis venir le *Traité* de Lacroix et les *Réflexions* de Carnot. Voilà que le besoin d'en expliquer les principes, jusqu'alors rebelles aux tentatives de tous les géomètres, ajoute une énigme nouvelle à la première et redouble mes angoisses. Je n'avais point de ressources suffisantes, et il fallait s'arracher à la méditation pour entrer dans une carrière, ou s'exposer à des extrémités terribles. Mais quelles plus terribles extrémités que de demeurer la proie d'une telle ignorance [1] ? »

1. Œuv. posthumes. *Philosopher, rappeler la pensée à soi.*

Le christianisme, la civilisation moderne et leurs rapports, c'était le problème du siècle, qui saisissait la raison de Bordas à son premier éveil. On voit quelles furent les passions de sa jeunesse; il n'en connut jamais d'autres.

Son désir de savoir avait un objet, une direction; il s'y livra sans retour. Le même besoin qui l'avait conduit de La Bertinie à Bergerac, l'entraînait vers Paris, la métropole des lumières. Ni sa piété filiale pour la tante Jeanne, ni la perspective de calme bonheur qu'elle lui présentait dans l'union avec la compagne des jeux de son enfance, rien ne put le retenir. Il partit en 1819.

Ici nous retrouvons notre fragment: « Je ne sais où j'avais vu, peut-être dans les *Leçons de philosophie* de M. Flotte, qu'un auteur, nommé M. de Bonald, plaçait l'origine des connaissances dans la société. Cette idée me parut digne d'attention. Aussitôt que je fus à Paris, 25 septembre 1819, je n'eus rien de plus pressé que de chercher les écrits où elle est consignée. Au premier instant, quel transport! M. de Bonald promettait l'immortalité à la société chrétienne! Courte ivresse! A cette immortalité il immolait la civilisation moderne. C'est dans le moyen âge qu'il voyait la cité du Christ. » Bordas m'a raconté que pendant son enthousiasme bonaldien, il avait inséré quelques articles empreints de théocratisme dans les

Annales des sciences et des arts. Je n'ai jamais vu cette publication, et ne la connais point d'ailleurs.

Notre jeune philosophe, qui vivait très-retiré à Paris, se livrait à la recherche de la vérité avec une ardeur croissante. Sa pensée dévorait tout et scrutait avidement les idées et les systèmes. Après M. de Bonald, « je rencontrai, poursuit-il, le livre de Condorcet sur la perfectibilité illimitée. La science en est le principe. Il espère qu'un jour la vie de l'homme se prolongera indéfiniment, et qu'il sera immortel avec la société. Les théosophes enseignent quelque chose de semblable. Je bravai l'obscurité et la bizarrerie de leurs ouvrages. Matérialiste, athée, mais subjugué par le besoin de l'éternité, le premier ne la donne sur la terre que parce qu'il l'ôte du ciel. Panthéistes, les seconds se perdent dans la même extravagance, ou dans d'autres peu faciles à démêler parmi les ténèbres dont ils s'enveloppent.

« Je sentais que les théosophes, Condorcet, Maistre, Bonald, philosophaient superficiellement; que Leibnitz, Malebranche, Descartes, Platon, saint Augustin, Plotin, philosophaient plus à fond; mais ils n'abordaient point la question qui me tourmentait. Je m'enfonçai de plus en plus dans la méditation, avec l'ardeur, l'abandon du désespoir. Enfin, après des peines indicibles, la pensée en moi se trouva soudain rappelée à elle-même, et les

problèmes qui l'obsédaient, résolus, 1824. Les anxiétés cessèrent...

« Voilà comment le besoin de résoudre des questions tenant à l'essence de la pensée rappela ma pensée à elle-même et m'apprit à philosopher. Effort à nul autre pareil. C'est le travail d'une pensée indomptable, qui obsède l'esprit et ne lui laisse aucun repos...

« Cependant, je n'étais point au bout de mes recherches. Immuable, tant qu'elle se borne à enseigner crûment les articles de foi, la théologie varie, quand elle essaye de les expliquer. Il me fallait découvrir l'explication bonne parmi le déuge des mauvaises que suscitent les faux systèmes de philosophie. Il m'en coûta six ans, depuis 1824 à 1830. Le plus pénible fut peut-être le droit canonique : les passions et l'intérêt ayant plus que la faiblesse de la raison contribué à le dénaturer, afin de l'accommoder au pervertissement qu'a éprouvé le gouvernement de l'Église. »

Bordas avait vingt-six ans en 1824, quand il conquit le principe de la philosophie ; il en avait trente-deux en 1830, lorsqu'il se trouva en possession de ses principales idées. Voici d'autres détails que je tiens de lui. On sait que les deux théories de la substance et de l'infini forment ses grandes découvertes en métaphysique ; or, ce fut la théorie de l'infini qu'il trouva la première,

en 1825; celle de la substance, quoique logiquement antérieure, ne fut saisie que plus tard. Ceci prouve que le génie inventeur ne suit point un ordre méthodique. C'est en se promenant vers le haut du quartier Saint-Jacques, aux environs du Luxembourg, qu'il comprit tout à coup, avec une clarté sans nuage, l'harmonie intime du christianisme et de la civilisation moderne; idée qui est l'âme de ses théories sociales et religieuses. Ce fut comme un voile qui se déchirait, et un horizon pur, infini, s'ouvrait devant sa pensée. « A cette lumière soudaine, si longtemps et si péniblement cherchée, me disait-il, je fis un bond de joie. »

Bordas avait atteint l'unique objet de sa sainte passion, la vérité; au prix de quelles souffrances, notre fragment ne le dit qu'en partie. Le philosophe y représente la formation de ses idées; il raconte le drame intérieur, les angoisses de l'esprit, le travail désespéré. Nous allons soulever le voile qu'il laisse sur l'autre côté de l'épreuve.

On ne s'enrichit guère au métier que faisait notre chercheur de vérité, et malgré la vie de retraite et de privation qu'il menait ses faibles ressources s'étaient bientôt épuisées. Il lui restait la propriété héréditaire de La Bertinie; voyant que le revenu ne pouvait le faire vivre, il résolut de sacrifier son patrimoine afin de poursuivre ses études. Il retourna en Périgord et vendit son bien

vers 1826. Il n'en tira que 10,000 francs; mais on disait généralement dans le pays que la propriété en valait au moins 15 ou 20,000. Il crut toujours qu'on l'avait indignement spolié. « On m'a, disait-il, enlacé d'empressements pour me voler une partie de mon patrimoine. » Peu d'années avant sa mort, il s'adressa directement à la famille des acquéreurs, et les somma de restituer. L'idée d'une injustice le mettait hors de lui, et il n'était pas, m'a-t-il dit, la seule victime de la cupidité de cette famille. Il réclama énergiquement en son nom et au nom de tous les spoliés. Il me lut à cette époque les vigoureuses philippiques qu'il avait lancées contre ces Verrès de village. Au lieu d'obtenir restitution, il fut, paraît-il, dénoncé pour son éloquence au parquet de Bergerac.

4,000 francs furent laissés pour la tante Jeanne; placés chez un banquier, ils furent perdus. Le neveu s'était hâté d'emporter le reste dans sa retraite de Paris. Il plaça philosophiquement l'argent dans un tiroir, et y puisa tant qu'il y en eut. Il en vit bientôt la fin. Les livres ne laissaient pas que de lui faire une dépense; il les coupait par parties, afin de pouvoir étudier en se promenant; il racontait avoir ainsi traité, entre autres, un beau volume de Plotin. Je pense qu'une part du patrimoine passa aussi en impressions. J'ai su qu'il avait fait imprimer à cette époque un écrit informe, décla-

matoire, mais où ses grandes idées fermentaient. Je n'en ai point trouvé de trace chez lui après sa mort. D'ailleurs notre reclus ne savait guère le prix de l'argent, et il était naturellement généreux aussi bien que facile à tromper. Déjà, sans doute, il agissait comme il fit dans la suite, où ses concierges m'apprirent qu'il ne refusait à personne, qu'on abusait de son bon cœur, et qu'ils avaient dû prendre sur eux de fermer sa porte aux exploitants de charité. Pendant qu'il possédait encore la propriété de La Bertinie, il l'avait offerte à un camarade d'enfance pour l'aider à se marier.

Lui cependant s'absorbait dans ses méditations, mort au monde et à tout. Il lui fallut se réveiller : le spectre de la faim se dressait devant lui.

D'un caractère timide, devenu, par la solitude, ombrageux et presque sauvage, se sentant incapable de se tirer d'affaire dans la vie, le plus pénible pour lui était de songer à une profession. Il eut l'idée de demander une place d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université, content de donner sa main, en gardant son esprit libre. Il souriait en apprenant plus tard que Béranger avait eu la même ambition et l'avait satisfaite. Il fut moins heureux. On l'avait recommandé à M. de Belleyme, qui, le jugeant sans doute sur la mine, ne fit rien pour lui. Il fut quelque temps employé chez Méquignon, libraire, pour rédiger les annonces et réclames

dans les journaux, faire des préfaces et autres menues besognes.

Au reste, il n'était pas facile à placer. Un de ses amis l'avait adressé à un chef d'institution. Bordas, remettant sa lettre d'introduction : « Je tiens surtout à deux conditions, dit-il tout d'abord : un bon lit de plume, et quatre heures par jour pour me promener. » Le chef de pension l'éconduisit poliment, et demanda à son ami quelle espèce d'homme il lui avait envoyé. Le lit de plume, très en usage dans les campagnes, était devenu pour lui un besoin ; il devait lui manquer dans ses derniers jours à l'hôpital ; il en ressentit vivement la privation.

A l'époque où les voitures qu'on appelle *omnibus* s'établirent, on lui obtint une place de contrôleur ou d'inspecteur : il eut de la peine à finir la première journée, et ne reparut pas le lendemain.

Sans quelques amis, il serait mort de faim. L'une des deux personnes à qui le *Cartésianisme* est dédié, M. l'abbé Lavaure, curé de Sarlat, le soutint de prêts généreux. Son plus intime ami de cette époque était son compatriote et camarade de collége, M. Dezeimeris, alors étudiant en médecine, depuis bibliothécaire de la Faculté de Paris, agronome distingué et membre de nos assemblées législatives. La bourse de l'étudiant était légère, mais elle fut toujours ouverte à Bordas[1]. Un ami de

1. « Dans un temps où M. Dezeimeris n'avait que peu de

M. Dezeimeris, qui lui succéda plus tard comme bibliothécaire, M. Raige-Delorme, fit chez lui, vers 1828, la connaissance de Bordas. Il le prit d'abord pour un sauvage, ne l'en aima pas moins, et lui rendit tous les services en son pouvoir. Ils restèrent toujours très-liés, quoique divisés d'opinions philosophiques et religieuses.

Bordas n'était pas homme à abuser de la générosité des autres. Je sais par expérience combien il était difficile de lui faire accepter un service. Il tomba dans une misère affreuse, et y resta pendant six ans. J'ai recueilli de sa bouche le récit des souffrances de ces horribles années, et, en l'écoutant, j'avais peine à retenir mes larmes ; je n'y pense jamais sans ressentir quelque chose de l'impression profonde que j'éprouvai alors. Il fut souvent réduit à un morceau de pain et un peu de sucre par jour ; quelquefois, par faiblesse, il gardait le lit toute la journée. Il marchait dans de vieux souliers ramassés au coin des bornes. Les blanchisseuses refusaient de laver ses chemises en débris. Un jour il entendit un ouvrier dire, en le voyant passer : « Il est sale comme un Turc. »

ressources pécuniaires, il aida à se soutenir à Paris, et pendant plusieurs années, un ancien condisciple et compatriote, M. Bordas-Demoulin, qui m'autorise à divulguer ce bienfait de son ami. » (M. Raige-Delorme, *Notice nécrologique sur M. Dezeimeris.*)

Pourtant l'homme était naturellement d'une exquise propreté, et difficile sur le linge ; il le recherchait fin : c'est la seule délicatesse que je lui aie connue ; le linge un peu gros irritait sa peau nerveuse. La nourriture insuffisante qu'il prenait lui causait d'atroces douleurs. En marchant, il était quelquefois obligé de s'appuyer contre les murs. « On me prenait pour un homme ivre, me dit-il, moi qui n'avais pas goûté au vin depuis plus d'une année. »

Il arriva enfin à n'avoir plus devant lui que quelques sous, sans moyen de rien gagner, sans espoir, ayant épuisé la bourse de ses amis peu aisés, ou le croyant du moins. Au lieu d'acheter du pain, il paya de son dernier argent une séance au cabinet de lecture, lut un livre qu'il avait désiré connaître, et rentra chez lui pour attendre la mort. « Je m'étais résigné, disait-il ; je ne me jugeais propre à rien ici-bas, et j'envisageais doucement ma fin. Je ne sentais pas ma pensée s'affaiblir ; je me réfugiais dans mes idées, et je m'en allais avec la consolation de me nourrir de la vérité et d'apprendre jusqu'au dernier moment. »

L'excellent Dezeimeris fut l'instrument dont Dieu se servit pour mettre un terme à cette vie de douleurs. Non-seulement ses secours arrivèrent à temps pour arracher son ami à une mort imminente, mais il eut une heureuse inspiration, qui

devait clore à jamais, pour le philosophe, cette période de misère. Il conduisit son malheureux compatriote chez un des membres les plus respectables et les plus éclairés du clergé français, M. l'abbé Sénac, premier aumônier au collége Rollin. C'était en 1833. Reçu avec bienveillance, Bordas fut invité à revenir au bout de quelques jours; il s'agissait de lui procurer au collége des leçons particulières de mathématiques. Je tiens ces détails de M. Sénac. Bordas avait toutes raisons de ne point manquer au rendez-vous. En arrivant, il eut à attendre quelque temps M. Sénac dans son cabinet; il se jeta sur un volume de Bossuet, et s'absorba tellement dans cette lecture, que M. Sénac était là depuis cinq minutes sans qu'il se fût aperçu de sa présence. « Eh bien, Monsieur, dit-il au philosophe, je n'ai encore rien trouvé, mais j'ai bon espoir; soyez certain que nous réussirons. » Bordas parut embarrassé; enfin, après un effort, et en rougissant : « C'est que je n'ai pas mangé depuis trois jours. » — « A cette parole et à cet accent, me disait M. Sénac, je me retirai pour pleurer; jamais de ma vie je ne fus si ému. »

Ces trois jours passés sans manger furent les derniers de la longue épreuve. L'abbé Sénac était digne de comprendre ce martyre de la pensée. Il pourvut généreusement aux premiers besoins, et veilla comme une providence sur l'homme de gé-

nie incapable. Les amis de la philosophie et de la religion lui en seront toujours reconnaissants. Désormais, si Bordas ne cessa pas de mener jusqu'à la fin une vie pauvre et étroite, il échappa du moins à la misère, et ne connut plus, pour employer son expression, « les extrémités terribles » à travers lesquelles il avait atteint son âge mûr, et sa pensée avait germé du sein des douleurs.

CHAPITRE II

PREMIERS ÉCRITS DE BORDAS. SON PATRIOTISME CONSTANT. IL ATTAQUE L'ÉCOLE THÉOCRATIQUE, L'ÉCLECTISME ET LE DOCTRINARISME.

Bordas n'eut point de maîtres. Sans parents, sans guide, sans lien de patronage ou de coterie, sa pensée solitaire s'est formée dans une complète indépendance. Nulle influence extérieure, nulle tradition d'école ne pesa sur lui : en philosophie, comme en religion et en politique, il est le produit de la libre et pure réflexion. On l'a pris quelquefois pour un janséniste; il admira Port-Royal, et on retrouvait en lui quelque chose de l'austérité et de l'indomptable énergie des grands solitaires du XVIIe siècle, mais il admira Port-Royal sans dissimuler ses erreurs; et, quant aux restes du parti janséniste, qui subsistent encore, il n'eut de rapports avec eux que sur la fin de sa vie, et n'eut point à s'en louer. Jamais nature ne donna plus spontanément son fruit.

Sa méthode d'étudier était une méditation con-

tinuelle. Il lisait tout, mais comme matière à méditation. Il méditait en se promenant, il méditait en mangeant, il méditait, pour ainsi dire, jour et nuit. Il lui arrivait de rester au lit pendant la journée pour se mieux recueillir. « Je me ménageais, disait-il, une petite ouverture pour respirer. Dans cette position on ne sent pas le poids du corps ; on vit uniquement dans la pensée. Cela me réussissait généralement. » A mesure que ses idées lui venaient, il les jetait sur le papier. « J'ai immensément écrit, dit-il ; j'amassais des monceaux de notes, mais je brûlais ensuite. » Il ne gardait non plus aucune des lettres qu'on lui écrivait.

Nous avons appris de notre philosophe que ses idées étaient mûres en 1830. En 1830 éclatait une révolution qui donna une nouvelle impulsion à sa pensée. L'ardent et infatigable scrutateur du problème social ne pouvait rester étranger au mouvement politique de son époque. Il avait d'ailleurs le sentiment de tous les devoirs, et jamais il ne négligea ceux du citoyen et du patriote. Il aima passionnément la France et la liberté. Du fond de sa solitude, il suivit toujours, avec une inquiète curiosité, les révolutions de l'Europe et les vicissitudes d'une patrie en qui il vénérait l'initiatrice dévouée de la civilisation moderne ou chrétienne.

Sous la Restauration, enfant de la France nouvelle et de la Révolution, qu'il expliqua le premier,

il se sentait vaincu, opprimé avec elle. Les trois journées de 1830 reportèrent la France à la tête du mouvement révolutionnaire en Europe, et affranchirent le génie de Bordas. Il partagea l'ivresse de la victoire populaire. « Je me souviens encore, me disait-il en 1858, de l'exaltation extraordinaire que me causa la révolution de juillet. Ma tête s'enflammait et menaçait d'éclater. » Cette révolution, en effet, fut sublime d'élan et d'unanimité; unanimité, hélas! qui depuis ne se retrouva plus. J'aime à me rappeler que, tout jeune alors, je fus saisi du même enthousiasme que Bordas : nos âmes, qui étaient destinées à se rencontrer, vibrèrent à l'unisson.

Le penseur put songer à produire ses idées. Elles étaient bien loin des préjugés et des opinions du jour. En philosophie, par la vigueur et la rectitude naturelle de son esprit, il avait rapidement traversé et le sensualisme dont on avait embarrassé sa jeune intelligence, et le système théocratique de Bonald, et le mysticisme des théosophes, et le superficiel compromis entre les doctrines contraires, qui retentissait alors sous le nom d'éclectisme. Seul dans la lutte contre tant d'erreurs accréditées, il avait reconquis la vérité philosophique qui illumina le génie des Platon, des Descartes et des Leibnitz, et un solitaire inconnu se trouvait le vrai, l'unique héritier de ces grands hommes. En politique, ses

vues si originales et si élevées ne l'isolaient pas moins, même au sein du parti libéral dont il servait la cause. La métaphysique et l'histoire lui avaient révélé l'harmonie intime, profonde, du christianisme et de la révolution, que tant de préventions mutuelles et d'apparences contraires rendaient comme irréconciliables. Cette harmonie découverte avait calmé les angoisses de son esprit; transportée dans les faits, elle devait apaiser les douleurs d'un monde en travail d'enfantement. Pour répandre des vérités si fécondes, le philosophe s'arma de foi et de courage. Il lui fallait, soulevant un poids incalculable de passions et de préjugés, d'une part ramener à la religion chrétienne les disciples de Voltaire et du XVIII[e] siècle, d'autre part se tourner vers le clergé vaincu pour lui expliquer les causes de sa défaite, et lui faire accepter les principes de 89, comme la promulgation sociale de l'Évangile. Convaincu que ses doctrines renfermaient le salut de la France et de la civilisation, il n'hésita pas à entrer en lutte avec toutes les opinions régnantes.

C'est dans un recueil obscur, sans influence, la *Gazette des écoles,* que ces grandes idées firent leur première apparition. Les morceaux insérés par Bordas, au lendemain de la révolution de juillet, confirment la vérité de son récit, et le montrent dès lors en possession de son système philoso-

phique et religieux. Ce sont d'abord, 5 juin 1831, des *Réflexions sur le refus de sacrements fait à M. Grégoire par M. de Quélen, archevêque de Paris, et sur la décision du ministère à ce sujet.* Bordas prend en main la défense du célèbre conventionnel, ancien évêque de Blois. Il l'appelle « le Caton du christianisme, l'évêque le plus éclairé et le plus vertueux qui ait paru depuis Bossuet, un homme que l'Église primitive eût placé au premier rang de ses confesseurs et de ses docteurs. » En même temps, il venge la constitution civile du clergé et le gallicanisme des attaques de l'ignorance et de la mauvaise foi, pulvérise les sophismes de la faction ultramontaine, et lui arrache le masque de liberté dont elle couvrait alors ses projets de domination.

Il distingue nettement deux choses, que non-seulement le parti théocratique, mais un libéralisme superficiel confondent sans cesse : « La liberté du prêtre dans l'exercice de son ministère, liberté qui a nécessairement des limites dans les droits religieux des laïques (comme dans les droits de l'État), et la liberté qu'a chaque citoyen de professer tout culte compatible avec l'ordre social, ou de n'en professer aucun. » Évidemment la première de ces libertés est d'un autre ordre et doit être plus resserrée que la seconde. Cette distinction capitale, une des bases du droit religieux, n'est pas

encore entrée dans les esprits, quoique Bordas l'ait proclamée il y a trente ans.

L'éloge de Grégoire attira à l'auteur une violente invective de la part de l'*Avenir,* journal de M. de Lamennais. La théocratie, sous son déguisement démocratique, se trahissait; elle avait reconnu son mortel ennemi. Bordas répliqua vigoureusement. 19 juin.

Les deux morceaux ont été reproduits, au bout de vingt-cinq années, dans les *Essais sur la Réforme catholique,* sans que l'auteur y ait rien changé. Tout s'y trouve, même sa philosophie. C'est une remarque qu'on peut vérifier dans le grand nombre de morceaux détachés qui sont sortis de la plume de Bordas : il n'a presque jamais écrit sur un sujet quelconque, sans y mettre tous ses principes. Tant il était difficile de séparer un faisceau si bien lié! tant il y eut toujours d'unité et de suite dans ses doctrines!

Les *Mélanges philosophiques et religieux* renferment d'autres morceaux importants, insérés aussi en 1831 et 1832 dans la *Gazette des écoles*. Les plus remarquables sont ceux qui parurent dans les numéros des 3, 7, 10, 17, 24, 31 juillet et 7 août 1831. Ils avaient pour titre : *Considérations sur l'état présent et futur du catholicisme, particulièrement en France*. Les premiers de ces articles sont simplement signés J.; les autres, J. Bordas-Demoulin.

Refondus, abrégés sur quelques points, développés sur d'autres, ils forment l'éloquent morceau des *Mélanges*, intitulé : *Du catholicisme, de la civilisation moderne et de la chute imminente du catholicisme en Europe*. Ce qui concerne l'organisation de l'Église est plus complet dans les articles de 1831 ; ils respirent déjà un sentiment profond de la décadence du catholicisme avec la foi dans son renouvellement.

En général, ces premières productions frappent par la maturité. Rien n'y sent les tâtonnements d'un esprit incertain. Le style aussi y est tout formé, et de la meilleure venue. Le rhétoricien malheureux de Bergerac était devenu un écrivain. Au reste, Bordas avait beaucoup travaillé son style ; il me disait un jour qu'il lui avait autant coûté que ses idées. Le portrait de Jésus-Christ législateur, dans les articles cités, atteint au sublime : les *Mélanges* l'offrent sans changement. Le travail se terminait par un beau mouvement oratoire. Bordas l'a transporté à la fin du *Discours sur Voltaire*.

A l'élévation, à la majesté sereine de ces pages, à un certain accent d'enthousiasme et de jeunesse, on ne les croirait point écrites par un homme exposé chaque jour à mourir de faim. Cette circonstance accroît l'intérêt et l'admiration. Mais ce puissant essai passa inaperçu ; Bordas était trop en

avant des esprits. Il faut convenir aussi que sa manière d'approfondir les sujets, de concentrer les idées, tellement que chaque phrase en regorge, n'est pas populaire. Que serait-il arrivé si Bordas eût succombé à la misère après avoir écrit ces pages? Quelque dignes qu'elles soient de l'immortalité, il est triste de penser qu'elles seraient probablement restées ensevelies dans un éternel oubli.

Bordas avait fait pour le même recueil, la *Gazette des écoles*, les *Lettres sur l'éclectisme et le doctrinarisme*. Mais ce journal, suspect au gouvernement comme trop libéral, ayant cessé de paraître, Bordas publia les *Lettres* à part en 1834. A cette époque il était, depuis quelque temps déjà, sorti de sa cruelle position.

M. Sénac, au commencement, lui en avait procuré une d'un genre nouveau pour lui, et qui offrait un singulier contraste avec les habitudes d'un philosophe et d'un solitaire. C'était une éducation particulière à Versailles, dans une riche maison ; les élèves étaient deux jeunes demoiselles. Au bout de quelques jours, leur mère, madame D., vint retrouver l'abbé Sénac : « Quel ours m'avez-vous donné là? dit-elle. — Madame, vous l'avez jugé avec l'esprit de la femme du monde ; jugez-le avec le vôtre, vous l'apprécierez autrement, et vous comprendrez quel profit vos enfants peuvent

retirer de ses leçons. » Madame D. changea, en effet, d'avis; elle eut lieu d'être satisfaite du maître, à qui ses élèves ne tardèrent pas à porter un véritable respect. Bordas resta une année environ dans cette famille, et ne la quitta que parce que d'autres arrangements la décidèrent à venir habiter Paris. Depuis même il y fit plusieurs visites, ce qui est tout à fait extraordinaire pour lui.

Au retour, il donna quelques leçons de mathématiques. Dans sa dernière maladie il lui vint là-dessus des scrupules; il prétendait n'avoir pas gagné son argent, ses élèves ayant généralement échoué aux examens : « Il est vrai, ajouta-t-il, qu'on ne me donnait pas les meilleurs. » Il ne mettait pas une grande ardeur à sa besogne ; les leçons diminuèrent; M. Sénac suppléait à la fin du mois ce qui manquait. Bientôt il ne fut plus question de leçons, et l'abbé partagea son traitement avec le philosophe. Leur intimité devint complète; Bordas finit par s'établir pour le travail chez son ami, et y passer ses journées. Il avait besoin d'être aidé de toute manière, car il était resté si faible, que sa main pendant longtemps ne put tracer facilement des caractères d'écriture.

Cependant le philosophe chrétien, par chasteté et pour favoriser la méditation, suivait un régime végétal qui l'affaiblissait de plus en plus. L'ami Dezeimeris intervint; il fallut se fâcher, pronostiquer

une mort certaine à courte échéance, faire appel au devoir, pour réduire l'anachorète à la chair et au vin. Secondant ces mesures réparatrices, chaque jour le vigilant abbé faisait servir à midi au philosophe une soupe succulente, que je l'ai vu maintes fois dépêcher avec son appétit de paysan.

Il jouissait après ses longues souffrances d'un bien-être relatif, lorsqu'il fit paraître son nouvel écrit sous ce titre : *Lettres sur l'éclectisme et le doctrinarisme, où l'on montre la fausseté de ces deux systèmes et l'effet funeste de leur application au gouvernement de la monarchie nouvelle; par M. J. Bordas-Demoulin. Paris,* 1834. Je me souviens fort bien qu'allant cette même année comme élève de philosophie au concours général de la Sorbonne, je vis l'ouvrage affiché en grosses lettres chez le libraire, en face du vieux monument. C'était la première fois que le nom de Bordas-Demoulin m'était révélé. L'annonce avait quelque chose de provocant, à l'entrée de l'édifice où trônait l'éclectisme.

Les *Lettres,* au nombre de dix, forment une brochure de 47 pages. Les cinq premières concernent la philosophie et contiennent la réfutation des principes de l'éclectisme ; les autres sont consacrées à la politique. On en retrouve la substance dans les deux articles des *Mélanges,* intitulés : *Éclectisme* et *l'Éclectisme en politique.* Cependant

les *Lettres* ont leur caractère ; la polémique y est plus vive, plus agressive. L'attitude politique de l'auteur y est aussi plus fortement marquée et transporte au moment de la lutte. Pour ces motifs, et parce que l'opuscule ne se rencontre plus dans le commerce de la librairie, j'en détacherai ici quelques pages.

On reconnaît, dans la partie politique, le patriote de Juillet. Quand les doctrinaires s'installèrent au gouvernail de la monarchie nouvelle, Bordas comprit que le principe de la souveraineté du peuple, principale conquête des trois jours, allait être remis en question ; il vit le danger, non-seulement pour la dynastie, mais pour la France et la révolution. A cette époque, quoique lié avec plusieurs patriotes du parti républicain, il croyait toujours que la royauté sortie des barricades présentait des garanties de progrès pacifique, et il s'efforçait, par devoir civique, de l'arracher aux dangereux amis qui étaient devenus ses guides.

Les *Lettres* sonnent l'alarme au nom des principes d'une opposition constitutionnelle. Je transcris en entier l'*Avertissement*.

« Pour qui ne s'obstine pas à fermer les yeux à la lumière, il est manifeste que la tourmente de 1830 a emporté dans son rapide passage, avec une dynastie, la légitimité qui vivait en elle. Dès longtemps la légitimité, dans le sens où ce mot

exprime autre chose que l'ordre de succession au trône prescrit par le repos des nations, dès longtemps cette légitimité se mourait d'isolement et de décrépitude. Le prestige qui l'avait recommandée à la vénération des peuples était tombé; l'idole, chassée de ce sanctuaire par la raison, appelait en vain des adorateurs; on n'entendait plus son expirante voix. La foudre de Juillet est venue achever son anéantissement; elle l'a frappée au cœur, et l'a réduite en poussière. S'efforcer désormais de rappeler à la vie la légitimité, ce serait disputer sa proie à l'invincible dissolution. La marche de l'esprit humain, comme celle d'un fleuve, est toujours en avant et irrésistible. De puissants, de laborieux efforts pourront sans doute la ralentir, lui imprimer des détours; mais une impulsion rétrograde, jamais : l'expérience des siècles est là pour attester cette impuissance.

« Toutefois, quoique frappée de stérilité et de folie, la tentative de refouler l'opinion française vers la légitimité, et de la contraindre à s'incliner encore devant ce fantôme redressé, pour recevoir de nouveau son joug, cette tentative, imprudente surtout lorsqu'elle émane du pouvoir, traîne après elle les conséquences les plus dangereuses et les plus funestes. En donnant à la monarchie de Juillet, la physionomie, les airs de la monarchie légitime, elle reporte sur elle la défiance, la déconsi-

dération et l'antipathie nationale qui ont brisé celle-ci, et lui prépare le même sort. Par contre-coup, l'ordre public, dont la destinée est inséparable de la destinée de cette monarchie, se trouve terriblement menacé, et il s'agit non plus seulement de l'avenir d'une dynastie, mais de l'avenir de la France.

« Telle est depuis trois ans, mais surtout depuis que les doctrinaires ont forcé les barrières du pouvoir, telle est la cause première du mal qui nous travaille. En vain la monarchie populaire accomplit les promesses de la Charte, en vain rompant les fils du réseau dont l'administration impériale couvrait le pays, et que la Restauration avait laissé subsister, elle appelle les citoyens à régler les intérêts locaux, et porte partout le mouvement et la vie par l'élection; en vain chaque jour amène son amélioration dans le commerce, l'industrie et l'agriculture; en vain, sous l'habile main du ministre même le plus ardent défenseur de la *Doctrine,* s'organise un vaste système d'instruction pour les masses; en vain les vieilles lois sortent du chaos et s'harmonisent avec les nouvelles; en vain les canaux et les routes s'ouvrent de toutes parts, et sillonnant la France dans tous les sens promènent la civilisation, et communiquent l'activité aux bourgades les plus immobiles; en vain des monuments s'élèvent, qui, après avoir versé sur la classe ou-

vrière le travail et l'aisance, porteront aux siècles futurs le témoignage de la grandeur et de la gloire contemporaines ; en vain la face de la France s'est presque renouvelée depuis trois ans, tout cela n'est compté pour rien. C'est qu'il y a au pouvoir une secte fatale qui travaille à détruire le principe de cette monarchie, à lui faire abjurer son origine, pour lui donner une origine étrangère, à l'arracher du sein de la souveraineté nationale, pour la rejeter dans le sein de la légitimité.

« Et la Restauration aussi pouvait revendiquer des améliorations avec une rare prospérité ; elle aussi fit acte libéral, lorsqu'elle proclama l'indépendance d'Haïti, acte patriotique et glorieux, lorsque, à la face de l'Europe ombrageuse, en présence d'une nation rivale et jalouse, elle planta dans Alger son drapeau vainqueur. Mais elle poursuivait la souveraineté nationale, et elle est tombée d'une chute éternelle.

« Or, ce n'est pas un écart passager qui ramène les doctrinaires aux errements de la Restauration, c'est un plan arrêté chez eux, c'est la conséquence rigoureuse, immédiate, de leurs principes sur la constitution de l'ordre social. Enchaînés par leur système, loin donc de revenir sur leurs pas ils ne feront que s'enfoncer davantage dans cette voie dangereuse, et le but de cet écrit est de démontrer cette inévitable nécessité qui les presse. Si l'esprit

de système est dans le vrai, il enfante les plus merveilleux résultats, quand il vient à s'appliquer aux intérêts des peuples, car il est l'agent de la Providence pour le bien. Terrible, s'il est dans le faux, il ne peut créer que bouleversements et ruines, car il est l'agent de la Providence pour le mal. Tel est celui qui pousse irrésistiblement les doctrinaires, qui marque de son empreinte leurs actes, même les plus libéraux, et préside à leur politique. Or, sur cette pente rapide nul moyen de s'arrêter; il faut descendre jusqu'au fond de l'abîme. L'illustre Périer sut faire à l'opinion publique le sacrifice de son opinion privée sur la pairie. Les doctrinaires bravent tout. Veut-on prévenir des malheurs, il faut écarter ces hommes du pouvoir, et l'affranchir de leur funeste influence : c'est l'unique ressource qui reste aux amis du pays et de l'ordre nouveau. Le démontrer pourrait faire l'objet d'un grand ouvrage ; l'opuscule suivant établira du moins, à cet égard, des principes dont on n'aura plus qu'à tirer les conséquences.

« Cet écrit était destiné à un journal, où il devait paraître sous la forme de lettres écrites par divers correspondants. En adoptant un moyen plus expéditif de publication, l'auteur n'a pas cru devoir changer cette forme épistolaire, qui, peut-être, rend plus facile que le discours suivi la lecture d'un ouvrage sérieux.

« L'éclectisme en philosophie et en politique, et le doctrinarisme, ne sont que le même système appliqué à l'homme et à la société, et qui consiste toujours, d'abord à allier des principes insociables, ensuite à anéantir la raison naturelle dans l'individu, et la liberté naturelle dans l'état. Ainsi la plus grande partie de cette brochure, qui pourrait paraître s'éloigner du but que nous avons exposé plus haut, s'y rattache essentiellement; car le doctrinarisme, dans son application à la société, suit exactement la même marche que l'éclectisme dans son application à l'homme, ou plutôt c'est dans les principes philosophiques de l'éclectisme qu'il puise ses théories sociales. Pour bien comprendre celles-ci, il faut donc remonter à leur source, et voilà l'objet des lettres qui commencent la brochure. »

Dans la dernière lettre, l'auteur appuie ses avis d'éloquentes et prophétiques menaces :

« Quel doit être l'effet de ces audacieux efforts pour faire oublier l'origine nationale de la monarchie, de cette insolente guerre aux droits et aux sentiments de la France? Hélas! l'âme en est serrée de douleur. Ministres doctrinaires, qui nous préconisez sans cesse la nécessité d'un gouvernement fort, et puisant surtout sa force dans la considération et le respect, regardez autour de vous et frémissez. L'indifférence dans ceux qui n'en-

tendent que de loin rouler le torrent des affaires; la moquerie et le mépris dans ceux qu'il entraîne, et souvent la haine, l'implacable haine. Vous niez les droits naturels de l'homme, vous les attaquez dans la constitution : des sociétés se dressent qui proclament les droits naturels de l'homme, et qui travaillent à les organiser dans une constitution. Vous déclarez que ces droits, ou la liberté inhérente à notre nature, sont incompatibles avec la monarchie : et de toutes parts s'élève un concert de voix demandant la république. Tout cela, je le sais, vous le prenez en pitié, vous n'y voyez que *le reste d'une mauvaise queue du régime de* 93[1], qu'il vous est facile d'écraser d'un coup de pied. Les derniers ministres de la Restauration, au fond, ne parlaient pas autrement. Mais cette queue, qui se fortifie par les coups qu'on lui porte, qui grandit sous les chaînes, s'est transformée pour eux en un géant immense qu'on nomme peuple, et le trône est en poudre et eux dans les fers. »

Cet énergique langage, que les événements justifièrent, nous montre Bordas, comme citoyen, sur les confins de l'opposition dynastique et de l'opposition républicaine. Il y resta jusqu'à la fin de la monarchie de juillet. Républicain par les principes, il acceptait encore la royauté comme moyen d'or-

1. Paroles de M. Guizot à la tribune des députés.

dre. Il a exprimé nettement son opinion d'alors dans l'Éloge de Pascal : « Dans un siècle où la royauté éblouissait de son appareil et fascinait les peuples, Pascal, gardant l'indépendance de sa raison, s'était posé hardiment la question des formes de gouvernement, et n'acceptait la monarchie, comme nous le faisons aujourd'hui, qu'au nom seul de l'utilité publique, et pour éviter, dit-il, le plus grand des maux, les guerres civiles [1]. » Bordas devait faire un pas de plus en 1848, et nous en retrouverons la trace dans ses derniers écrits.

Venons aux lettres philosophiques. En voici le début : « Tant que l'éclectisme s'est renfermé dans la spéculation, les amis des études philosophiques et du spiritualisme, qu'il cherchait à ranimer, ont dû le laisser aux prises avec le sensualisme, et ne pas lui créer d'entraves ; mais aujourd'hui que, descendant à l'action, il prétend constituer la société et régir le monde, c'est un devoir de montrer qu'il est absurde, et par conséquent qu'il ne pourrait produire que du mal. »

Ces lignes expliquent et justifient la position que garda constamment Bordas à l'égard de l'éclectisme. Dans la succession des doctrines humaines, tout système peut être considéré, soit en lui-même, soit par comparaison avec ceux qu'il vient rempla-

1. *Mélanges*, p. 583.

cer. La nouvelle école s'était annoncée par une guerre bruyante contre le sensualisme et le matérialisme du dernier siècle; par là elle concourait à une réaction qui servait indirectement la cause du spiritualisme. Mais quel fruit pouvait produire son influence directe sur les intelligences? N'admettant de vérité nulle part, justifiant tout sans croire à rien, opposant les opinions aux opinions, et se jouant sophistiquement à travers les systèmes, cette philosophie de rhéteurs, ou plutôt cette absence de philosophie, fomentait une maladie dont le siècle n'était déjà que trop affecté : l'indifférence philosophique et religieuse; elle précipitait la dissolution sociale.

La réputation de spiritualisme que ses attaques contre le XVIIIe siècle lui avaient faite, ne pouvait tromper le rénovateur de la théorie des idées, l'héritier de Descartes et de Leibnitz. Il n'eut pas de peine à établir que l'éclectisme, avec toutes ses prétentions, n'était qu'un pur scepticisme, se dissimulant sous des formes magistrales, et enrichi par son auteur de quelques vues panthéistes rapportées de l'Allemagne. Les *Lettres* discutent ce système avec une logique implacable, qui n'en laisse rien subsister, et le jugent avec une éloquence indignée, qui rappelle parfois les pages les plus élevées des *Provinciales*.

Ce qui augmentait le danger aux yeux du phi-

losophe chrétien, c'est que, sous prétexte de protéger l'indépendance de la raison, l'éclectisme sapait la base de la foi religieuse, et ne savait opposer à la théocratie que des excès non moins révoltants. La France se trouvait placée entre le jésuitisme et l'éclectisme : situation déplorable sous laquelle succomba le gouvernement de juillet, réduit par sa fausse politique à choisir entre des fanatismes de sacristie et des trafiquants de paroles et de science. Bordas répudiait une pareille alternative au nom de la philosophie comme de la religion et de la conscience nationale. Il frappe sur les deux ennemis, et avec plus de force sur celui qui tenait alors le pouvoir; il flétrit à la fois l'éclectisme comme patriote, comme philosophe et comme chrétien. On remarquera le jugement sévère qu'il porte de son chef, alors qu'il n'avait eu avec lui aucune relation personnelle, et ne songeait guère sans doute qu'il dût jamais en avoir.

« Un despotisme universel, irrémédiable, voilà ce qu'enfante l'éclectisme en politique. Il a bonne grâce de s'annoncer comme l'athlète de la liberté contre la théocratie[1], lui qui non-seulement coupe comme elle la liberté dans sa racine, mais qui forge une oppression mille fois plus dégradante et plus odieuse, puisque c'est le joug de l'homme

1. Fin de la préface de la deuxième édition des *Fragm. philos.*

qu'il impose à l'homme, tandis que la théocratie, après l'avoir dépouillé de ses puissances, du moins l'honore encore assez pour lui faire descendre un maître du ciel... Certes, ce système (de M. de Lamennais), également contraire au christianisme et à la philosophie, qu'il sape dans leur base, est absurde. Mais, avouons-le, il respire quelque sentiment de la dignité de l'homme. S'il nous commande une obéissance absolue au pape, il élimine l'homme en lui, et ne nous y montre que le pontife, qu'un être surnaturel, instrument immédiat de Dieu, devant qui seul se courbe notre pensée.

« C'est devant l'homme, au contraire, que M. Cousin nous force de la plier, puisque c'est par l'homme qu'il fait créer le culte[1]. Ne dites point que si l'homme crée le culte, il se fait lui-même sa loi, n'obéit qu'à soi et demeure indépendant. Car ce n'est pas chaque homme, ce ne sont pas les masses, les peuples qui le créent, ce sont les législateurs ou les philosophes actifs, c'est-à-dire une demi-douzaine d'individus. Ce sont eux aussi qui créent l'État[2], et qui l'imposent aux masses, comme le culte, attendu que les masses n'ont, suivant M. Cousin, d'autre philosophie que la reli-

1. Introduction à l'*Histoire de la philosophie*, 1re leçon, p. 20.

2. *Ibid.*

gion et le culte[1]. Ce qui revient à dire qu'elles n'en ont point, par conséquent qu'elles sont privées des lumières nécessaires pour se donner leurs institutions sociales, comme leurs institutions religieuses, et qu'il leur faut les recevoir toutes également des philosophes. Voilà donc l'espèce humaine rampant sous la verge de quelques-uns de ses membres. Conçoit-on au XIXe siècle, au grand jour de la raison et de la liberté, conçoit-on l'audace de ce délirant orgueil? Conçoit-on qu'un homme ait le front de dire à des générations qu'enivre l'amour de l'indépendance, au nom de l'humanité qui nous est commune : Vous êtes condamnées à ne penser et à ne faire que ce qu'il plaira au premier fourbe qui saura vous tromper? Mais de quelle indignation ces générations ne doivent-elles pas s'enflammer si l'on commet à cet homme la direction des hautes études de la jeunesse? Car que peut-il sortir de pareilles idées, qu'une exécrable hypocrisie? Nous vivons au sein du christianisme; M. Cousin ne saurait y croire, puisque le christianisme n'est point de création humaine. D'ailleurs il pose en principe que le *contenu de la philosophie et de la religion est le même*[2]; ce qui exclut la partie surnaturelle de la religion chrétienne, partie

1. Introduction à l'*Histoire de la philosophie*, 2e leçon, p. 38.

2. *Ibid.*, 5e leçon, p. 21.

qui constitue proprement le christianisme, dans lequel M. Cousin ne doit donc voir qu'un vain cérémonial. La religion naturelle, qui comprend l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines futures, tombe dans le domaine de la philosophie, ou plutôt est son objet même. Mais l'incarnation et les sacrements, mais cette puissance d'instruire de *la rémission des fautes, et de baptiser,* déléguée par celui à qui *tout pouvoir a été donné dans le ciel et sur la terre,* toutes ces choses, aussi incompréhensibles qu'inexécutables à l'homme, diffèrent, je pense, de la philosophie, et lui échappent à jamais. Que peut donc être le christianisme aux yeux de M. Cousin, qu'une institution politique du genre des cultes païens? Loin de nous la monstrueuse prétention de fouiller dans les consciences. Mais si nous n'avons point le droit d'arbitrer la foi d'autrui, tant qu'elle se renferme dans la vie privée, il nous appartient, comme citoyen, d'en demander compte du moment qu'elle franchit cette limite, surtout si c'est dans une personne revêtue des plus hautes fonctions de l'enseignement public. Or, voulons-nous savoir ce que doit être le christianisme pour ce professeur de philosophie à *la Faculté des lettres* et à *l'École normale*, pour ce conseiller de l'Université? Montesquieu va nous l'apprendre. « On voit, dit-il, un Cicéron, qui en

« particulier et parmi ses amis fait à chaque instant « une confession d'incrédulité[1], parler en public « avec un zèle extraordinaire contre l'impiété de « Verrès. On voit un Claudius, qui avait insolem- « ment profané les mystères de la bonne Déesse, « et dont l'impiété avait été marquée par vingt « arrêts du sénat, faire lui-même à ce sénat qui « l'avait foudroyé une harangue remplie de zèle « contre le mépris des pratiques anciennes et de « la religion. On voit un Salluste, le plus corrompu « de tous les citoyens, mettre à la tête de ses ou- « vrages une préface digne de la gravité et de « l'austérité de Caton. Je n'aurais jamais fait si je « voulais épuiser tous les exemples[2]. » Voilà les religions politiques. Elles obligent les gens éclairés, les philosophes, à leur prodiguer le respect en présence de la multitude, à paraître se fondre de zèle pour les défendre, et dans le cabinet, et entre eux, à les poursuivre de leurs sarcasmes et de leurs mépris. Armées de l'imposture et de la crédulité, elles traquent la vérité sur la terre, la contraignent de s'exiler des sociétés humaines, où elles érigent partout l'empire du mensonge, et qui n'offrent plus que l'horrible spectacle de chefs trompant et pressurant, de peuples trompés et pressurés par l'ordre de la Divinité. Car c'est tou-

1. *Adeòne me delirare censes ut ista credam?*
2. *Politique des Romains dans la religion.*

jours de la Divinité que les fondateurs des cultes faux, comme ceux des véritables, se disent envoyés .

« Oui, le jésuitisme est beau à côté de l'éclectisme. En général, les jésuites croient ce qu'ils enseignen et pratiquent eux-mêmes ce qu'ils font pratiquer aux autres. Cependant ils sont l'effroi des peuples, et la France n'a point balancé de s'exposer aux calamités d'une révolution pour échapper à leur régime. Dans quelle tête a-t-il pu tomber qu'après avoir si énergiquement secoué le despotisme et la superstition sincères, elle se soumettrait au despotisme et à la superstition hypocrites; que si elle n'envoyait plus ses enfants à Saint-Acheul apprendre que le pape est le maître du monde, et qu'il faut se dévouer à lui corps et âme, elle les enverrait à l'École normale et à la Faculté des lettres apprendre à affecter un respect infini pour la religion, à emprunter le langage des moines du x[e] siècle et à ne parler que de *divine* Providence, de *très-sainte et très-sacrée* Trinité, de *saintes* et *sacrées* images du culte, et même singeant, dit-on, celui qui révéla le secret des mouvements des astres, à lever le chapeau lorsqu'on prononce le nom du pape, comme Newton le levait lorsqu'on prononçait le nom de Dieu; et puis, comme Cicéron, à se moquer de la religion en particulier et avec ses amis, et s'écrier : Me

supposez-vous en délire pour que je croie ces choses, *Adeòne me delirare censes ut ista credam?* Qu'on nous comprenne bien : ce n'est pas l'incrédulité, c'est l'hypocrisie que nous attaquons. La première peut être un malheur, un tort ; la seconde est le plus affreux des vices, la source de presque tous les autres, et de la plupart des forfaits dont la tyrannie et le fanatisme ont déshonoré et tourmenté notre race. Pervertissant dans son fond la nature humaine et même la nature divine qu'elle fait sa complice, l'hypocrisie anéantit, autant qu'il est en elle, la vérité et la vertu jusque dans leur principe[1]. »

Bordas eût épargné de cruelles épreuves à son pays, si sa voix eût été entendue ; mais elle resta sans écho, et M. Cousin put dédaigner ces fortes attaques, les juger même comme n'existant pas. Le nouveau scepticisme avait déjà conquis le rang et l'autorité d'une doctrine officielle dans le régime de la monarchie bourgeoise ; il acheva d'énerver l'opinion, et façonna une génération sans vigueur morale et sans foi. Bordas n'eut que trop le temps de la voir à l'œuvre.

Vers le même temps où il publiait ces *Lettres,* nous trouvons notre auteur écrivant dans la *Revue encyclopédique,* organe élevé de l'opinion républi-

1. Lettre VII.

caine. Il y connut MM. H. Carnot, J. Reynaud et P. Leroux; il vit surtout ce dernier, et se louait de son commerce. C'est dans ce recueil qu'ont d'abord paru les articles *Bentham* et *Maine de Biran* des *Mélanges*.

Peu de temps après commence la collaboration de Bordas au *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture;* il était spécialement chargé de l'histoire de la philosophie. Tout ce qu'il y publia dans l'espace de plusieurs années a été reproduit dans les *Mélanges* et dans les *Essais sur la Réforme catholique*, à l'exception d'un petit nombre d'articles moins étendus et moins importants, tels que *Penseur, Gobel, Clément* (évêque constitutionnel de Versailles), *Guenée, Gratien* (évêque constitutionnel de Rouen), etc. L'article *Infini* est un extrait partiel, presque en tout littéral, de la *Théorie de l'Infini*, imprimée à la suite du *Cartésianisme*. Je n'y trouve de particulier que le commencement du morceau et un passage du milieu. Je les donne ici :

« Qu'est-ce que l'infini? Comme le dit le mot, c'est ce qui n'a point de fin. Quelle notion présente ce qui n'a point de fin? Tantôt la notion d'une unité qui comprend tout, tantôt la notion d'une suite sans terme, et, plus généralement, tantôt la notion de l'unité, tantôt la notion du nombre. Ces deux notions sont-elles indépendantes ou corrélatives? Y a-t-il deux genres d'infini, ou n'y en a-t-il

qu'un, ayant deux manières d'exister différentes? Jusqu'ici on a parlé comme s'il y en avait deux; je prouverai qu'il n'y en a qu'un, qu'il réunit l'unité et le nombre, que l'unité tient au nombre et le nombre à l'unité...

« Si on considère les infinis entre eux, on voit que l'infini du deuxième ordre est nul par rapport à l'infini du premier ordre, l'infini du troisième nul par rapport à l'infini du deuxième, ainsi de suite. En termes différents, ajoutez l'infini du deuxième ordre à l'infini du premier, vous ne l'augmentez point; ajoutez pareillement l'infini du troisième ordre à celui du deuxième, il ne sera pas augmenté non plus. A l'égard des quantités, qui forment l'objet des mathématiques, c'est une vérité vulgaire. A l'égard des autres choses, cette vérité est aussi certaine, quoique moins remarquée [1]. »

Je suis arrivé à l'époque de la vie de Bordas, qui devait exercer sur la mienne une influence dé-

1. Pour tous ces articles, il faut consulter la première édition du Dictionnaire avec le Supplément. La seconde édition induirait en erreur. Non-seulement elle ne reproduit pas tous les articles de Bordas, mais plusieurs ont subi des suppressions, quelquefois même des remaniements que l'auteur n'a pas connus et qu'il eût désavoués. Par exemple, en mutilant l'article Platon, un chef-d'œuvre, on met sous la signature de Bordas une espèce de recommandation d'Aristote, ce qui est aux antipodes de sa pensée.

cisive. Je fis sa connaissance à la fin de 1835; nos relations, que sa bienveillance rendit assez étroites dès le principe, ne cesseront plus qu'à son lit de mort.

Je venais d'être nommé professeur de philosophie à l'Université de Gand; ce fut l'occasion qui décida M. Sénac, dont j'étais connu, à me présenter à son ami. J'étais bien jeune, et les succès universitaires qui m'avaient désigné au choix du gouvernement belge ne faisaient pas un grand fond de doctrine. Quand j'eus causé avec le rénovateur de la métaphysique, je vis qu'il me restait tout à apprendre. La force et la rectitude de cette intelligence sans égale me frappèrent, me subjuguèrent dès nos premiers entretiens. Il m'ouvrit généreusement les trésors de sa science. Jamais il n'en fut avare pour personne.

On ne pouvait se défendre d'un sentiment de vénération, en entendant Bordas exposer ses doctrines. On eût dit la Méditation personnifiée. Son regard se repliait à l'intérieur avec sa pensée; il paraissait enlevé à lui-même et à tout ce qui l'entourait. On lisait sur ses traits un recueillement religieux, dans lequel on sentait l'homme en présence de la vérité, et qui vous y élevait avec lui.

Bordas continua par ses lettres à diriger mes pas dans la science. Quelque temps après, je lui dus le bienfait le plus précieux. Par haine de l'ancien

régime et d'un clergé complice d'une royauté antinationale, j'avais, comme un grand nombre d'hommes de mon âge, repoussé le catholicisme. Bordas n'attaqua pas de front mon incrédulité, je ne l'ai jamais vu prêcher personne. Il se confiait dans la puissance de la vérité; il m'amena à la philosophie, et la philosophie, par la grâce de Dieu, me ramena à la foi chrétienne. Même quand le sentiment religieux se fut réveillé en moi, le philosophe catholique me retint au lieu de me précipiter; il me portait à l'examen. Il m'écrivait, le 31 janvier 1837, de concert avec M. Sénac : « Que vous dirons-nous de vos dispositions actuelles ? Une seule chose pour le moment : c'est que, pour un homme comme vous, les croyances ne doivent pas être une affaire de sentiment, mais de conviction. A cette condition seulement, elles ne seront point passagères, et vous donneront le repos. »

Je connus Bordas dans ses seules années de bonheur. Je voyais entre M. Sénac et lui le modèle d'une amitié chrétienne. Qu'on se représente le charme que devait goûter le pauvre solitaire dans le commerce d'un homme qui joignait à un caractère expansif et aimable une belle intelligence. Il se donna tout entier, cœur et idées.

Dans cette vie et ces travaux confondus, il eut une part, que M. Sénac s'est toujours plu à recon-

naître, dans l'excellent ouvrage que celui-ci allait bientôt publier : *Le Christianisme considéré dans ses rapports avec la civilisation moderne*[1]. On y trouve les principales idées philosophiques et religieuses de Bordas. M. Sénac se les était assimilées, et leur avait imprimé une forme particulière : à ce titre, l'œuvre lui appartenait. On conçoit, néanmoins, qu'il ait été question d'y mettre aussi, comme collaborateur, le nom de Bordas : il ne le voulut pas, dans la crainte de nuire à l'effet du livre. On sentira tout le désintéressement du penseur à qui des doctrines ont tant coûté, et qui immole à leur triomphe tout intérêt de gloire personnelle. On admirera une confiance qui honore également les deux amis.

M. l'abbé Sénac devait prêcher à Saint-Étienne du Mont les matières de son livre, et les publier successivement sous la forme de conférences. Il parla deux fois, avec un grand succès, devant un auditoire nombreux et choisi. Mais l'autorité ecclésiastique prit ombrage, et, sans atteindre le prêtre, elle voulut imposer au prédicateur des restrictions qu'il n'accepta pas; M. Sénac préféra en appeler au public, et le livre parut.

La polémique y occupe une place considérable : il le fallait pour frayer la voie à la vérité, à travers

1. Deux vol. in-8°. Paris, 1837.

les erreurs qui obstruaient l'opinion. La lutte se poursuit contre les deux ennemis déjà frappés par les premiers travaux de Bordas : la théocratie et la fausse métaphysique ; on y joint la réfutation de la fausse science sociale. On relève fortement les contradictions de l'école écossaise et de l'école allemande ; en général, la philosophie officielle n'est guère mieux traitée que dans les *Lettres sur l'Éclectisme*.

En réfutant Joseph de Maistre, l'auteur expose et défend les doctrines gallicanes, toutefois sans embrasser l'idée complète du gouvernement de l'Église ; Maistre ayant surtout attaqué les conciles ou les évêques, les droits seuls des évêques sont revendiqués. On eût aimé à voir aussi établir, ne fût-ce que sommairement, les droits des prêtres et des laïques. C'est une lacune que je signale dans cet écrit si substantiel [1].

Enfin, le livre respire la confiance dans les destinées de l'Église et de l'État ; elle contraste avec le ton de menace prophétique qui retentit dans les premiers essais de Bordas comme dans ses derniers écrits. Cette teinte différente provenait, sans

1. Je noterai encore, aux pages 216 et 218 du tome II, une doctrine sur le salut que Bordas s'étonnait plus tard d'avoir laissé passer, qu'il regardait comme une erreur dangereuse, et qui est attaquée soit dans ses *Pouvoirs constitutifs de l'Église*, soit dans ses *OEuvres posthumes*.

doute, principalement du caractère de l'abbé Sénac; mais les dispositions présentes de Bordas pouvaient bien ne pas y être étrangères. Son âme s'ouvrait à l'espérance. Il se flattait, sinon du triomphe de ses idées, du moins de leur voir conquérir de l'ascendant. Il attendait un mouvement sérieux dans l'opinion, et au sein même du clergé.

J'étais, en ce moment, en vacances à la campagne; Bordas, plein d'ardeur, me rappela pour m'employer au succès du livre. Je transcris son billet, où l'on voit sa bonne humeur de cette époque, et la philosophique allégresse de son âme :

« Garde à vous, conscrit imberbe de la vérité! Le temps des niaiseries et des plaisirs est passé, et sonne l'heure du sérieux et du travail. A votre poste!

« Le caporal du 1er peloton de la 1re compagnie du 1er bataillon du 1er régiment de la première division de la grande armée de la philosophie, séant à Paris.

« Dlin (DEMOULIN).

« Le 4 août de l'an premier de la régénération chrétiennement philosophique du genre humain. »

Sous l'enjouement perçait la foi dans le succès; elle fut de courte durée. Le livre de M. Sénac, qui

devait opérer une révolution, froissa et coalisa contre lui tous les préjugés; il déplut au clergé comme aux universitaires, et n'arrêta point le mouvement dégénérateur que les jésuites accéléraient dans l'Église, comme les doctrinaires dans l'État. Premier avertissement à l'optimisme des collaborateurs chrétiens. Hélas! le grand philosophe, repoussé par une force plus puissante que le génie, le cours invincible des choses, devait ainsi marcher de déception en déception jusqu'à la tombe.

Je quitte à regret ces années de paisible intimité dans l'étude, de nobles et confiants projets; elles forment comme un lieu de repos et de rafraîchissement dans cette vie si tourmentée. Elles ne s'étendent guère au delà de 1838. Le 7 juillet de cette année, Bordas perdit sa tante Jeanne. Il était parti pour revoir une dernière fois celle qui lui avait servi de mère; il arriva le lendemain de sa mort. L'excellente femme lui avait légué quelques centaines de francs, amassés pour lui à force de privations. Cette perte et ces circonstances ne sortirent jamais de la pensée de Bordas; elles déposèrent dans son âme une mélancolie qui devait plus tard se développer d'une manière alarmante.

CHAPITRE III

LE CARTÉSIANISME ET LES TRAVAUX PHILOSOPHIQUES DE BORDAS. SON RETOUR A LA SOLITUDE.

J'ai insisté sur les premiers écrits de Bordas, j'en ai donné l'analyse et des extraits : ils ne subsistent plus sous leur première forme, et il importait à l'histoire des idées que nous retraçons, de ne les point laisser dans l'ombre. Nous allons maintenant parler d'écrits connus du public savant ; les extraits et les analyses seraient inutiles, d'autant qu'on trouvera, à la fin du récit, un résumé des grandes et immortelles vérités qu'ils renferment. Mais les détails sur les circonstances où ils ont été composés, sur le but de leur auteur et le succès de ses efforts, ont ici naturellement leur place ; le peu d'incidents que présente la vie de notre anachorète se rattachant à l'histoire de ses écrits, je continuerai à ne pas les en séparer. Ce sont des matériaux où viendra puiser l'histoire de la philosophie, et, en particulier, celle de la pensée française.

Le premier des ouvrages auxquels Bordas doit sa réputation, fut le *Cartésianisme, ou la véritable rénovation des sciences*. Il exerça une grande influence sur la destinée de l'auteur et sur la fortune de ses idées. Par un étrange concours de circonstances, ce livre, qui portait en soi une révolution philosophique, se produisit en quelque sorte sous les auspices du chef de l'éclectisme ; et au fond, sorti de la même main qui avait déjà stigmatisé cette contrefaçon de la philosophie, il ne pouvait qu'être dirigé contre elle. Il s'ensuivit une lutte moins directe, mais non moins décidée. La réforme philosophique ne réussit pas, on en verra les raisons.

Bordas continuait obscurément ses admirables travaux au *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*; il venait de terminer pour ce recueil l'article sur Platon, reproduit dans les *Mélanges*. C'est incontestablement un de ses chefs-d'œuvre ; il y règne une éloquence majestueuse, une constante beauté de pensée et de style : je ne sais si notre littérature philosophique offre rien de supérieur. Me trouvant à Paris en 1838, l'idée nous vint de chercher, pour un morceau de ce prix, l'utile honneur d'une lecture à l'Académie des sciences morales et politiques. Bien plus, par une confiance qui paraîtra singulière, on songea à emprunter l'intermédiaire et l'organe du même M. Cousin, si

peu flatté dans le *Christianisme* de M. Sénac, et surtout dans les *Lettres sur l'Éclectisme*. Je ne sais à qui revient le mérite de l'invention, que je ne juge pas aujourd'hui très-heureuse. Autant qu'il m'en souvient à une telle distance, Bordas et moi, l'un par naïveté de génie, l'autre par la confiante inexpérience de la jeunesse, nous ne désespérions pas de conquérir M. Cousin à la philosophie des idées. Néanmoins, je blâme aujourd'hui la démarche de Bordas et la part que j'y ai prise. Il est telle accusation portée contre un homme, qui vous interdit de vous servir de lui, même pour une bonne fin. Ce qui peut excuser Bordas, comme je l'ai connu, c'est que jamais il ne mêla le moindre sentiment personnel dans ses plus véhémentes polémiques; il ne voyait que la vérité, il oubliait tout le reste; et je suis convaincu, quelque étrange que la chose puisse paraître, que, dans M. Cousin, il croyait n'avoir atteint que l'auteur.

Une lettre fut écrite et envoyée. J'en ai retrouvé le brouillon, qui est de ma main, dans les papiers de Bordas; c'est une des rares pièces qu'il avait jugé à propos de conserver. La voici :

« *A Monsieur Victor Cousin, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.*

« Monsieur,

« Votre nom et vos travaux vous ont acquis à

l'Académie des sciences morales et politiques une prépondérance méritée. C'est donc à vous que je prends la liberté de m'adresser pour obtenir les avantages de l'honorable publicité qui est réservée aux mémoires lus au sein de l'Académie.

« Je n'ai d'autre titre auprès de vous que mon zèle pour la philosophie, de longues études, et quelques articles publiés çà et là dans divers recueils scientifiques, particulièrement dans le *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture.* Le morceau sur Platon, que je désirerais soumettre à l'Académie par votre intermédiaire, est destiné à ce dernier recueil. Il était achevé avant que je songeasse à l'usage que j'en fais aujourd'hui.

« Il ne me convient en aucune manière de vous laisser ignorer que non-seulement je ne partage point toutes vos opinions, mais que j'en ai attaqué quelques-unes dans mes écrits. La conscience me reprocherait d'user ici du privilége de l'obscurité. Je n'ai pas craint, d'ailleurs, que cette circonstance pût m'interdire jamais de compter sur votre concours bienveillant.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc. »

Quant au succès de cette épineuse tentative, Bordas m'écrivit, le 1er mai 1838 : « Votre lettre pour moi a reçu une réponse aussi encourageante que possible ; les choses semblent s'ouvrir. Nous

verrons aux vacances. Peut-être y aura-t-il alors quelque progrès fait. » M. Sénac ajoutait : « J'accepte l'espérance que donne une réponse par moi inattendue, et vous fais volontiers honneur d'avoir conseillé et inspiré la lettre qui l'a provoquée. Si la publicité peut venir un peu au... vous m'entendez bien, *hic restaurator erit.* »

M. Cousin avait invité le philosophe à l'aller voir; il se rendit à l'invitation, et fut bien accueilli. Une assez vive discussion ne s'engagea pas moins dès cette première entrevue ; Bordas entreprit bravement de convaincre le traducteur de Platon qu'il n'entendait rien à la théorie des idées, et qu'il versait dans le panthéisme. Cela ressemblait fort aux anciennes *Lettres*. Cependant le représentant de la science officielle et le rénovateur de la philosophie se quittèrent en bons termes, et les relations continuèrent. N'habitant pas alors Paris, je n'ai point de souvenirs précis; je sais seulement que Bordas ne fut pas mécontent. M. Cousin est doué d'une intelligence vive et prompte, quoique malheureusement plus mobile encore; il saisit tout, il comprend tout, sauf à ne s'attacher fortement à rien. Je suis persuadé que Bordas l'intéressa d'abord, et sans aucun doute il ressentit l'influence de cette pensée forte et originale.

L'année suivante, l'Académie des sciences morales et politiques ouvrait un concours sur l'école

cartésienne. M. Cousin, rencontrant l'abbé Sénac, lui dit : « En mettant le Descartes au concours, j'ai pensé à votre ami. » Peut-être aussi avait-il un peu pensé par cet ami, et déjà, je le présume, le cartésianisme pour lui n'était plus, comme en 1829, du nombre des « systèmes percés à jour en quelque sorte, atteints et convaincus de contenir d'intolérables extravagances[1]. » Bordas répondit à l'appel de l'Académie.

Telle fut l'origine de ce bel et unique ouvrage qui s'appelle le *Cartésianisme.*

Bordas se mit à l'œuvre, d'abord seul. Sa mélancolie, réveillée par la mort de sa tante, et son humeur sauvage reprenaient peu à peu le dessus. La nécessité cependant le ramena bientôt à l'abbé Sénac, ne fût-ce qu'à cause de la difficulté matérielle d'écrire.

Il se proposait, sous l'autorité de Descartes, de relever la métaphysique, qu'il considérait comme morte depuis Leibnitz; et le grand sujet qu'il avait à traiter lui permettait d'en présenter les applications les plus profondes et les plus variées : son travail embrassait en quelque sorte toutes les sciences et tous les systèmes. J'ai de cette époque, 17 mars 1840, une lettre de M. Sénac, qui offre un vif intérêt; c'est l'impression vierge, pour ainsi

1. Cousin, Manuel de Tennemann, *Préface.*

dire, produite par cette grande composition, encore à l'état d'ébauche, sur l'homme à qui il fut donné le premier de la voir :

« Me voilà lancé dans le Descartes, volant à tire-d'aile et à perdre haleine : un volume effrayant de je ne sais combien de pages, dont quelques parties à faire, d'autres seulement ébauchées, presque aucune ultérieurement arrêtée. Et devant nous, le court intervalle de trois mois et demi. C'est à y perdre la tête, et surtout le poignet. Dans le système de composition qu'il a embrassé, je ne puis lui apporter que le secours d'un manœuvre. Ce système est beau, loyal, consciencieux; mais par le temps qui court, je crains que cela ne lui gagne pas l'admiration des juges : je lui voudrais un peu de charlatanisme. Figurez-vous le patriarche exposant la philosophie, les mathématiques, la physique, l'astronomie, la mécanique, la dynamique, la dioptrique, etc., etc., toutes les sciences humaines, ou plutôt les faisant exposer par les plus puissantes intelligences du plus grand des siècles; sur chaque question que chacune d'elles présente, constatant la vérité dans l'un, l'erreur dans l'autre, mettant le holà et fournissant la solution lorsque cette solution a échappé à tous. C'est un véritable panorama, dont il est, non pas le peintre, mais l'ordonnateur et le soleil. Il s'efface néanmoins le plus possible et se tient caché

derrière les génies qu'il évoque et à qui il laisse tous les frais. Quelle science, quelle pénétration dans cet homme! Je ne crois pas qu'il ait jamais existé dans une tête humaine un savoir aussi complet. Avec tout cela, je le répète, je crains qu'il ne soit pas apprécié. D'abord, il ne se met pas assez en scène. Au lieu d'exposer la doctrine d'un écrivain, il le fait parler toujours lui-même. C'est à peine s'il se permet quelque mot de transition ; de sorte que son mémoire, œuvre de conscience et, j'ose dire, de génie, ne paraîtra à ces baladins qu'une œuvre d'érudition. Ensuite il y donne une place trop grande à la partie scientifique, et, pour avoir des juges compétents, son travail demanderait la réunion de deux Académies, de celle des sciences avec toutes ses sections et de celle des sciences morales et politiques. »

Je rapprocherai de ce jugement celui que Bordas porta lui-même de son œuvre ; je l'extrais d'une note trouvée dans ses papiers après sa mort, et que j'ai lieu de croire écrite dans ses dernières années [1] :

« Là où jusqu'ici les historiens et les critiques n'avaient vu que quelques productions éparses, que quelques doctrines, ou incohérentes, ou faus-

1. M. Cousin est vivement, pour ne pas dire violemment, attaqué dans ces notes : je ne les publie pas, n'étant point assuré de l'usage définitif auquel les destinait l'auteur.

ses, ou stériles, et où M. Cousin avait moins vu que d'autres, j'ai montré l'œuvre la plus vraie, la plus vaste, la plus harmonique, la plus grande, la plus féconde de l'esprit humain. Cependant je n'ai jamais songé à renouveler le cartésianisme ; ce serait une prétention aussi extravagante que de vouloir ramener le XVIIe siècle même, et ressusciter Descartes en personne et ses contemporains.

« Ce que j'ai voulu renouveler, c'est la doctrine des idées, qui fut l'âme du cartésianisme comme du platonisme, mais où elle ne se trouve qu'implicitement et imparfaite. Je l'ai dégagée, j'en ai fait une vraie théorie, qui désormais formera expressément, hautement la philosophie. »

Le manuscrit fut déposé à l'Institut le 30 juin 1840. Au mois de mai 1841, le travail de Bordas fut couronné dans la séance annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Cousin porta la parole ; on peut lire son discours au *Journal général de l'instruction publique,* 19 mai 1841. Le rapport, fait par M. Damiron, est inséré au *Moniteur,* 10 septembre, 4 et 8 octobre de la même année.

D'après les termes mêmes du rapport et du discours, qui placent hors ligne le travail de Bordas, on s'étonne que l'Académie ait cru devoir partager le prix entre lui et un de ses concurrents. Bordas, qui était modeste, mais sans s'ignorer, en fut cho-

qué comme d'une injustice et d'une sottise; y vit une intention de e rabaisser. Dès lors, ses relations avec M. Cousin se refroidirent.

Ce succès mélangé ne contribua pas sans doute à retirer le penseur de sa profonde mélancolie. Déjà on l'a vu s'isoler quelque temps de l'abbé Sénac. Celui-ci n'avait pas une fortune qui lui permît d'aider indéfiniment un ami qui paraissait désormais à l'abri du besoin; il le lui déclara franchement. Cette communication, à laquelle il devait s'attendre, au-devant de laquelle il eût pu aller, fut pour Bordas une surprise et un coup des plus sensibles. Étranger aux choses de la vie, n'ayant jamais connu le prix de l'argent, absolu en amitié comme dans ses idées, il se croyait de la meilleure foi du monde le propriétaire de l'abbé Sénac tout entier : il eût voulu lui faire donner sa démission d'aumônier, l'arracher au monde et à sa famille. La solitude, d'où il était un peu sorti, le rappelait, l'attirait invinciblement; mais il la rêvait avec un ami; il se fût replongé avec lui dans ses études acharnées d'autrefois, et, au besoin, dans l'ancienne misère.

Blessé à la fois comme auteur et comme ami, Bordas se montra dès lors d'une humeur plus difficile, et se tint avec M. Sénac sur une réserve défiante. Je dus probablement à ces malheureuses circonstances l'honneur qu'il me fit, en 1841, de

s'adresser à moi pour l'aider dans un nouveau travail. L'Académie française avait proposé pour prix d'éloquence l'éloge de Pascal. Le sujet sourit au philosophe. Il était familier avec Port-Royal, qu'il savait juger en l'admirant; il voyait une occasion de produire quelques-unes de ses idées religieuses, qui n'étaient qu'indiquées dans le *Cartésianisme*. Nous travaillâmes avec ardeur. Il causait, dictait quelquefois. Je donnais aux idées une première forme : il me faisait ensuite corriger, retoucher. Je lui laissai ainsi un premier canevas fait en quelques semaines. Après mon départ, il ne put s'empêcher de revenir encore une fois à l'abbé Sénac. Il remania de nouveau le travail avec lui, avant de le déposer : leur association devait se terminer là.

A l'Académie française on eut une espèce de répétition de ce qui s'était passé à l'Académie des sciences morales et politiques. Le 30 juin 1842, l'œuvre de Bordas fut couronnée en séance solennelle, mais avec partage de prix. M. Villemain, secrétaire perpétuel, avait fait le rapport, et Bordas fit la connaissance du rapporteur, qu'il cultiva quelque temps. M. Sénac, dans une lettre du 20 juillet, me donnait les détails suivants :

« Cessez de compter, parmi les admirateurs du travail de Bordas, MM. Royer-Collard et Molé. Quelque honorable que fût leur suffrage, il a fallu s'en passer; bien plus, ils ont voté pour que ce tra-

vail fût exclu du concours. Pourquoi ? C'est qu'il reproche au clergé actuel ses tendances ultramontaines et son retour aux abus que flétrissait Pascal. Que les idées en soient d'une hauteur peu ordinaire à notre époque, les points de vue neufs et lumineux, ils l'accordent volontiers. Mais l'esprit en est mauvais, car il n'est pas favorable aux jésuites, et dès lors il faut le rejeter. Et il n'a pas tenu à ces deux hommes qu'il ne l'ait été. Heureusement il a trouvé dans Cousin, Mignet, Viennet, Jouy et quelques autres, des défenseurs ardents et opiniâtres. A tous, sans exception, le Mémoire Bordas a paru incontestablement supérieur à ses rivaux, et, néanmoins, la majorité l'a condamné à un demi-triomphe. Le rapport même de Villemain, comme celui de Cousin, l'année dernière, proclame la supériorité dudit mémoire : il lui accorde la puissance d'appréciation, la hauteur des vues, la science et une immense lecture. Et dans le mémoire rival que trouve-t-il ? Le caractère mélancolique de Pascal et les tourments de son doute, bien saisis. C'est-à-dire deux points de vue vulgaires... Moralité : la justice pure est rare et difficile parmi les hommes, le plus souvent pas assez éclairés et toujours plus ou moins soumis à des passions. Malgré tout, Demoulin est aujourd'hui posé ; tout ce qu'il voudra produire portera avec soi une autorité qui le fera accueillir avec respect et même

avec empressement. Son avenir est donc dans ses mains, la carrière lui est largement ouverte, il n'a plus qu'à y courir. Aussi je regarde mon œuvre comme accomplie. Que fait-il maintenant? A coup sûr il travaille; mais à quoi? Je n'en sais rien. Il s'est retiré dans une taciturnité que je laisse aller; car aujourd'hui qu'il n'est plus malheureux, moi je suis plus fier et moins patient. »

La fin de cette lettre présageait une rupture imminente. L'année 1842 ne s'écoula pas avant qu'elle fût consommée. Il n'y avait eu ni reproche ni explication. Depuis quelque temps on ne se parlait pas, quoique Bordas continuât d'aller prendre chaque jour, à l'appartement de M. Sénac, le simple repas qui lui était préparé. Un jour il cessa de venir, et tout fut dit : les deux amis ne devaient plus se revoir ici-bas.

Je crois que la vraie cause fut chez Bordas l'insurmontable besoin de solitude et une mélancolie envahissante. Au reste, il est bon de voir comment se traitent des hommes de bien après une rupture. Retourné à sa solitude première, Bordas n'oublia jamais l'abbé Sénac; sommé de s'expliquer, gourmandé par ses vieux amis, il déclara toujours qu'il n'avait aucune espèce de grief contre lui. Après la révolution de Février, se croyant quelque crédit, il s'efforça de le faire nommer évêque, et le donnait pour le prêtre à ses yeux le

plus digne de l'être. Il fait de lui un éloge peu commun dans les *Pouvoirs constitutifs de l'Église*[1]. Enfin, dans ses dernières années, et, en particulier, dans sa dernière maladie, il mit souvent la conversation sur le compte de son ancien ami, et s'informait avec intérêt de sa santé. M. Sénac, de son côté, n'a jamais parlé du *patriarche,* comme nous le nommions entre nous, qu'avec un accent attendri. « C'est l'homme le plus digne de vénération que j'aie connu, m'a-t-il dit depuis sa mort. C'est un saint. Jamais un seul instant, même au moment de notre rupture, jamais l'admiration pour son incomparable intelligence et pour sa vertu n'a baissé d'un degré dans mon âme. » Je rapporte fidèlement des paroles déposées dans mon cœur, non moins que dans ma mémoire.

Cette séparation me frappa cruellement. Outre qu'elle brisait une précieuse intimité dont ces hommes respectables ne m'excluaient pas, la défiance maladive qui se développait en Bordas présageait des relations difficiles. Je lui avais adressé des représentations sur le triste dénoûment d'une si étroite et si sainte amitié. Évidemment le sujet lui était pénible, il montra une brusque impatience : « Prenez garde, dit-il, vous avez déjà perdu cinquante pour cent dans mon esprit; il ne

1. L. VI, ch. IV, p. 551.

vous faut pas beaucoup pour perdre le reste. » J'aimais et vénérais Bordas; je sentais qu'il avait besoin d'une protection extérieure dans la vie, et que de moi seul peut-être il pouvait désormais l'attendre. N'était-il pas mon père selon l'esprit, et le plus pur organe de la vérité dans son siècle? L'engagement que je pris alors avec moi-même de ne l'abandonner jamais, ma conscience me dit que je l'ai tenu jusqu'à la mort envers le penseur solitaire et méconnu. Indépendamment du respect que le génie commande, la bonté qui faisait le fond de cette riche nature et qui reprenait toujours le dessus, récompensait amplement des services qu'on pouvait lui rendre.

J'eus incontinent à entrer dans mon rôle. Il s'agissait de décider Bordas à livrer le *Cartésianisme* au public, qui l'attendait toujours. La chose n'était pas facile. Bordas se respectait infiniment comme écrivain; il jugeait son travail trop informe pour être imprimé. Il n'en avait pas même de copie, et il fallut insister pour qu'il laissât mon père aller le transcrire au secrétariat de l'Institut. J'éprouvai, à la lecture du manuscrit, le même enthousiasme que l'abbé Sénac. J'osai garantir que l'ouvrage n'avait besoin que d'une légère retouche : « Eh bien! me dit-il alors, je reverrai le travail; mais c'est vous qui vous chargez de le publier. » Je lui conseillai de demander le bénéfice

de l'Imprimerie royale. Il fut convenu que j'emporterais le manuscrit, que je signalerais les corrections à faire, et que j'écrirais une Introduction générale, où je présenterais dans leur ensemble les principes de la nouvelle réformation philosophique.

Quelque temps après, 8 décembre 1842, Bordas m'écrivit :

« M. Mignet n'a pu obtenir l'Imprimerie royale... Voilà où aboutissent vos grandes paroles des vacances!...

« D'après un prospectus que votre père doit vous envoyer, vous verrez que nos philosophes ont mis à l'écart leurs ouvrages et introduit ceux des philosophes du XVIIe siècle dans l'Université : circonstance favorable au travail que vous allez publier. Quoiqu'ils se soient décidés à cette humiliante mesure, autant pour conserver leurs positions et leurs places, que pour sauver, comme ils le disent, la liberté de penser, il ne faut rien dire dans l'Introduction qui puisse les blesser. En général, traitez-les généreusement...

« Il me semble qu'il faudrait surtout insister sur la théorie des idées et sur le retour intérieur à Dieu de l'esprit humain dans le moyen âge. Ce sont là deux fondements nouveaux et capables de porter une infinité de travaux futurs [1]. »

1. Je m'arrangeai pour l'impression de l'ouvrage avec un

Un double succès à l'Académie française et à l'Académie des sciences morales et politiques, fût devenu pour un autre une occasion de célébrité et de fortune : Bordas restait toujours fort peu connu, sans position, et tout à l'heure sans ressources. Pour éloigner de sa fière indigence la gêne dont les couronnes académiques ne le défendaient pas, il fallait employer des détours et presque des ruses, que, du reste, sa candeur suggérait en foule. Ici, les secours prenaient le nom d'avances sur les bénéfices du livre, qui sont encore à venir. Sa correspondance de cette époque reflète les préoccupations que cette gêne lui inspirait.

Lettre du 27 avril 1843 : « Il semble que l'impression de l'ouvrage soit poursuivie par la fatalité. Après m'être donné beaucoup de peine pour la mettre en train, il faut que j'abandonne la correction des épreuves, car c'est moi qui les ai toutes corrigées. Elles en avaient grandement besoin. Les corrections que vous y avez faites sont en général bonnes, mais elles ne roulent que sur le sens, et vous auriez pu les multiplier davantage. Quant au style, je le trouve très-négligé. Les traductions de

ancien ami, M. Hetzel, libraire. Il mit beaucoup de complaisance à contenter les désirs de Bordas, qui étaient grands. Le philosophe prenait la peine de m'écrire : « Que l'impression, caractères et papier, soit belle; 28 lignes au plus à la page. »

vos élèves manquent souvent d'élégance, de précision... C'est pourquoi je vois jusqu'à quatre épreuves, dont les deux premières sont ordinairement criblées de corrections. Au reste, vous aviez mieux jugé l'ouvrage que moi; sauf ces défauts, qu'il est possible de faire disparaître, sans le refaire, il est moins faible que je le pensais.

« Depuis dix-huit mois, M. Villemain m'a offert plusieurs fois de me donner une existence indépendante. Il me semblait y mettre tant de droiture et de spontanéité, que, jusqu'à présent, je me suis endormi sur ces belles paroles. Comme elles ne se réalisent pas, il faut que, dès la semaine prochaine, je songe à me procurer des ressources, en cherchant à travailler dans les journaux et les entreprises littéraires. Or, je ne puis corriger en même temps les épreuves, qui me tiennent du matin au soir, m'absorbent complétement...

« Il ne reste que deux partis à prendre : ou suspendre l'impression jusqu'à ce que je puisse reprendre la correction des épreuves, et j'ignore quand cela arrivera; ou la continuer, en les faisant corriger par quelqu'un plus libre; mais à condition que je ne mettrai point mon nom à l'ouvrage, car je n'oserais jamais avouer un style si négligé devant le public. Il vaut mieux rester inconnu. »

Lettre du 3 mai 1843 : « La correction de l'ouvrage sur le manuscrit est impossible. Nul doute

que les défauts ne ressortent infiniment mieux sur l'épreuve... Dans un ouvrage qu'on lit et qu'on entend à la course, les défauts passent insensibles; dans un ouvrage qu'on ne lit et qu'on n'entend que lentement, et quelquefois dont on ne saisit le sens que par l'examen de la construction et de l'arrangement des phrases, les moindres défauts se manifestent.

« J'accepte les 200 francs comme avance dont vous vous rembourserez sur les bénéfices de l'ouvrage. Mais pour mener l'affaire au bout, il me faudrait, dans le courant de juin, une autre avance de 300 francs, en tout 500 francs. Mon habit, mes chemises, sont en lambeaux; je ne puis me dispenser de les renouveler...

« L'union dont vous avez quelquefois parlé ferait la force de tous; mais vous n'ignorez pas, j'imagine, la tendance de chaque amour-propre à se faire centre unique. Quant à moi, je serai toujours prêt à reconnaître largement aux autres leur part. »

Le mois suivant, ayant reçu l'ébauche de mon Introduction, il m'envoya des remarques étendues. Celles qui concernent le style montrent l'homme de goût, l'écrivain scrupuleux et difficile. On ne les lira pas, je crois, sans intérêt :

« Pour le fond, l'Introduction est meilleure que je n'attendais, quoique j'attendisse beaucoup. Je ne parle pas de la fin, où vous dites que vous n'avez fait que rassembler vos idées. Cependant je

dois vous signaler une grande lacune dans cette fin. Il faudrait y montrer comment, en effet, la philosophie doit se mettre aujourd'hui d'accord avec le christianisme, en le mettant d'accord avec la société libre de la civilisation moderne;... comment l'intolérance est le régime propre du juif et du païen, et la tolérance le régime propre du chrétien; comment par la tolérance, fille et mère de la discussion et de l'assentiment libre, le christianisme doit réunir, à l'aide de la civilisation, tous les peuples dans la même Église et dans la même société, je veux dire sous les mêmes institutions religieuses et politiques. Ensuite il faudrait exposer la démonstration de la nécessité ou de l'impérissabilité du sacerdoce chrétien, tirée de la nature des idées : elle se trouve, mais très-abrégée, au commencement de l'article *Superstition* du *Dictionnaire de la Conversation,* et dans le *Christianisme* de M. Sénac. Enfin, vous élevant aux plus hautes considérations, dire comment, avec la théorie des idées et le retour intérieur à Dieu au moyen âge, on peut aujourd'hui embrasser d'un seul regard l'existence entière de la race humaine, et la contempler dans ses deux grandes vicissitudes, la chute et la réparation; par conséquent poursuivre et terminer *la Cité de Dieu* de saint Augustin et le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, qui forment l'exposition de ces deux fondamentales

révolutions, mais qui, après avoir admirablement traité de la chute et de la réparation de l'individu sous le rapport religieux, n'ont rien dit de sa réparation sous le rapport social, ni par conséquent de la destinée temporelle des peuples chrétiens; par la raison que cette réparation n'existait point pour saint Augustin et n'était pas assez avancée pour Bossuet...

« Je reviens à ce que je disais en commençant. Si votre Introduction est belle pour le fond, il n'en est pas toujours de même pour la forme. Le style est irrégulier, plein de répétitions, quelquefois faible. Pour fixer les idées, je prends le premier alinéa. Le mot *sans contredit* est sec, le tour de la phrase froid et commun. *Solennel* est vague et faible. Quoi! il n'y a que de la solennité dans une pareille révolution. Il y a des merveilles! *Faisant glorieusement* est trop faible pour le tour et pour les mots : c'est du style de journal. Cette révolution n'est pas seulement glorieuse, comme toute grande révolution philosophique ; elle a une gloire unique. *Scène du monde* est un contre-sens. Il ne s'agit point ici d'acteur, de représentation, de théâtre, mais d'empire, de souveraineté, de possession. *Remarquable* est là singulièrement placé. Est-ce que cette révolution n'est pas aussi remarquable par *ses progrès,* et par la *fécondité de ses résultats?* Pour la régularité, il aurait fallu dire :

« aussi étendue dans son action, aussi, etc. » *Le mouvement se propage,* etc., jusqu'au point, est bon. *Levée en masse d'hommes de génie* est superbe; mais aussitôt vous détruisez l'effet de cette figure, mâlement populaire, par les mots abstraits *comparer* et *compter*. Il fallait continuer, en disant : « Quelle école où, pour ne signaler que les plus fameux, paraissent, etc. ; » je dis *fameux* et non pas illustres, car *illustre* ne se dit que de la grande et vraie gloire, ce qui ne saurait convenir à Spinosa, ni à Locke. Je doute même qu'on puisse les nommer après avoir parlé de *génie*. Comment comprenez-vous qu'une chose qui est *entraînée* puisse *s'élancer?* Ces mots jurent de se trouver ensemble. Je ne pousse pas plus loin les observations; par celles que je viens de présenter vous devez comprendre ce que je veux dire. Cependant, je ne puis m'empêcher, à l'occasion de la phrase suivante, de vous demander si vous connaissez beaucoup de *mondes anciens* et de *mondes modernes*. Vous abusez des mots *vivant, fécond, haut* et autres semblables; surtout du mot *cela,* dont, à cause de l'extrême vague, il ne faut se servir que très-rarement. En général, votre style ne va bien que lorsqu'il s'agit de morceaux animés, comme, par exemple, la peinture de l'ancienne civilisation. Évitez aussi les expressions mystiques...

« Vous pouvez annoncer, tant qu'il vous plaira,

que je publierai l'*Éloge de Pascal*, avec d'autres morceaux...

« Après que vous aurez rempli la lacune dont j'ai parlé et que vous ne serez plus occupé du fond de l'ouvrage, il faut vous livrer tout entier au style et le refaire. Ce que vous direz tirera en partie son poids de la perfection et de la supériorité du langage. »

Outre l'Introduction que j'y destinais, Bordas se résolut à compléter l'ouvrage pour la métaphysique, en ajoutant à la fin les deux théories de la substance et de l'infini. La première était déjà touchée dans le *Cartésianisme*, mais avec peu de développements. L'auteur la traita à part, et M. Mignet lut d'abord ce morceau à l'Académie des sciences morales et politiques. Un de ses amis m'a rapporté lui avoir entendu dire, en sortant de la séance : « Depuis soixante ans, on n'a pas écrit avec cette vigueur sur la métaphysique. » En effet, c'est peut-être ce que Bordas a laissé de plus achevé sur les matières abstraites. La théorie de l'infini n'offrait pas le même degré d'avancement ; Bordas me l'avait communiquée comme un extrait de ses anciennes notes. Frappé de son importance et de sa fécondité, j'insistai pour qu'il la livrât à l'impression ; j'eus de la peine à l'obtenir. Nous la revîmes ensemble avec le plus grand soin.

Cependant l'impression du *Cartésianisme* avan-

çait, et M. Villemain, ministre de l'Instruction publique, s'occupait sérieusement de Bordas. Il lui avait offert des places; mais ce n'était pas le compte du penseur. « Que désirez-vous donc que je fasse pour vous? » lui dit-il un jour. Bordas répondit qu'ayant amassé au prix de pénibles sacrifices des idées qu'il croyait utiles aux hommes, il n'avait d'autre ambition que de les produire et de se consacrer entièrement à cette œuvre. « Vous êtes bien heureux, reprit le ministre; mais ce n'est plus de la constitution de notre société. » Ce mot, que Bordas n'oublia jamais, peint le régime de la bourgeoisie. Elle ne comprenait pas qu'on vécût de la seule pensée.

M. Villemain sentait le mérite de Bordas et le plaçait très-haut comme écrivain; je le vis à cette occasion : « Votre ami, me dit-il, voudrait-il suppléer M. Lherminier au Collége de France? » L'offre était brillante; mais je dus à mon tour expliquer au professeur-ministre que Bordas, l'homme de la méditation solitaire, était profondément incapable de faire autre chose que des livres de génie. Malheureusement, sous la royauté constitutionnelle, les pensions littéraires, devenues, comme le reste, des moyens de gouvernement, s'épuisaient à récompenser des services politiques. En regrettant de n'avoir pas de fonds disponibles, M. Villemain promit de saisir la première occasion;

enfin, le 9 octobre 1843, une pension annuelle de 1,200 francs fut accordée à Bordas sur les fonds du ministère de l'Instruction publique.

Il conserva cette pension jusqu'à sa mort. C'est tout ce que la France a fait pour l'auteur du *Cartésianisme,* des *Mélanges* et des *Pouvoirs constitutifs de l'Église.* Il n'a rien retiré non plus de ces beaux ouvrages ; au contraire, ils ont tous imposé des sacrifices à ses amis. Des personnes en crédit s'entremirent plusieurs fois pour faire augmenter sa modique pension, ce fut toujours en vain. On se tourna d'un autre côté. Une place à l'Académie des sciences morales et politiques eût été pour lui la fortune et l'indépendance ; des démarches furent tentées, mais Bordas n'a jamais obtenu une seule voix à l'Institut.

Le *Cartésianisme* [1] avait enfin vu le jour. Nous n'avions rien omis pour lui ménager un bon accueil auprès du public. Le puissant Mémoire paraissait fortifié encore et comme flanqué des deux grandes théories de la substance et de l'infini. Faisant office

1. Voici le titre complet : Le Cartésianisme, ou la véritable rénovation des sciences, — ouvrage couronné par l'Institut, — suivi de la théorie de la substance et de celle de l'infini, — par Bordas-Demoulin ; précédé d'un Discours sur la réformation de la philosophie au XIX[e] siècle pour servir d'introduction générale, par F. Huet, professeur à la Faculté de philosophie et lettres de Gand. Paris, 1843. 2 vol. in-8°.

d'ouvrage avancé, l'Introduction, de 153 pages, présentait les doctrines de l'auteur avec les applications historiques, sociales et religieuses les plus capables d'en faire apprécier l'importance. J'y rattachais à notre groupe le livre de M. Sénac et les écrits d'un autre ami de l'auteur, M. l'abbé Forichon. M. le docteur Pidoux, déjà connu par un *Traité de thérapeutique*, classique en France et en Europe, avait enrichi l'Introduction de deux remarquables notes, où il tirait de la philosophie des idées cette réforme de la physiologie et de la pathologie, qu'il continue à développer avec un zèle infatigable et un succès croissant. Enfin, mon savant collègue de l'Université de Gand, M. Lamarle, professeur à la Faculté des sciences, fortement saisi par la théorie du calcul différentiel et intégral que renferme le *Cartésianisme*, avait fourni un *Supplément*, où les nouvelles idées servaient à résoudre de hauts problèmes de mathématiques. Ce n'était pas seulement un ouvrage, c'était, pour ainsi dire, toute une école qui faisait son apparition devant le public.

L'éclectisme et son chef ne pouvaient se tromper sur notre but ; l'Introduction l'avouait hautement :

« La réformation de la philosophie est un des premiers besoins du XIXe siècle. Nous avons descendu tous les degrés d'une longue décadence, et, malgré quelques louables efforts, nous ne sommes

point, jusqu'à présent, parvenus à les remonter. Qu'est devenue cette école cartésienne qui apprit à l'Europe entière à penser, et qui, profondément platonicienne dans sa véritable inspiration, présente une des phases les plus illustres de la grande et éternelle philosophie du genre humain? Par une étrange destinée, tandis que la partie élevée du cartésianisme a disparu sans presque laisser de traces, les tendances erronées de Descartes se sont continuées jusqu'à nous, et égarent encore aujourd'hui l'opinion. Que sont, en effet, toutes ces écoles dont on a fait grand bruit dans ces derniers temps, qu'une continuation, et, si l'on veut, un développement des fausses écoles cartésiennes?...

« Dispersés dans toute l'Europe, les membres mutilés du cartésianisme ont retrouvé comme une seconde vie en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, et, par suite, en France, où le mouvement fut, en général, communiqué du dehors. Mais ils conservent à peine un reste de force, et on peut les abandonner à leur destinée qui s'achève... Les ausses écoles sorties de Descartes sont épuisées, mourantes; que la vraie école spiritualiste, cartésienne et platonicienne, trop tôt étouffée, se ranime : l'accès lui est ouvert au trône vacant de la pensée [1]. »

1. Introduction, p. CXXVIII-CXXXI.

J'ajoutais dans une note, par sentiment de justice : « Le grand travail de M. Bordas-Demoulin paraît ici tel qu'il fut présenté à l'Académie des sciences morales et politiques, sauf des corrections de détail... Ce travail, *déposé le* 30 *juin* 1840, fut longuement examiné et discuté au sein de l'Académie. Serait-il téméraire de penser qu'il n'a pas été sans influence sur le mouvement de la philosophie officielle? Ce qui est certain, c'est que cet ouvrage seul, en présentant le cartésianisme sous son vrai jour, est en état d'éclairer l'opinion, et de produire autre chose qu'une admiration stérile. »

Quoique nous eussions soigneusement évité toute attaque personnelle, ces passages irritèrent de puissants amours-propres. D'ailleurs il n'était pas nécessaire de provoquer l'école éclectique ; un intérêt pressant nous désignait à sa défiance et à ses hostilités. Elle vivait de l'opposition, chaque jour plus marquée, entre les doctrines théocratiques du clergé et les libres instincts de la société moderne. Si une philosophie forte et indépendante, mais chrétienne dans son esprit, parvenait à arracher l'Église aux idées du moyen âge, c'en était fait du règne des modernes sophistes : l'opinion ralliée les abandonnait à leur néant.

Un incident inattendu pouvait sembler d'un présage aussi heureux pour l'entreprise de Bordas que menaçant pour la domination éclectique.

L'organe le plus influent du clergé, l'*Univers,* dans son numéro du 7 novembre 1843, applaudit à la nouvelle production ; il en vanta « la force, l'originalité, l'érudition solide et les connaissances variées ; » et il se hâtait de la tourner contre l'enseignement universitaire :

« Jamais le cartésianisme n'avait été étudié avec cette puissante unité de vues. Mais la partie historique de ce travail, si remarquable qu'elle soit, n'est, en quelque sorte, qu'accessoire dans le plan de M. Bordas-Demoulin. Son but essentiel, c'est la réforme de la philosophie contemporaine par la restauration sincère de cette école cartésienne, si profondément religieuse, sous laquelle cherchent vainement à s'abriter le mensonge et l'hypocrisie de l'éclectisme.

« Nous ne pouvons qu'applaudir à la vigueur des attaques que MM. Bordas-Demoulin et Huet dirigent contre le panthéisme, qu'ils appellent fort bien *l'erreur du siècle*... Ils prouvent que les principes de l'école écossaise et de l'école allemande, ainsi que l'optimisme et *la raison impersonnelle* de Malebranche, conduisent au panthéisme. Or qu'enseigne-t-on aujourd'hui dans les écoles du gouvernement, sinon les principes de l'école écossaise et de l'école allemande ? Que professe M. Cousin, sinon l'optimisme et la doctrine de la raison impersonnelle ?... Certes, si l'Université connaissait

son véritable intérêt, elle ne s'obstinerait pas à identifier sa cause avec celle d'une fausse philosophie, que la raison réprouve et condamne avec autant d'énergie que la foi chrétienne. »

Ce morceau vigoureux et habile n'était malheureusement qu'un de ces articles qu'une inspiration passagère ou des influences d'amitié introduisent dans un recueil, sans en modifier l'esprit général. *L'Univers* eût ruiné l'éclectisme en lui opposant Descartes au lieu de Bonald ; mais que de choses en même temps il eût fallu changer ! L'incorrigible organe de la théocratie devait forcément se tourner un jour contre nous, et il poursuivit de ses âpres invectives nos vues de réforme religieuse.

En attendant, l'alarme était au camp éclectique. Le *Constitutionnel* d'alors, organe de M. Cousin et de son école, fut chargé de détourner le coup. Certes, nous étions prêts pour une lutte de doctrines, nous la désirions, loin de la redouter ; mais ce n'était pas ce qui convenait à nos adversaires. Ils choisirent pour leurs armes le mensonge et la calomnie. Il était difficile au Moniteur de l'éclectisme de déprécier un ouvrage publiquement loué par M. Cousin ; une honteuse tactique y pourvut [1]. « Nous laisserons aujourd'hui le livre de côté pour ne parler que de l'Introduction. Cette Introduction

1. Numéro du 9 novembre 1843.

n'est pas de M. Bordas-Demoulin, elle est de M. Huet. » A la faveur de cette distinction, on versa l'outrage sur les doctrines du *Cartésianisme ;* on les bafoua sans les discuter. Ces doctrines, couronnées, sinon approuvées par l'Académie des sciences morales et politiques, devenaient « une philosophie belge, » ennemie de la philosophie française, « une philosophie catholique, vue et approuvée par les jésuites de Louvain. M. Huet, sous le nom de rationalisme, anathématise toute la philosophie de l'Université de France. Ainsi fait l'abbé Gioberti, autre plume étrangère au service des jésuites de la Belgique. » Gioberti, alors réfugié politique, depuis premier ministre en Piémont après la révolution de Février, mort à Paris dans la foi de la démocratie chrétienne, était, comme Bordas et comme moi, au-dessus de ces injures. La probité éclectique donnait pour agents des jésuites les écrivains religieux qui, à des points de vue divers, s'étaient le plus énergiquement prononcés contre « le jésuitisme moderne [1]. » Pour ce qui regarde en particulier l'auteur de l'Introduction, les personnes qui prendront la peine de parcourir ses pages, et de les confronter avec les accusations du *Constitutionnel,* admireront le degré d'impudeur que de pareilles imputations supposent.

1. Titre d'un livre de Gioberti.

Ainsi l'irréconciliable hostilité des doctrines, hostilité datant des premiers travaux de Bordas, éclatait, malgré les ménagements que nous avions gardés envers les personnes : l'historien et le successeur de Descartes apprenait le cas qu'il pouvait faire du patronage de la philosophie officielle. Ses efforts pour le triomphe de la vérité échouaient tristement. La nouvelle sophistique réussit à étouffer le seul adversaire qui eût sérieusement menacé son règne. Il ne fut plus question de Bordas pour les journalistes et les écrivains de l'école : ils se contentèrent de piller ses idées et jusqu'à ses phrases, sans le nommer. L'auteur du *Cartésianisme* en conçut une légitime irritation.

Dix-sept ans et deux révolutions ont passé sur les débats que j'évoque aujourd'hui. Le temps a développé les véritables causes qui arrêtèrent alors la réforme philosophique, objet de nos efforts et de nos espérances. L'école éclectique a disparu sans retour, emportée par la première tempête politique ; l'obstacle à la renaissance du spiritualisme venait de plus haut. Qu'était l'éclectisme lui-même, qu'un des effets de cette impulsion générale, accélérée encore par le régime de la bourgeoisie, qui emportait les esprits, loin des hautes régions de la pensée, vers la recherche du bien-être et les satisfactions de la vanité ? Enfant de la décadence intellectuelle et morale, l'éclectisme ré-

duisit en théorie la défaillance des convictions et l'affaissement des caractères; il augmentait le mal en le systématisant, il ne l'avait pas créé. S'il eût existé une opinion en philosophie, et quelque ardeur pour la vérité dans les intelligences, Bordas eût sans peine écrasé, par la seule force de ses doctrines, les sophismes et la calomnie. Mais le génie même ne peut rien contre les grands mouvements des choses humaines, il doit attendre son heure. Celle de la philosophie de Bordas n'est pas encore venue.

Le vigoureux athlète du spiritualisme avait touché un instant à la renommée; après avoir échoué, moins encore contre le mauvais vouloir d'une philosophie d'État que contre l'invincible inertie de la pensée publique, il retomba dans une demi-obscurité, où l'estime des amis de la science lui resta fidèle. Un écrivain d'un esprit à la fois ferme et délicat, M. John Lemoinne, a bien saisi ce moment de la vie du philosophe, dans la notice qu'il lui a récemment consacrée. Après avoir rappelé l'endroit de l'*Éloge de Pascal,* où il est parlé des disgrâces qu'une postérité, mobile en ses jugements, infligea quelquefois aux rois mêmes de la pensée, créateurs des sciences, à Descartes, par exemple : « Je cite ce passage de Bordas, dit M. Lemoinne, parce que ce qu'il y dit de Descartes pourrait lui être à lui-même appliqué. Il a connu

ces disgrâces infligées aux rois de la pensée... Je me souviens, et il y a longtemps de cela, c'était en 1842, je me souviens de l'effet que produisit dans le monde de l'Académie cet *Éloge de Pascal*, et de la curiosité momentanée qu'excita cet inconnu dont l'entrée dans les lettres ressemblait à une irruption, à un assaut. J'avais déjà l'honneur de le connaître, et je lui apportai l'humble secours de ma plume ; mais Bordas était à peine de ce monde ; c'était un homme d'un génie aussi sauvage qu'énergique ; il n'était pas fait pour faire son chemin [1]. »

Le penseur refoulé gagna sa retraite et s'y enfonça. Il cessa bientôt de voir les personnages officiels avec lesquels ses succès académiques l'avaient mis en relation. Il finit par ne plus aller chez personne, mais il accueillait chez lui quiconque pensait et voulait causer sérieusement ; on était sûr de le trouver affable, d'une politesse naturelle, d'une simplicité digne, sachant admettre la contradiction, et heureux qu'on lui apportât une objection approfondie.

La gloire trahissait l'homme de génie, la pauvreté ne lui était que trop fidèle. Ses lettres du 17 et du 27 décembre 1843 révèlent ses besoins et sa tristesse :

1. *Journal des Débats*, 4 août 1859.

« Il me faudrait un coup d'épaule. Au commencement du mois de janvier, j'ai mon trimestre à payer. Il n'y a point de crédit; il faut solder la quittance ou vendre ses effets et décamper... Pour économiser l'argent que j'avais, je n'ai rien fait faire pour le vêtement, et il m'est impossible de pousser plus loin... Je ne suppose pas qu'on tienne compte de votre seconde lettre à M. Villemain et qu'on me donne davantage...

« Si je m'occupe de vous, d'abord c'est dans l'intérêt des idées, puisque vous dites que vous n'êtes pas encore prêt pour les combats, alors cependant que l'ennemi est partout; ensuite c'est dans mon propre intérêt, car je crains fort que je n'obtiendrai une existence indépendante que lorsque nous imposerons. Or songez que, dans deux mois, 46 ans vont me passer sur la tête. Quand donc aurai-je la liberté convenable pour écrire? »

Dans cette situation, aussitôt après la publication du *Cartésianisme,* l'auteur de l'*Éloge de Pascal* concourut une seconde fois pour le prix d'éloquence de l'Académie française. Le sujet proposé était un *discours* sur Voltaire : l'Académie, cette fois, n'avait pas demandé un éloge. Bordas fut tenté par la grandeur et la difficulté de l'entreprise. A ses yeux, la civilisation moderne étant un résultat, une partie du christianisme, Voltaire, promoteur de la première, se trouve, bien qu'à son

insu, avoir puissamment servi le second : pour emprunter la langue de notre auteur, quoique adversaire aveugle du christianisme religieux, il est un des chefs du christianisme social. Il était neuf, il était beau surtout de voir un philosophe catholique rendant justice à Voltaire au nom de l'Évangile. Nul travail ne pouvait faire plus d'honneur à Bordas ; mais ses juges entendraient-ils son langage supérieur ?

Le 24 avril 1844, il m'écrivait :

« Si je ne vous ai pas plus tôt répondu, c'est que je voulais vous donner une bonne nouvelle. J'avais fait le *Discours* sur Voltaire pour l'Académie française ; je viens d'échouer à neuf voix contre dix. Ils ne me jetteront qu'un acccessit. »

Il est malheureux pour l'Acacadémie que le *Discours sur Voltaire* soit une des productions les plus fortes de Bordas, aussi bien ordonnée et peut-être plus nerveuse que l'*Éloge de Pascal*. Au reste, ces compositions, où la pensée déborde et brise le moule académique, provoquaient toujours une lutte de doctrines. Le jésuitisme et ses adversaires se retrouvèrent en présence, comme au concours sur Pascal. Les anciens défenseurs de Bordas, y compris M. Cousin, continuèrent de voter pour lui ; mais ils furent en minorité. M. Cousin et ses amis politiques soutenaient alors une guerre acharnée contre le parti clérical ; il n'était pas pos-

sible qu'ils désertassent la cause de Bordas stigmatisant le fanatisme. J'en fais la remarque, sans vouloir scruter les intentions ni diminuer le mérite de l'acte [1]. Grâce à l'appoint des dévots, les vaudevillistes de l'Académie couronnèrent un des leurs, au préjudice du grand philosophe chrétien.

Bordas avait envoyé le *Discours*, sans l'avoir montré à aucun de ses amis; il en agit de même pour la publication de la *Lettre à M. l'Archevêque de Paris* et des *Pouvoirs constitutifs de l'Église*. Il avait besoin de se replier, de se sentir pleinement et uniquement soi, même comme écrivain. Ces productions de la solitude se distinguent par un caractère propre: le style a peut-être encore plus d'originalité, de précision, mais aussi plus de rudesse et quelquefois de dureté.

Les revers n'abattaient point le vaillant soldat de l'idée. En m'annonçant son échec devant l'Académie française, il revenait à un projet de nouvelle publication, déjà débattu entre nous : « Le *Cartésianisme,* y compris votre Introduction, n'est pas entendu. Peut-être les articles historiques ramèneraient-ils les esprits. Voyez et jugez. » Il s'agissait de réunir ses premiers essais, ignorés du public, d'y joindre ses récents travaux, et de publier

1. C'est le même M. Cousin qu'on voit aujourd'hui (1860) former une intime alliance avec le parti clérical, contre lequel il agitait alors la France intelligente et libérale.

le tout sous forme de *Mélanges*. La politique et la religion, avec la philosophie, devaient entrer dans cet ouvrage. J'en connaissais la valeur; je pressai Bordas de lancer ce nouvel appel à l'opinion, ne doutant pas qu'il ne finît par gagner son procès devant elle. J'ajoutai que le moment me semblait venu de rendre guerre pour guerre à l'école éclectique, et que, s'il le voulait, dans une nouvelle Introduction, je me chargerais des représailles. Après l'attaque déloyale dont nous avions à nous plaindre, la défense était légitime, et l'intérêt de nos doctrines nous l'imposait peut-être. Mais Bordas n'avait pas encore entièrement renoncé à chercher appui dans le monde officiel; le mirage d'une place à l'Institut, de l'augmentation de sa pension, continua longtemps de l'abuser; il nourrit jusqu'à la fin l'espoir toujours déçu de conquérir « une existence indépendante et la liberté convenable pour écrire. » Plus tard, à force d'avoir été trompé, il dépassa de beaucoup mon opposition toute philosophique, et se monta contre M. Cousin et ses jeunes séides jusqu'à une véritable exaspération. Il n'en était pas encore là, et, dans une lettre du 13 juillet 1845, il gourmande en ces termes mes intentions belliqueuses :

« Je dois à M. Cousin le premier prix; il m'a beaucoup défendu pour le deuxième, et pour la tentative du troisième. Ensuite, il est vrai, il m'a

refusé l'Imprimerie royale... Mais enfin votre Introduction a été la réponse. Je crois qu'il faut en rester là. Que s'ils veulent revenir à la charge, alors nous tâcherons de leur ôter l'envie de continuer. Mais pas de provocation de notre part. Qu'avez-vous besoin d'aller batailler contre ces gens-là? Que nous importent leurs élucubrations? Produisons nos idées. Descartes, Malebranche, Leibnitz, allaient-ils défier leurs contemporains? Sommes-nous des Pic de la Mirandole, courant les universités avec l'artillerie de trois cent soixante-dix-neuf propositions à soutenir envers et contre tous? Analysez puissamment, dans votre préface, la théorie des idées considérée historiquement; expliquez de même la rénovation sociale au moyen âge; concluez à la nécessité pour le clergé d'entendre enfin le christianisme, et voilà tout. Que si cependant la rage de ferrailler vous tient toujours, ferraillez; je verrai, je retrancherai en partie ou en totalité ce qui ne conviendra point. Il serait important que vous vinssiez. Le motif de la dépense ne peut guère toucher un homme comme moi, qui a tout dépensé. »

Nous ne pûmes tomber d'accord, et les *Mélanges philosophiques et religieux* parurent à Paris en 1846, avec un simple Avertissement de l'éditeur.

L'innocente diplomatie du patriarche n'allait pas jusqu'à sacrifier le moindre bout de vérité. Les

Lettres sur l'Éclectisme de 1834 entraient sous une autre forme dans les *Mélanges*. On avait bien pu supprimer les duretés, les vives attaques, les exclamations de mépris assez abondamment semées : le fond restait, et il anéantissait philosophiquement l'éclectisme. Quelques mots de l'Avertissement avaient pour but d'adoucir la blessure : « Sous le titre de *Préparation à la philosophie*, on a réuni ce qui s'est fait avant Socrate, au moyen âge et de nos jours même, en essais utiles, quoique non définitifs, pour fonder la science de la pensée. En effet, dans les écoles d'Ionie, d'Italie et d'Élée, comme à l'époque qui précéda le néo-platonisme, comme chez les scolastiques du moyen âge, comme dans l'éclectisme de notre temps, on voit bien des tentatives de philosopher, on ne voit pas, à proprement parler, de système de philosophie. Au reste, ce rôle de préparateur a été souvent rempli par de très-grands hommes, Pythagore, par exemple, et Démocrite dans l'antiquité. En assignant à chaque œuvre sa place et son caractère, on n'a point entendu déprécier les travaux de ses contemporains. On reconnaît en particulier les services qu'a rendus M. Cousin à l'histoire de la philosophie. » Il est douteux que le compliment ait beaucoup flatté M. Cousin.

L'histoire confirmera, pour le fond, le jugement énoncé dans ces lignes. L'éclectisme fut un effort

pour philosopher, mais trop peu sérieux. Il aura pu préparer la rénovation bordasienne, comme les sophistes d'Athènes préparèrent Socrate.

Les *Mélanges* forment un fort volume de 606 pages in-8°. Outre les anciens morceaux, dont j'ai eu occasion d'indiquer l'origine, on y trouve l'*Éloge de Pascal* et le *Discours sur Voltaire*. Les admirables théories de l'auteur sur l'histoire de l'humanité, sur l'alliance du christianisme et de la Révolution française, se joignent dans cet écrit à de vives et profondes appréciations des plus célèbres systèmes de philosophie, depuis Pythagore et Platon jusqu'à Locke, Kant et Fichte. C'est le moins abstrait des ouvrages de Bordas, le plus propre à donner une idée générale de ses doctrines, de l'étendue de ses connaissances et de son génie.

Par la riche variété des sujets, par la rare perfection et souvent le sublime du style, les *Mélanges* étaient faits pour mettre le sceau à la réputation du philosophe et de l'écrivain. Ils restèrent au-dessous du faible succès du *Cartésianisme*, et passèrent à peu près inaperçus. La vie intellectuelle continuait à baisser, et le règne de Louis-Philippe touchait à sa fin. L'ouragan populaire allait balayer la quasi-philosophie avec la quasi-légitimité, mais sans ramener encore la vraie philosophie ni le règne durable de la liberté.

Après les *Mélanges*, Bordas n'a plus rien publié

sur la métaphysique proprement dite ; mais les *Œuvres posthumes* ajoutent des pièces nouvelles. La première, intitulée : *Philosopher, rappeler la pensée à soi,* égale ce qui a jamais été écrit de plus profond sur la science de la pensée. Qui aura saisi ces quinze ou vingt pages de génie se trouvera porté dans la métaphysique. D'autres morceaux complètent la partie historique des *Mélanges ;* après Kant et Fichte, ce sont Schelling et Hégel, que Bordas juge avec la même autorité de doctrine, la même concision énergique de langage. Sa méthode constante est de tout ramener aux principes, et dépouillant le moderne panthéisme des prétentieuses abstractions où il s'enveloppe, il le montre dans sa misérable nudité et le brise contre la vérité éternelle.

Sauf peut-être le premier, ces morceaux furent écrits sur la fin du règne de Louis-Philippe. Le vaincu indompté y traite l'éclectisme avec un mépris amer. Depuis lors, le philosophe chrétien se retire toujours plus profondément en lui-même, et sa pensée se plonge dans les matières religieuses. Cependant elle devait encore une fois être attirée au dehors par la révolution qui emporta la dernière royauté.

CHAPITRE IV

BORDAS SOUS LA RÉPUBLIQUE DE 1848. — SES VUES ET SA CONDUITE COMME CITOYEN ET COMME MEMBRE DE L'ÉGLISE. DÉTAILS SUR SA VIE ET SES HABITUDES.

Comme tous ceux qui ont conservé la jeunesse de l'âme, Bordas était inaccessible au découragement, et retrouvait une confiante ardeur après les événements les plus contraires. La révolution de février 1848 réveilla toutes ses espérances.

Il comprit la portée de cet immense événement, où il s'agissait de relever aux lumières et au bien-être les classes déshéritées de la population. Dans l'ordre de ses idées, il voyait s'approcher l'accomplissement des antiques prophéties et l'avénement du christianisme social. Aussi il se rallia de cœur à la nouvelle république, et aux vœux que résumait sa belle devise : Liberté, égalité, fraternité. Il ne se dissimulait pas néanmoins les difficultés d'une si grande entreprise, et disait qu'il était partagé entre la crainte et la joie.

Bordas aimait sincèrement le peuple, les classes pauvres. Il s'intéressait plus qu'on ne l'aurait attendu

d'un métaphysicien solitaire aux progrès de l'industrie et de l'agriculture, instruments à ses yeux de la rédemption temporelle du genre humain. Il n'avait pas attendu la chute de Louis-Philippe pour proclamer les principes d'une réforme sociale : « Les occupations et les goûts frivoles s'en iront avec les hommes sortis de l'ancien régime... Il ne s'agira plus de jeter à l'indigent, d'une main superbe, le pain de l'aumône qui l'avilissait ; il s'agira de l'aider à se créer une existence, de lui en inspirer le désir en lui faisant sentir le prix de lui-même et le plaisir d'être utile aux autres et à soi : il s'agira de faire des hommes et non de paître des troupeaux. L'esprit d'égalité et de fraternité se répandant partout rapprochera les esprits et les conditions, et semblera devoir réaliser dans la société cette union fameuse de l'Église naissante de Jérusalem, dont les membres n'étaient qu'un cœur et qu'une âme[1]. » Et encore : « L'empire de la superstition, de l'ignorance, du despotisme et du malheur, qui depuis si longtemps écrase les générations des hommes, ébranlé dans ses fondements, tombe de toutes parts, tandis que celui de la raison et de la liberté croissant à vue d'œil les appelle en foule aux biens de la terre, que donnent les lumières, le travail, l'industrie et l'indépendance.

1. *Mélanges*, p. 378-379.

En vain tous les oppresseurs, tous les tyrans des esprits et des corps, tous ceux qui dans l'oisiveté ou dans des occupations inutiles vivent des sueurs de leurs semblables, s'agitent dans la fureur du désespoir. Dieu, qui a fait tous les hommes, qui les a tous également marqués de l'empreinte de sa face, en les rendant tous également participants de son éternelle raison, veut que tous désormais ne dépendent que de lui, et il faut que tout orgueil social s'abaisse devant cette haute majesté de l'homme libre, que tout privilége s'anéantisse sous cette inexorable loi de l'égalité [1]. » Ainsi s'exprime l'auteur des *Mélanges*. Les *Essais*, publiés en 1856, le montrent fidèle à sa pensée égalitaire : « Quiconque peut travailler, la loi éternelle lui ordonne de le faire utilement. S'il y manque, vivant de ce que les autres produisent sans rien produire lui-même, il est un voleur public [2]. » Aussi, à l'égard de ce qu'on appela sous la république le mouvement socialiste, Bordas ne partageait point les répulsions aveugles de la bourgeoisie et du parti de l'ancien régime ; à travers des erreurs qu'il démê-

1. *Mélanges*, p. 408.

2. *Essais sur la réforme catholique*, par MM. Bordas-Demoulin et F. Huet; *Avertissement*. On reconnaît dans cet Avertissement la touche de Bordas; son collaborateur n'y a placé que quelques mots à la fin pour indiquer la division de l'ouvrage.

lait mieux que personne, il savait reconnaître et respecter les efforts généreux pour l'affranchissement des classes laborieuses. « La république actuelle, écrivait-il, consomme la révolution [1]. »

Après 1830, on a vu Bordas s'efforcer de reporter l'attention sur l'Église constitutionnelle et son chef, Henri Grégoire. Il est remarquable de le retrouver en 1848 occupé encore du soin de mettre en lumière le grand évêque et le grand citoyen de la première république. Il avait le dessein de faire une édition populaire de son *Histoire patriotique des arbres de la liberté* [2]. Il avait composé pour cette édition l'Avertissement suivant, resté, je crois, inédit :

« Comme celle de 92, la république nouvelle marque sa naissance par la plantation d'arbres de la liberté, et sans doute elle sera imitée par les autres républiques qu'elle va susciter en Europe. Nous croyons donc devoir réimprimer un opuscule sur ce sujet, écrit en 94 par l'abbé Grégoire. Nul n'est plus digne de parler des symboles de la liberté, que l'homme en qui elle a été si merveilleusement personnifiée. Lorsqu'en 1819 les électeurs de l'Isère l'envoyèrent à la Chambre des députés, à la présence de ce simple vieillard, la Restauration, frappée d'épouvante, se sentit ébranlée dans ses fondements comme si le génie même de la révolution lui avait apparu.

« Voulant faire une édition populaire, nous supprimons

1. Œuvres posthumes, *Clergé concordataire*.

2. M. Ch. Dugast en a donné, en 1833, une édition qui est épuisée.

les indications, quelquefois assez nombreuses, placées à la fin des chapitres, et qui n'intéressent que les érudits. Nous écartons aussi du texte plusieurs phrases ou expressions trop violentes et condamnées par l'auteur, qui plus tard s'est accusé d'y avoir *franchi les bornes de la modération démocratique,* alléguant comme circonstance atténuante que *la haine de la royauté dictait* ce langage. Alors les rois se précipitaient avec leurs armées sur la révolution pour l'exterminer et partager la France; aujourd'hui la Révolution les a déjà tellement aplatis qu'il serait presque ridicule d'entrer en colère contre eux. Outre la beauté des sentiments et du style, cet ouvrage est plein de recherches curieuses. Quoiqu'en 1833 il en ait été donné une édition nouvelle, il était excessivement rare[1].»

Comme après 1830, Bordas chercha aussi à pénétrer dans le journalisme, mais la publicité lui fut toujours avarement mesurée. Dix-huit ans de travaux et des publications importantes ne lui ouvrirent que des recueils secondaires, et qui ne répondaient pas même à ses opinions politiques. C'est ainsi qu'en juillet 1848 il fit paraître, dans le *Courrier de Paris,* quelques articles *Sur la réforme du gouvernement ecclésiastique et sur les vrais rapports de l'Église et de l'État.* Le premier article débute en ces termes :

« Le despotisme règne dans l'Église ; les laïques sont immolés au clergé, les prêtres aux évêques,

1. Je possède l'exemplaire dont s'était servi Bordas; il est tout prêt pour l'impression.

les évêques au pape, ce qui les dégrade tous. En même temps le clergé se figure que l'Église est perdue si elle ne redevient loi de l'État, et lui propriétaire et corps politique, ce qui rend le catholicisme incompatible avec la société moderne et odieux aux peuples. Combattre cette fausse idée de domination temporelle et rappeler aux évêques, aux prêtres, aux laïques, leurs droits respectifs, montrer comment l'Église reprendra sa dignité et se mettra en harmonie avec la civilisation afin de lui prêter sa puissance infinie de moralisation, nous a paru une œuvre utile, surtout au moment où l'Assemblée nationale va s'occuper des cultes et a chargé un comité spécial de lui signaler ce qu'elle doit faire. Au lieu de traiter directement cette matière abstraite, il sera peut-être plus intéressant d'examiner les réformes opérées par l'assemblée constituante en 90, et les assertions émises naguère par un directeur au séminaire de Saint-Sulpice. »

La réfutation annoncée par ces dernières lignes a paru à la suite de la *Lettre à M. l'archevêque de Paris*, et se trouve réimprimée dans les *Essais*.

Outre ce qui concerne la constitution civile du clergé, les articles du *Courrier de Paris* renferment l'exposition et la justification des réformes tentées par l'empereur Joseph II.

A la même époque appartiennent quelques écrits d'un ton assez vif, par exemple les deux morceaux

sur le *Clergé concordataire,* des Œuvres posthumes. Au commencement l'auteur fait allusion à son engouement passager pour le bonaldisme :

« Hélas ! dans ma jeunesse, égaré par les cris des sycophantes théocratiques, je croyais le clergé constitutionnel un ramas de misérables, lui, dans nos temps, la splendeur de l'Église ! Il ne fit que passer sur la terre et y laissa des traces immortelles. Enfanté par les six siècles de la renaissance et le génie moderne, reproduisant l'esprit antique du christianisme religieux, ouvrant l'ère du christianisme social, il brille comme le modèle de l'avenir. Vers lui se tourneront les regards de toutes les Églises envieuses de rénovation, et leur gloire sera de marcher sur ses traces. »

Puis l'auteur dresse le programme des plus urgentes réformes, en désespérant que le clergé issu du concordat les réalise. Le nouveau pouvoir eût pu au moins donner l'impulsion ; mais il manqua d'initiative, et en réalité il ne dura que quelques mois. Bordas essaya sans succès de faire entrer dans l'épiscopat les deux ecclésiastiques en qui il avait le plus de confiance, MM. Sénac et Forichon.

Sous le monopole parlementaire du règne précédent, l'auteur du *Cartésianisme* et des *Mélanges*, couronné par deux Académies, n'était pas électeur : la République lui conféra le premier des

droits civiques. Il l'exerça toujours avec une fidélité consciencieuse; il ne crut pas que sa retraite philosophique l'exemptât d'aucun devoir, et il tirait de son titre de chrétien de nouveaux motifs de se montrer bon patriote. Il resta fidèle au parti politique qu'il avait mûrement adopté. Sous la République comme après sa défaite au 2 décembre 1851, il vota constamment dans les élections pour les candidats démocratiques; il me faisait part de ses choix, et m'en instruisit encore aux dernières élections de Paris auxquelles il lui fut donné de prendre part, celles de 1857.

C'est par une conviction raisonnée que Bordas mourut républicain. Il ne paraît pas que jusqu'en 1848 il eût accordé une attention particulière aux formes de gouvernement. Inébranlablement attaché au principe de la souveraineté du peuple, il n'avait point recherché si elle engendre logiquement telle organisation politique plutôt que telle autre [1]. Les événements de 1848 le conduisirent à examiner et à résoudre la question; sans contester la légitimité transitoire des autres gouvernements, il vit que la république est la forme normale et définitive de la démocratie moderne, fille du christianisme, et il crut que le moment était venu pour la France de l'appliquer. C'était le développement

1. *Mélanges*, p. 461.

naturel de ses anciennes convictions. Quand je lui lus le *Règne social du christianisme,* où j'expose ces doctrines, il y donna son assentiment. Voici d'ailleurs un passage des *Pouvoirs constitutifs,* publiés en 1856, qui ne laisse aucun doute sur le point où s'étaient fixées ses opinions politiques :

« Le gibelinisme et le guelfisme remontent bien plus haut que l'apparition de ces noms dans l'histoire, et ils subsistent encore aujourd'hui, après que depuis longtemps les noms ont disparu. A toutes les époques, quiconque conspire l'absence d'une puissance générale dans l'Italie est guelfe, et quiconque en conspire la formation est gibelin. Elle s'élevait, cette puissance, avec le règne des Lombards, il ne lui manquait presque plus que d'embrasser Rome. Comme les autres provinces occidentales : la Gaule, l'Espagne et la Bretagne, occupées par les barbares, l'Italie et l'Allemagne auraient produit de grandes monarchies, car les divisions fatales de l'une ont été la cause principale des divisions fatales de l'autre. *Que le mot monarchie n'effarouche point. Il ne faut pas juger ces siècles par le nôtre.* Avec la république, l'Europe serait dans le chaos où la plongea la dissolution de l'empire romain [1]. »

Cependant les amis de Bordas regrettaient de le

1. *Les Pouvoirs constitutifs de l'Église,* p. 447-48.

voir condamné, par défaut de ressources, à écrire dans des recueils et des journaux obscurs, où ses idées s'éparpillaient sans fruit. Ils s'associèrent alors pour lui faire un supplément annuel de pension [1]. Il se décida, non sans quelque peine, à l'accepter comme prix anticipé de ses ouvrages sur le christianisme et le droit canon. A l'annonce que je lui fis de la constitution de notre petite société, il me répondait (15 octobre 1849) :

« Voilà donc l'atelier constitué. Il ne reste à l'ouvrier qu'à se mettre à l'œuvre. Je vous complimente sur l'ardeur de vous tous pour le travail. Quant à moi, j'en éprouve à peu près comme de m'aller jeter dans la Seine quand elle charrie des glaces. »

La tristesse profonde, l'ennui de toutes choses que ces lignes respirent, commençaient à envahir l'âme de Bordas; cette disposition dura plusieurs années : les circonstances extérieures n'étaient pas faites pour la changer. Néanmoins, avec un courage résigné, il se mit effectivement à l'œuvre. Le 27 octobre 1850, il écrivait à un ami d'Espagne, M. Martin Matteos : « Je me propose de traiter du gouvernement de l'Église, de la régénération sociale du genre humain par le christianisme, enfin du culte, c'est-à-dire de l'Incarnation et des sacre-

1. D'abord de 700 francs, ce supplément fut porté à 900 quelques années avant la mort de Bordas.

ments. Les circonstances pressant, peut-être au lieu de commencer par des volumes, je donnerai des opuscules sur les deux premiers sujets. Dans ce moment j'en rédige un qui paraîtra le mois prochain. »

L'opuscule parut au commencement de 1851. Bordas l'avait fait imprimer à ses frais. Il avait pour titre : *Lettre à M. l'Archevêque de Paris sur son mandement contre les droits des laïques et des prêtres dans l'Église, et Réfutation des doctrines théocratiques d'un Directeur au séminaire Saint-Sulpice.*

Quoique ne renfermant que cent pages, cette publication eût dû faire époque. C'était la première fois que la constitution de l'Église se développait dans sa vérité et son intégrité. Ce grand sujet a été repris dans les *Pouvoirs constitutifs*, et traité avec une juste étendue; mais déjà la *Lettre* le présente avec netteté et rigueur. Surtout les droits des laïques sont vigoureusement posés: c'est comme leur rentrée dans l'Église. L'ouvrage était écrit avec cette énergie un peu rude qui marque la dernière manière de Bordas; au jugement d'un critique éclairé de notre siècle, il renferme des pages d'une éloquence digne de Bossuet.

Chose à peine croyable! cet ouvrage si remarquable et si neuf d'un auteur qui n'était pas précisément inconnu se vendit à une quinzaine d'exemplaires. Il fut impossible d'obtenir que les

journaux s'en occupassent : ils étaient absorbés dans les misérables intrigues politiques qui signalèrent l'agonie de la république. Bordas plaisantait lui-même de son succès; les quinze exemplaires devinrent pour nous l'idéal des calamités en fait de publication. Plus tard, lorsque le débit de ses derniers ouvrages atteignait l'ordinaire et modeste limite des œuvres sérieuses, nous nous reportions en riant au sort de la fameuse *Lettre :* «Le monde nous gâte, lui disais-je, décidément nous ne valons plus rien. Vous aviez atteint votre apogée avec la *Lettre à l'Archevêque*. Il fallait briser là sa plume.»

A peu près vers le même temps, un des jeunes amis de notre philosophe, M. Ad. Stappaerts, d'Anvers, donna au public la traduction d'un ouvrage allemand du savant chanoine et professeur de théologie, Hirscher : *l'État actuel de l'Église*. « Cet écrit, dit le traducteur dans sa préface, précédait de peu de temps un autre du même genre de M. Bordas-Demoulin, où se trouvent admirablement marqués les principes philosophiques et religieux sur lesquels reposent les idées mises ici en lumière. Ne faut-il pas reconnaître dans l'accord de ces deux hommes, l'un à la tête du catholicisme en Allemagne, l'autre digne de le guider en France, le doigt de Dieu et l'indication de sa volonté [1] ? »

1. *L'État actuel de l'Église,* traduit sur la 3e édition par Adolphe Stappaerts. Paris, Borrani et Droz, 1851.

Sans remonter aux principes comme Bordas, Hirscher sapait les abus d'une main ferme, et terminait son livre par un appel à la réforme : « Les circonstances sont graves et le présent rempli d'orages. Seul, l'esprit de Dieu en connaît les besoins. Qu'il daigne éclairer les serviteurs de l'Évangile, afin que, purs de préjugés héréditaires, ils comprennent sans erreurs ses décrets et ses ordres. L'agitation puissante qui soulève le flot populaire n'est pas un accès fiévreux, un paroxisme qui passe. C'est le signal d'un développement nouveau dans la vie des peuples, d'une conquête qu'ils sauront défendre et conserver. Il faut que le christianisme s'en rende compte et s'en arrange. Vouloir retourner au moyen âge, s'est se bercer d'un rêve et courir à la mort. »

Bordas propagea autant qu'il put cet intéressant écrit; il pressait ses amis de Belgique d'entrer en relation avec l'auteur. Partout où s'ouvrait une perspective pour l'avancement des idées, il était prêt. Ce fut encore une déception. Sous le coup de la réaction politique qui courba tant de têtes, le parti ultramontain, après avoir frappé de l'index le livre de Hirscher, arracha une rétractation au vieux théologien allemand. Bordas juge ainsi cette affaire [1] :

1. Lettres du 8 mai et du 25 juillet 1851, adressées à M. E. Hanegraeff, ami et compatriote du traducteur.

« Il était naturel que la brochure de Hirscher fût honorée de l'index, c'est une preuve de plus qu'elle est bonne. Peut-être y serons-nous aussi un beau jour. Je m'étonne, mais il ne me paraît point impossible que Hirscher se soit rétracté; son œuvre est plutôt le fruit de l'esprit évangélique que la conséquence des grands principes de la théologie, sur lesquels seuls on pose inébranlablement.

« En 1764, Hontheim, évêque suffragant de Trèves, compatriote de Hirscher, publia un traité du gouvernement de l'Église, sous le nom de Justinus Febronius, dans lequel il pulvérisait les prétentions papales. On exigea une rétractation, et il la donna, sans doute pour conserver sa tranquillité. Comme son traducteur français lui en parlait, il répondit : Eh! pouvais-je rétracter l'Écriture et les Pères? Cela signifiait : On a voulu me faire dire que je me suis trompé, et pour mon repos, j'ai dit que je m'étais trompé; mais c'est aux lecteurs que j'accable de preuves à en juger. Il serait possible que la soumission de Hirscher fût de la même force...

« N'ayant que du mépris pour l'index, je ne m'en suis jamais occupé. S'il a condamné des erreurs, que de vérités aussi il a frappées! Il n'a pas dépendu de lui que toutes celles qui nourrissent la civilisation moderne n'aient été étouffées. Je crois qu'il formule toute autre chose que des aver-

tissements paternels. Nulle pour ceux qui se moquent de la cour romaine, son autorité doit être fort grande pour les romanisants. Je ne vois d'autre moyen de les affranchir de ce joug abrutissant que de les amener à comprendre que dans l'Église il n'existe de juge dont les décisions soient obligatoires que l'Église elle-même, et de leur faire voir que cette cour ne manque jamais de proscrire tout ce qui peut nuire à sa domination, et en général à celle du clergé. »

Pendant la même année 1851, je revins habiter Paris. Je m'établis non loin du patriarche ; je le retrouvais dans le même logement, avec les mêmes habitudes, les mêmes occupations qu'il garda jusqu'à sa mort.

Je ne lui ai point connu d'autre demeure que sa mansarde de la rue des Postes [1]. Elle se composait de deux chambres avec une petite pièce d'entrée. Un lit, une table, quelques chaises, une simple et étroite commode, formaient le mobilier; j'oubliais la cruche d'eau, dans le coin, que quelque vieux livre recouvrait contre la poussière. Humble réduit où s'élaborèrent les sublimes doctrines dont se nourriront les âges futurs, et d'où s'élancèrent vers le ciel tant de vœux pour le salut de l'Église et de l'humanité! Là souvent j'ai trouvé le vieux pa-

1. N° 51 actuel.

triarche raccommodant ses hardes, préparant son modeste déjeûner, mettant de l'ordre dans son ménage, tenu avec une propreté minutieuse. J'entrai un jour que, le marteau à la main, il remettait des clous à un soulier, dont le talon portait sur une bûche de bois; selon sa coutume, il continua sans se déranger.

Outre ce qu'il prenait chez lui, il allait tous les jours dîner dans un modeste restaurant, au prix de 1 fr. 10 cent. Sa vie était très-régulière, et ses heures exactement divisées pour le travail et le reste. Il aimait l'exercice, la promenade, la natation. Il fréquentait selon le besoin les bibliothèques, et tous les jours le cabinet de lecture, où il parcourait les journaux et les revues. Il avait secoué toutes les habitudes et servitudes sociales. Penser était sa vie, sa profession. C'était vraiment un anachorète au milieu de Paris.

J'avais préparé un écrit où j'appliquais les principes de Bordas à la politique et à l'économie sociale; avec ce complément de nos doctrines, nous songions à créer un organe pour les défendre. Bordas s'en ouvrit à son ami de Belgique (20 septembre 1851) : « Huet est maintenant fixé à Paris. Il achève un ouvrage sur la politique, qui paraîtra en décembre. Ensuite il cherchera avec qui il peut s'entendre pour fonder une revue... Nos principes sont trop loin de ce qui trotte dans les esprits, au

moins en France, pour que nous puissions aller rondement sans un journal qui nous appartienne. »

Mais il était écrit que Bordas ne se produirait sous aucune forme. On eût dit qu'un *veto* providentiel était là : ne fallait-il pas que la décadence précipitât librement son cours? J'ai souvent admiré, et je lui en fis quelquefois la remarque, comment les événements les plus divers conspiraient également contre la propagation de ses idées. Malgré la résignation du chrétien, ce fut comme un martyre prolongé; car l'homme ne vivait que par là. Quel supplice que de se sentir la main pleine de vérités, de voir que sans elles l'humanité périt, et de ne pouvoir les répandre! Le mois pour lequel Bordas avait annoncé mon *Règne social du Christianisme* vit une nouvelle commotion politique : avec le coup d'État du 2 décembre et la chute de la république, nos projets étaient indéfiniment ajournés.

Frappé dans ses espérances et ses affections, Bordas protesta par ses votes, et se tint constamment à l'écart des hommes et des choses du nouveau régime. Comme citoyen, à l'exception de quelques mois après juillet 1830 et après février 1848, il fut toujours dans l'opposition. Il jugeait néanmoins chaque gouvernement avec impartialité; même après le 2 décembre, il ne regretta

jamais la monarchie de Louis-Philippe, à laquelle il reprochait d'avoir fomenté la décadence de la France. S'il condamnait la marche du nouveau pouvoir à l'intérieur, il n'en était pas de même de son attitude au dehors. Il vit dans l'expédition de Crimée une occasion favorable d'ouvrir l'Orient à la civilisation [1], et il fut un chaud partisan de la guerre d'Italie. En cela, Bordas sentit comme le peuple. Le rénovateur de la philosophie n'eut point d'influence politique, jamais rôle ne fut plus modeste; mais la postérité n'apprendra point avec indifférence que l'homme de génie eut le cœur d'un vrai citoyen.

Sa vie privée, depuis la rupture avec l'abbé Sénac, offre peu d'incidents. Il s'était lié, surtout dans les dernières années du gouvernement de juillet, avec un autre membre du clergé français, alors aumônier à la Salpêtrière, et de plus docteur en médecine, M. Forichon. Auteur d'ouvrages de mérite, prêtre très-indépendant, d'une rare originalité d'esprit et de caractère, causeur d'une

1. « Il serait, je crois, difficile de prévoir le contre-coup de la guerre orientale sur l'Europe, mais il me semble qu'elle contribuera puissamment à ébranler le vieil Orient et à l'entraîner dans la civilisation européenne, et préparer ainsi le grand avenir qui doit étendre la société libre ou chrétienne et l'Église à tous les peuples. » (Lettre à M. Matteos, 25 mai 1854.)

verve inépuisable, un peu aigri par les déceptions de la vie, singulier mélange de tendresse et de rudesse, au demeurant le meilleur des misanthropes : tel était l'abbé Forichon. Une intimité familière s'établit entre les deux reclus. Le philosophe allait voir assidûment l'aumônier à son hospice. Il y vint à son ordinaire dans les fatales journées de juin, après avoir franchi les barricades du faubourg Saint-Marceau, et couru mille dangers sans trop s'en douter. « J'étais à la porte à regarder les mouvements, nous racontait M. Forichon, quand je le vis arriver. Je me mis en colère et le traitai comme il méritait. Plus tard, quand la tempête eut pris son paroxysme, il comprit mieux sa témérité, il renonça à traverser la mitraillade qui nous étourdissait, et passa la nuit à côté de moi, la tête sur une table. » Quelles ne durent pas être les angoisses du vieux patriote pendant cette nuit sillonnée de ces gigantesques et de ces fratricides batailles, où la république perdait son sang sous l'aveugle fureur des républicains !

M. Forichon quitta Paris l'année suivante. Ce fut un grand vide pour le solitaire de la rue des Postes. Pourvu d'un fond de verve comique, son compagnon de la Salpétrière refoulait sa tristesse et lui donnait de l'esprit.

J'ai sous les yeux les lettres que Bordas échangeait de temps en temps avec son ami, devenu

l'hôte des champs. On y sent une bonhomie pleine d'enjouement, qui se délasse volontiers des occupations sérieuses, et dont la mélancolie n'avait pu entièrement triompher. Bordas y pratique la même méthode de correspondance dont il usait aussi dans les derniers temps avec moi ; elle consiste à ne mettre aucune formule, ni d'introduction, ni de salutation, ni même aucune signature. Comme modèle je donnerai la lettre suivante, rapportée intégralement ; le timbre seul de la poste apprend qu'elle est écrite de Paris, le 9 avril 1850 :

« A propos, à quelle classe du règne animal appartenez-vous ? Nagez-vous dans les eaux ? Volez-vous dans les airs ? Trottez-vous sur la terre ?

« Quant à moi, je vais mardi prochain, 16 avril, me faire faucon en Périgord et détrousser les nids des oiseaux, et en juillet je reviendrai me faire poisson dans la Seine.

« Si, dans l'intervalle, la malheureuse passion vous prenait de m'assassiner de quelque ânerie, il faudrait me la décocher chez M. Lafreunie, à Montagnac-Lacrempse, par Douville (Dordogne). »

M. Lafreunie était un camarade d'enfance chez qui Bordas vivait comme chez lui. C'est le seul ami dont je l'aie vu accepter l'hospitalité. Il me faisait une peinture délectable de la liberté et des jouissances qu'il y goûtait, dînant à son aise ou ne dînant pas, montant sur les cerisiers, courant tête

nue dans les bois, fraternisant avec les bonnes gens de son pays. Il y faisait volontiers séjour; il s'y rendit encore en 1855 et 1857. Comme tous ceux qui ont connu et pratiqué le vieux philosophe, son hôte du Périgord ne parlait de lui qu'avec l'accent de la vénération. Je tiens aussi d'un autre de ses compatriotes qu'il était fort aimé du pauvre monde; quand il employait un ouvrier, il payait double et triple salaire, ce qui l'avait signalé aux riches du pays comme « un révolutionnaire dangereux. »

Puisons encore quelques traits dans la correspondance avec l'ancien aumônier. Lettre de Paris, 9 juin 1851 :

« J'ai à vous expédier l'histoire de Sulpice Sévère, un peu moins laudateur des évêques du IVe siècle qu'Eusèbe. Il est vrai qu'au temps de celui-ci la grande majorité était admirable. J'ai aussi à vous expédier Le Plat, notre ami, qui n'est pas plat du tout. Quand votre peintre vint, il me dit qu'il avait votre lettre depuis deux mois et qu'il l'avait oubliée ; ce qui me causa une joie infinie, car il en résultait qu'il n'était pas redoutable en visites...

« Je me trouvais si bien à la campagne que j'y ai cornichonné[1] cinq mois. Je nourris une telle

1. *Cornichonner* était une des expressions familières du patriarche. *Camper* en était une autre, dont il se servait par euphémisme.

aptitude à grossir que, si je laisse chômer un vêtement deux secondes, il faut l'élargir pour que je puisse le reprendre. De vos deux lettres, il appert que vous avez rompu avec l'espérance. Hâtez-vous de renouer avec cette citoyenne, qui forme le grand ressort de la vie humaine. Méditez, écrivez, abîmez l'humaine perversité avec les déluges de votre indignation. »

Lettre de Paris, 4 octobre 1852 :

« Daignez répondre immédiatement, parce que j'ai une petite occasion immédiate de vous expédier ce que vous aurez honoré de votre choix... A propos, parmi les choses que vous pourriez désirer recevoir, veuillez ne pas y comprendre la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, car il serait dommage d'en frustrer la nouvelle place qu'on crée à ses pieds, par suite du prolongement de la rue de Rivoli jusqu'à l'Hôtel de Ville, prolongement déjà troué et même en partie bordé de maisons neuves. »

Je transcris une dernière lettre du 18 juin 1853 :

« Dernièrement j'ai reçu de Montluçon un opuscule sur l'Assistance morale, par François Démophile. Si par hasard il n'existait pas une distance infinie entre votre individualité et la sienne, prenez la peine de lui administrer quelque remercîment, ne fût-ce que pour sa délectable expression que *le printemps est l'anniversaire de la création*. On voit que le citoyen Démophile habite la cam-

pagne, car le séjour de Paris ne saurait lui inspirer un tel langage. Peut-être aussi veut-il le faire voir, comme si c'était une vertu ou un talent d'être à la campagne plutôt qu'à la ville. Mais de quoi la vanité ne fait-elle pas bois? Peut-être aussi Démophile a-t-il voulu me séduire. Dans une de ses lettres, il me disait qu'il ruminait s'il pourrait trouver une étable ou un grenier, afin que j'allasse cornichonner quelques mois avec lui. Je le préviens que je suis occupé à camper une volée à qui de droit; que la volée campée, je décampe en Périgord, où je camperai dans les terriers, afin de savoir si enfin je suis né capable de distinguer un lièvre d'un lapin; d'où je reviendrai ici continuer de camper ce qui doit être campé.

« D'ailleurs je ne tiens qu'aux relations intellectuelles. Démophile, par son opuscule, m'a fait une visite; je la lui rends en lui écrivant. C'est ainsi que je vis en compagnie d'un magistrat espagnol, d'un curé anglican des États-Unis, et peut-être quelque jour d'un Chinois, lesquels citoyens je n'ai jamais vus et que probablement je ne verrai jamais. Il serait bon de commencer à entrer dans le mouvement de notre civilisation généralisante, de sentir qu'il ne peut plus y avoir de communication goûtable que celle de la pensée, et de dépouiller toutes les niaiseries du vieil homme, auxquelles Démophile paraît encore si drôlement collé. Même

quatre paires de sabots ferrés à neuf ne peuvent plus donner le droit de se mettre en spectacle. »

Vers le temps où l'abbé Forichon le quittait, notre philosophe forma quelques autres liaisons moins intimes, mais qui ne laissèrent pas de répandre quelque charme sur une existence si dépouillée. Ses doctrines avaient rallié un certain nombre d'esprits distingués. J'ai déjà cité M. Pidoux, qui se plaisait à conférer avec lui sur la philosophie médicale, et qui l'entoura de soins dévoués jusque dans ses derniers moments. Des étrangers chez qui la lecture de ses livres avait produit une révolution morale lui écrivirent pour l'en remercier et demander ses conseils. L'un était le philosophe espagnol, M. Nicomède Martin Matteos, dont il a été déjà question ; les autres, deux jeunes gens d'Anvers, pleins d'ardeur pour la science, et qui sont devenus des écrivains de mérite, MM. Hanegraeff et Stappaerts. Ceux-ci visitèrent plusieurs fois Bordas ; le philosophe espagnol jouit seulement de sa correspondance. On est frappé de la cordialité parfaite de ces relations, de la paternelle sollicitude de Bordas, de la complaisance avec laquelle il se mettait à la disposition de ses correspondants, soit pour des éclaircissements philosophiques ou religieux, soit pour leur indiquer et même leur acheter et leur expédier les livres dont ils avaient besoin. L'homme se montrait dans sa bonté natu-

relle ; l'amertume venait du malheur et restait à la surface.

Voici le début de la première lettre adressée à M. N. M. Matteos :

« Paris, 27 octobre 1850.

« Mon cher Monsieur Nicomède,

« Je suis très-touché des sentiments que vous exprimez ; mais je n'accepte point le titre de maître que vous me donnez ; ce titre ne convient qu'à la souveraine raison, qui seule nous enseigne par le commerce intérieur que notre raison entretient avec elle. L'homme et même l'esprit céleste le plus élevé ne peut que nous avertir de rentrer en nous pour écouter cet unique maître, et nous indiquer comment il faut s'y prendre. Heureux si nous sommes ses intelligents disciples !

« Je me réjouis et je vous félicite de la révolution qui s'est opérée en vous. Les mêmes principes avaient déjà produit de semblables effets chez d'autres personnes. Mais votre exemple est une nouvelle confirmation que ces principes sont vrais, car il n'y a que la vérité qui fixe les esprits élevés, graves, et qui leur donne le repos. Avec la même simplicité que vous l'offrez, j'accepte la dédicace

du livre que vous préparez. Autant qu'il dépendra de moi, je vous seconderai dans vos études. »

La modestie qui se voit dans cette lettre n'était point affectée ; jamais homme n'eut plus d'éloignement pour tout ce qui sentait les prétentions de parti ou de coterie. « Ne prenons jamais, me dit-il un jour, des allures de secte, ni dans la philosophie, ni dans l'Église. Je n'ai pas la prétention, comme tant de charlatans de la pensée, d'avoir créé de nouveaux systèmes. En philosophie la vérité existe depuis Platon ; j'ai marché sur ses traces avec indépendance, en m'efforçant de satisfaire les besoins nouveaux de l'esprit humain. Pour la théologie, j'ai suivi saint Augustin de la même manière. Mon désir serait que mes idées se mêlassent au courant général des intelligences, et nullement d'être un chef de secte ou d'école. » Cet homme si grand par la pensée n'était point infatué de la science, il mettait la charité fort au-dessus. Je me rappelle qu'en 1842, quand nous nous occupions de publier le *Cartésianisme*, il me dit : « Je mets saint Vincent de Paul au-dessus de Descartes et de Leibnitz. »

Inflexible sur les principes, le philosophe catholique était d'une tolérance admirable pour les personnes. Il respectait les droits de la conscience, et n'était point prêcheur. Deux de ses meilleurs amis

étaient matérialistes; eux, de leur côté, le vénéraient autant que pas un de nous. Un de ceux qu'il avait pu compter parmi ses disciples, M. Stappaerts, abandonna ensuite ses doctrines, sans que la confiance et l'affection première en aient souffert d'atteinte.

Je reprends la suite de la lettre à M. Matteos :

« Sans doute, l'Espagne est fort arriérée, mais en philosophie et en théologie, la France ni l'Europe ne sont de guère plus avancées. Ces deux grandes sciences y sont anéanties. Rabâcher, extravaguer, charlataniser, trafiquer du bruit qu'on fait pour repaître sa vanité, sa cupidité, son ambition, voilà tout. Sauf quelques traductions d'auteurs anciens, presque rien de ce qui s'écrit ne vaut le papier qu'il couvre. Le monde est rempli d'une race de sophistes plus impertinents et plus méprisables que ceux de la Grèce, immolés à un ridicule ineffaçable par Socrate et Platon. »

L'homme simple et bon se peint dans les lignes suivantes, que je lis dans une lettre du 14 janvier 1851 :

« Moi aussi, j'aurais beaucoup de plaisir de faire votre connaissance personnelle. Mais il est impossible que j'aille en Espagne : d'abord le temps me manque ; ensuite j'éprouve une aversion extrême pour les longues courses. Si j'avais le moyen de

vous recevoir chez moi, je vous aurais proposé de venir dans la saison douce (le printemps ou l'été), visiter la métropole de la civilisation, le centre des grands mouvements de l'esprit humain. Là vous auriez pu vous procurer vous-même les livres dont vous avez besoin, et si vous aviez des recherches à faire, vous trouveriez nos immenses bibliothèques publiques. Mais j'ai mangé mon patrimoine à l'étude, et maintenant je vis à l'aide d'une petite pension que le gouvernement me fait. A la place de l'hospitalité du corps que je ne puis donc vous offrir, je vous donnerais l'hospitalité de l'esprit, si vous veniez. Nous philosopherions tant qu'il vous plairait. Il est certain que dans une heure de conversation on avance plus que par cinquante lettres.»

Citons également la première lettre adressée à M. Hanegraeff:

« Paris, le 22 septembre 1850.

« Monsieur,

« J'arrive du fond du Périgord, ou de 150 lieues de Paris, après une absence de plusieurs mois; c'est ce qui vous expliquera pourquoi je ne vous ai pas plus tôt répondu. Je reçois avec un bien vif plaisir de vos nouvelles. Mais pourquoi ne me

dites-vous rien de votre ami, dont je n'ose écrire le nom, par la crainte de l'estropier, tant je suis peu familier avec la langue flamande?

« Quand vous vîntes me voir tous les deux, j'oubliai, car je suis fort distrait, j'oubliai de vous inviter à repasser chez moi philosopher, causer aussi souvent qu'il vous serait agréable jusqu'à votre départ de Paris. J'oubliai pareillement une autre chose, mais à laquelle vous avez sans doute pensé de vous-mêmes, si l'occasion s'en est présentée. Je vous parlai longuement de ..., de son charlatanisme effronté, de son peu de valeur réelle, de ses plagiats perpétuels, de ses efforts pour me voler mes travaux et pour m'étouffer; c'était afin de vous mettre en mesure de rétablir la vérité, dans le cas où vous verriez qu'autour de vous on prendrait le change sur ce personnage. »

Depuis que j'avais réjoint Bordas à Paris, ces plaintes de la décadence philosophique et des procédés de certaines gens revenaient souvent dans sa conversation. Un jour, dans son simple costume de chambre, en veste ronde, il se livrait à une éloquente tirade contre les baladins, les sophistes: « Ils régnèrent sous Louis-Philippe, et ils ont dégradé la raison, la philosophie et les lettres. Tous ils ont donné l'exemple de quitter la science pour les honneurs, tous ils se sont gorgés de places et

d'or : aussi n'ont-ils jamais été que des marchands de phrases et de mauvaises phrases. Je défie qu'on cite d'eux une page digne de rester. Ils ne pensent pas, ils se font de la science et de la littérature un moyen de repaître leur vanité et leur cupidité. » Puis tout à toup, avec un redoublement d'énergie : « Je prendrai la plume, s'écrie-t-il, je les écraserai. » En même temps, il assène un vigoureux coup de poing sur sa petite table de travail, son vêtement se déchire, l'encrier vole en éclat, et tous les deux nous partons soudain d'un éclat de rire homérique.

Il avait patiemment assemblé de nombreuses preuves de plagiat, et voulait châtier les forbans. Je le détournai fort de toute polémique de ce genre; outre une perte de temps irréparable, je n'y trouvais nul profit depuis que l'éclectisme n'était plus qu'un souvenir ; à mon tour c'était moi qui empêchais le patriarche de ferrailler. « Le public, lui disais-je, n'aime pas qu'on parle de soi, et s'intéresse médiocrement à ces débats. Je reconnais vos droits. J'ai aussi remarqué combien on se pare de votre bien : de petits jeunes gens, qui enseignent la philosophie, ne savent pas pratiquer une probité vulgaire ; l'exemple leur vient du maître. Vos idées se répandent sans que l'honneur vous en revienne. Mais que dis-je ? on ne prend pas vos idées, on ne prend pas en général des idées. On vous pillarde

pour le détail, mais votre œuvre vous reste. Abandonnez au temps votre défense et le retour de la justice. Tout ce bruit factice qu'on fait autour de certains noms, tombera bientôt. Déjà, depuis que M. Cousin ne donne plus de places, le silence l'envahit. Qui s'occupera de lui dix ans après sa mort? Laissons mourir, mourons nous-mêmes, et tout reprendra sa place. »

Je représentai ensuite au philosophe qu'il valait mieux que ce fût moi qui réclamasse pour lui; qu'il suffisait d'ailleurs de signaler ces misères, sans faire des volumes, et que je n'y manquerais pas à la première occasion. Elle se présenta en 1854. On m'avait demandé de rédiger l'article *Descartes* pour la 2e édition du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*. Je le termine par cette juste revendication :

« L'école éclectique, sans en avertir, a mis largement à contribution les travaux de M. Bordas-Demoulin. Sous cette influence, M. Cousin s'est presque métamorphosé. Naguère, tout en louant beaucoup Descartes, il déclarait « qu'une polémique accablante a passé sur le cartésianisme; qu'il est percé à jour en quelque sorte, atteint et convaincu de contenir d'intolérables extravagances; » et maintenant M. Cousin ne jure que par le cartésianisme, « notre philosophie nationale, » il en rassemble avec amour les reliques même les plus

insignifiantes. Il faut lire, en tête des *Œuvres du P. André,* des *Fragments de Philosophie cartésienne,* des *Pensées de Pascal*, du livre *Du Vrai*, *du Beau et du Bien*, les magnifiques tableaux qu'il trace de la révolution cartésienne : tableaux vrais, faciles à composer après M. Bordas-Demoulin. M. Cousin n'emprunte pas seulement les vues historiques, il semble emprunter les doctrines. Il avait jadis écrit que «la philosophie de M. de Schelling est la vraie :» cet aveu si net, qui n'empêchait par l'auteur de crier à la calomnie quand on l'accusait de panthéisme, a disparu des nouvelles éditions de ses œuvres. La théorie malebranchiste de la raison impersonnelle, sur laquelle il avait tant insisté, y est proscrite, et Malebranche assez rudement traité. Enfin, pour consommer le sacrifice, M. Cousin immole l'éclectisme lui-même sur l'autel de cette grande philosophie des idées, dont M. Bordas-Demoulin s'est montré parmi nous l'infatigable promoteur : « On s'obstine, dit-il dans sa dernière « publication, à représenter l'éclectisme comme la « doctrine à laquelle on daigne attacher notre « nom... L'éclectisme est une des applications les « plus importantes et les plus utiles de la philoso- « phie que nous professons, mais il n'en est pas le « principe. Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau « est le spiritualisme, cette philosophie aussi so- « lide que généreuse qui commence avec Socrate

« et Platon, que l'Évangile a répandu dans le monde,
« que Descartes a mis sous les formes sévères du
« génie moderne. »

« Ces passages ne semblent-ils pas révéler en M. Cousin un homme tout nouveau? Il faudrait se féliciter de la conversion pour la cause spiritualiste et cartésienne, et sourtout pour M. Cousin. Ses talents font naturellement souhaiter qu'il les emploie, sur la fin de sa carrière, à la défense de la vérité. On serait pourtant forcé de lui rappeler que, si dans les sciences on peut user du bien de tout le monde, on ne doit prendre le bien de personne, et encore moins celui des savants qui joignent au génie philosophique l'amour de la retraite et de la pauvreté et l'éloignement de toute intrigue. Malheureusement il est permis de douter que le spiritualisme de Platon et de Descartes gagne beaucoup à servir de drapeau à M. Cousin, du moins tant qu'il ne procédera pas plus virilement. A quoi sert de regratter d'anciens ouvrages pour y effacer çà et là les plus grosses taches? On ne communique pas après coup aux essais d'une pensée incertaine l'unité de vues, la force métaphysique, la rectitude des principes. Il faudrait brûler résolûment l'ancien bagage, sortir des préfaces et de la rhétorique, avouer ouvertement des erreurs palpables, rendre à chacun ce qui lui appartient, et philosopher à neuf. Ce serait utile, honorable et grand. Mais

voilà ce que M. Cousin ne fait pas. Il recoud péniblement ses nouvelles admirations à un passé qui forme avec elles une choquante disparate.

« Ce beau diseur de philosophie, qui s'attribue l'honneur de la renaissance platonicienne et cartésienne commencée parmi nous, n'a cessé de répandre ou de flatter les erreurs qui en retardent le progrès. Vingt ans il eut sous la main ce que la France a produit de jeunesse intelligente et dévouée. Qu'en a-t-il fait? La raison publique a été comme abâtardie. Nous avons vu la religion tomber aux mains du parti le plus fanatique, et le reste en proie au scepticisme, à l'indifférence; après les corruptions de la monarchie, nous avons vu l'avortement de la république. Qui niera que dans l'affaissement moral et politique de l'époque une grande part de responsabilité revienne à l'école éclectique et doctrinaire? La véritable école spiritualiste la désavoue, comme elle repousse le panthéisme et le sensualisme. C'est à cette grande école seule à reprendre et à poursuivre la révolution intellectuelle instaurée par Descartes. »

Bordas avait paru abandonner son idée de polémique. Aussi je fus d'abord un peu surpris quand il m'en reparla une année environ avant sa mort; mais le projet s'était transformé de manière à vaincre ma résistance. Bordas voulait, s'armant d'une mâle audace, dire lui-même sa vie de sacri-

fices, son martyre de la pensée, et en faire honte aux charlatans qui vivaient de la décadence de la raison et de la morale publique. « Je leur jetterai, dit-il, ma vie à la face ; ils apprendront ce que c'est que se dévouer à la science. » A en juger par l'impression qu'il me fit, le restaurateur du spiritualisme eût écrit là des pages immortelles.

Je l'avais retrouvé en 1851 plus triste, plus défiant, plus ombrageux que je ne l'avais encore vu. La ruine de ses projets, de ses espérances patriotiques, contribuait à réveiller les douleurs de son âme. Il revenait sur la mort de sa tante ; ses regrets de ne l'avoir pas revue se changeaient en remords. Je lis dans une de mes notes de cette époque : « Il a de tels accès de mélancolie, un tel dégoût de toutes choses, que je conçois de sérieuses alarmes pour sa santé. Il prend le chemin de devenir un Jean-Jacques, heureusement un Jean-Jacques chrétien. Ces jours-ci il m'avouait naïvement qu'il n'avait de confiance en personne, moi compris. Pauvre solitaire ! »

Je ne cache rien de ce qui peint l'homme, pas même le côté un peu maladif. N'est-ce pas une suite de la misère héroïquement affrontée, et ne faut-il pas que le monde apprenne ce qu'il en coûte pour atteindre aux sommets de la pensée ? Ces conquérants des vérités métaphysiques ne peuvent pas vivre comme les autres hommes : le succès ne

s'obtient que par une concentration d'esprit ne souffrant rien qui l'en arrache. Quelques traits permettront d'en juger.

Pendant sa liaison avec l'abbé Sénac, Bordas allait quelquefois dîner avec lui chez M. Dezeimeris, leur ami commun. Un jour qu'ils étaient réunis, survint un commis du beau-père de M. Dezeimeris, négociant ; on le fit mettre à table sans que la conversation philosophique s'interrompît. L'incident n'avait laissé aucune trace dans l'esprit de MM. Dezeimeris et Sénac. Huit jours après, chez ce dernier, le philosophe s'écrie tout à coup : « Cet homme ! comment pouvez-vous me mener dans de pareils endroits ? — Quel homme ? êtes-vous fou ? — Eh bien ! cet homme avec qui nous avons dîné chez Dezeimeris. Il est toujours là, dit-il en se frappant le front. Il me distrait, il m'obsède. »

Une autre fois, c'était au temps de ses triomphes académiques, une personne l'aborde poliment dans la rue, et lui demande si ce n'est pas à l'auteur du Mémoire couronné sur Descartes qu'elle a l'honneur de parler. Pour toute réponse, le philosophe tourne les talons, se sauve à toutes jambes et arrive d'un trait chez l'abbé Sénac. Il raconte, tout hors de lui, ce qui vient de lui arriver, et déclare que s'il doit subir de pareilles persécutions il aime mieux quitter Paris.

Dans ses lettres à M. Matteos (24 février et 6 juin 1851), il confesse lui-même sa grande excitabilité nerveuse ; il y résume aussi à sa façon des circonstances connues du lecteur.

« Le gouvernement de Louis-Philippe, auquel je demandai appui, m'offrit des places à mon choix. Je lui dis que je me sentais une incapacité et une aversion invincibles pour toute autre chose que pour philosopher. Il me répondit que j'étais fort heureux, mais que ce n'était plus de saison. Je lui ris au nez. Sur quoi, il me jeta douze cents francs de pension, c'est-à-dire un morceau de pain à Paris, où tout est si cher.

« Vous perdrez infiniment peu de ne me voir jamais. La seule chose qui en moi puisse vous intéresser, ce sont mes doctrines, or je les mets dans mes livres. Quant à mon individu, il présente une assez triste apparence. Depuis trente-huit ans ayant vécu seul, et étant affecté d'une excitabilité nerveuse très-grande, je ne puis guère souffrir la compagnie de personne. Je ne fais aucun cas de moi, et le plus grand service qu'on puisse me rendre, c'est de n'en faire aucun non plus...

« Certainement je ne suis pas doué d'une sociabilité exubérante, et entre mon genre de vie et celui de l'ours des Pyrénées, la différence est peu considérable. »

Il le montra bien, en 1849, envers un ami, le-

quel avait eu la malencontreuse idée de mettre au bas d'une de ses lettres ce seul mot : « Ma femme me prie de vous présenter ses respects. » Voici la curieuse réponse qu'il obtint :

« A toutes les belles qualités que votre femme peut avoir, elle devrait ajouter la discrétion. La politesse poussée jusqu'à l'importunité n'est plus politesse, mais persécution. Vous savez que j'ai une excitabilité nerveuse qui me rend tout intolérable : comment pouvez-vous alors conspirer avec cette créature pour me tourmenter ? Elle s'imagine peut-être que si je la voyais, je serais en admiration d'elle. Qu'elle se campe bien dans la tête que je n'éprouverais que l'impatience d'être au plus vite délivré de sa présence. S'il s'agissait d'un grand service que seul je fusse en mesure de lui rendre, on s'efforcerait de s'arranger ; mais pour des fantaisies, des caprices de relations sociales ! c'est un peu trop fort. »

Le tour original ne peut dissimuler la souffrance intime que cette lettre révèle. Combien la cause en était digne de respect !

Pour rester dans le vrai, je dois déclarer que même à cette époque de la vie de Bordas, je l'ai toujours trouvé plein de sens et scrupuleusement juste. On pouvait lui parler de tout. Quand j'avais raison, je ne craignais pas de braver ses nerfs ; j'étais toujours sûr de le ramener. Aussi bien le

paroxysme de sauvagerie et de tristesse eut un terme, et je pouvais mettre sur mes notes, au bout de quelque temps : « Il est plus gai, plus affectueux. Sa mélancolie paraît vaincue. Je ne vois plus de traces de sa méfiance, elle ne venait pas de son fond. »

Ce fut une dernière phase de nos relations et non la moins précieuse pour moi. Je retrouvai avec un charme nouveau quelque chose de la douceur et de la confiance, de mon côté toujours respectueuse, de notre premier commerce. J'eus la consolation de voir cette âme si douloureusement éprouvée se détendre avant la mort.

CHAPITRE V

DERNIÈRES ANNÉES DE BORDAS. — SES TRAVAUX THÉOLOGIQUES.
SES RAPPORTS AVEC LES PARTIS RELIGIEUX.

Bordas n'avait plus que quelques années à passer sur la terre. A mesure que s'apaisa la crise de mélancolie dont il avait été affecté, sa vie prit de plus en plus son caractère normal de calme austère et de détachement chrétien. Avec ces dispositions cadre la nature de ses derniers travaux, entièrement consacrés à la plus profonde théologie. Ils terminent religieusement sa carrière d'écrivain.

Après la *Lettre à M. l'Archevêque de Paris*, il entreprit l'œuvre capitale des *Pouvoirs constitutifs de l'Église*. Quoiqu'il se fût occupé du sujet pendant la plus grande partie de sa vie, il y employa encore plusieurs années. Avant de rien écrire, il relisait tout ce qui concerne les matières dont il avait à traiter ; il poussait jusqu'au scrupule l'exactitude des citations, et vérifiait tout aux sources. Enfin il soignait extrêmement son style.

Vers cette époque, au commencement de 1853, je fis paraître *le Règne social du Christianisme*. Notre théologien avait consenti à entendre deux fois la lecture du manuscrit, et jusqu'à quatre fois la partie où j'expose une nouvelle théorie de la propriété; il approuva les principes et réserva son jugement sur le reste: « Je ne suis point économiste; tout ce qu'il me semble, c'est que votre nouveau monde irait bien, si l'on parvenait une fois à le mettre en mouvement. » Il me donna un éloge auquel je ne fus pas insensible : « On sent dans votre livre le souffle chrétien, cela m'anime moi-même. » Après la publication, je lui fis part du scrupule d'un de nos amis, au sujet de cette même théorie de la propriété, comme si elle était entachée du communisme antique ; il déclara ne pas comprendre ce sentiment.

L'écrit ayant été mis à l'index, Bordas m'en donna la nouvelle à la campagne, où j'étais allé prendre quelque repos (7 août 1853) :

« Viri ad asinum (utinam virum!), salutem[1].

« Vous avez dû recevoir ou vous recevrez avec une satisfaction infinie une lettre... vous annonçant que par décret du 27 juillet, rapporté hier,

1. Un homme à un âne (que n'est-il un homme!), salut.



6 août, dans *la Presse*, vous êtes à l'index. Vous devriez sur-le-champ écrire au pape, par les journaux, une lettre lui signifiant les grandes, les foudroyantes, les salutaires vérités qu'il faut lui enfoncer dans la cervelle. Si j'avais reçu le même honneur, déjà ma plume irait au galop sur le papier. Mais qu'attendre d'un âne qui s'échappe au loin dans les champs, afin d'y brouter plus abondamment et plus commodément ? »

Sur cette éloquente sommation, je rapportai des champs un projet de réponse; nous le revîmes ensemble. J'hésitais sur le titre à donner au pape : « Si c'était moi, dit-il, je ne serais pas embarrassé. Je mettrais simplement : Monsieur le Pape. » La lettre fut envoyée aux journaux, mais nous ne pûmes en obtenir l'insertion. Il n'est pas si facile de faire paraître à Paris une pièce qui ne sente ni le fanatisme ni l'incrédulité. Mon ami Montanelli la publia dans un journal de Turin ; on la trouve dans nos *Essais sur la réforme catholique*.

Bordas eut à son tour « la satisfaction infinie » de voir mettre à l'index les *Pouvoirs constitutifs*; ses autres écrits avaient été épargnés. La mesure s'était fait attendre plus d'une année : « Je commence à être inquiet, disait-il. Aurais-je donc fait un mauvais livre ? » Je lui dis, quand Rome eut parlé : « Eh bien ! voilà l'occasion d'écrire à Monsieur le Pape. — Non, répliqua-t-il ; depuis son

nouveau dogme de l'Immaculée Conception, il ne mérite plus qu'on lui réponde. »

Les Pouvoirs constitutifs de l'Église achevèrent de s'imprimer au commencement de 1855 ; ils ne parurent encore que grâce à un ami de l'auteur, qui fournit les fonds.

C'est le grand ouvrage religieux de Bordas. Les *Pouvoirs constitutifs* renferment les bases de la rénovation orthodoxe de l'Église, comme le *Cartésianisme* renferme les bases de la rénovation de la philosophie. Se plaçant entre le protestantisme et le jésuitisme, l'auteur occupe cette position de réformateur catholique dont il ne dévia jamais, et qui fait l'originalité comme la force de son entreprise. Le point capital de la réforme est la restitution de l'élément laïque, comprimé et comme traqué dans l'Église depuis le moyen âge. Les *Pouvoirs constitutifs* renferment à cet égard les plus beaux et les plus solides développements.

Je rendis compte de l'ouvrage dans le journal l'*Illustration* du 26 mai 1855 ; j'osai devancer le jugement de la postérité :

« Notre âge n'est pas tellement envahi par les intérêts matériels, ou emporté par les agitations politiques, qu'il ne compte encore quelques vrais penseurs, saintement obstinés à la recherche des vérités absolues. C'est grâce à leurs veilles désintéressées, à leurs longs travaux accomplis loin des

regards de la foule, que se maintient la grande tradition intellectuelle, base du pogrès des sociétés humaines. Ils relèvent moralement, ils amnistient le siècle de l'avidité mercantile et de l'agiotage ; leur génie sera notre rançon auprès de la postérité. M. Bordas-Demoulin appartient à ce groupe d'élite. Un des plus nobles et des plus éminents esprits de l'Italie contemporaine, Joseph Montanelli, l'a justement appelé un « sage d'une trempe antique.[1] » En effet, pour qui la connaît, cette vie si grave et si digne, consacrée au seul culte du vrai, paraît d'un autre âge. La pensée aussi a ses dévouements religieux, ses ascètes, ses confesseurs. On se rapelle un Kepler, courbé vingt ans sur des tables astronomiques, luttant contre l'obscurité et la misère, pour saisir dans d'immortelles formules le secret des cieux ; un Descartes, s'arrachant aux séductions de la jeunesse et de la fortune, pour s'ensevelir dans la retraite d'où devait sortir la rénovation des sciences. Que l'on suive de près ou de loin la trace de ces génies créateurs, il est beau d'égaler leur abnégation, leur courage, leur infatigable zèle pour la vérité : M. Bordas-Demoulin l'a fait, autant qu'homme de ce siècle...

« Héritier des Platon, des Descartes, des Bossuet, des Leibnitz, héritier de leur mâle pensée, M. Bor-

1. *Rivista enciclopedica italiana,* février 1855.

das-Demoulin est peut-être le seul écrivain français qui ait réellement de nos jours enrichi la métaphysique. Si la philosophie, ravagée par le sensualisme et le panthéisme, corrompue par l'éclectisme, se relève de sa décadence, c'est principalement à ses efforts qu'elle le devra...

« Le dernier écrit de l'auteur, les *Pouvoirs constitutifs de l'Église,* mettent dans une pleine lumière sa pensée réformatrice et doivent lui assurer une plus grande autorité...

« Depuis Bossuet, la science religieuse n'avait point parlé un langage aussi élevé. L'entreprise marquera dans l'histoire des idées. C'est la première fois que le catholicisme se trouve radicalement séparé de la théocratie, et c'est par là surtout que la réforme de M. Bordas-Demoulin se distingue des tentatives de Lamennais, de Gioberti, de M. Buchez; elle s'en distingue encore par un entier respect des droits de la raison. Si l'auteur des *Pouvoirs constutitifs de l'Église* parvient, comme il le tente, à se rallier une partie des catholiques et du clergé, ce sera un événement considérable pour notre siècle. Peut-être, malgré l'apparente indifférence de l'opinion, sommes-nous destinés à voir l'ordre religieux aussi profondément remué que l'ordre politique. Après tout, l'âme humaine n'est point déshéritée du sens divin, l'intérêt pour ces grandes et immortelles questions ne peut manquer

de renaître. En attendant, c'est un symptôme considérable que les questions religieuses semblent tombées aux mains des laïques. Le clergé actuel n'a rien produit en théologie. Les erreurs mêmes qui l'égarent, il les doit à des laïques : Chateaubriand, Maistre, Bonald. Et, quand il s'agit de combattre ces erreurs, de protester au nom de l'Évangile contre l'intolérance, l'obscurantisme, les superstitions, c'est encore un laïque qui se lève avec l'autorité de la science, et qui vient revendiquer la divine et la libérale constitution de l'Église. Ces faits ne contiennent-ils pas la confirmation des vues de M. Bordas-Demoulin, et la preuve que le temps est venu pour le laïcisme ou l'élément démocratique de reprendre enfin dans l'Église, à côté des autres pouvoirs, la place que le Christ et les Apôtres lui assignèrent à l'origine ? »

Outre l'analyse des principales idées de l'ouvrage, l'article renfermait un jugement littéraire :

« M. Bordas-Demoulin mériterait une étude à part comme écrivain ; car il a sa manière non moins originale que ses idées. Au soin de n'employer les mots que dans leur sens primitif et naturel, à l'heureuse variété des tours, à l'exactitude comme à la souplesse de la phrase, on reconnaît une étude profonde de la langue. L'auteur, au besoin, crée des mots nouveaux, et le plus souvent avec succès. Il affecte d'ailleurs une concision sévère : nul or-

nement, nul artifice, l'horreur du lieu commun. La vigueur de la pensée éclate sous une expression contenue ; le sentiment est plus réservé, et l'auteur semble trop en comprimer les élans. Toutefois, il déploie contre les abus une éloquente indignation. A qui comparer l'auteur du *Cartésianisme* et des *Pouvoirs constitutifs de l'Église?* Il a le raisonnement nerveux, pressé de Tertullien, il en a l'énergie un peu sauvage, et parfois peut-être la dureté ; mais il l'emporte pour l'exposition des principes, où nous ne croyons pas qu'il ait de supérieur. C'est un style tout de choses, où le sens abonde et quelquefois excède. Il ne suffit pas de lire de pareils ouvrages, il faut les méditer. Cela tranche avec la manière diffuse et prolixement méthodique en vogue aujourd'hui, et n'est point propre à créer des succès populaires ; mais c'est ainsi qu'on écrit pour les siècles. »

Ces pages, où je n'avais songé qu'à la cause des idées et aux droits de la vérité, touchèrent vivement Bordas ; il m'en sut gré comme d'une bonne action. Je le rencontrai comme il venait de les lire : « Votre article est bien, me dit-il d'un ton grave et ému. Tandis que les autres cherchent à m'étouffer en me volant, vous n'avez pas craint d'être publiquement juste envers moi. » Ce que je dis de sa manière d'écrire l'avait frappé : « Je crois que vous avez touché assez juste. Au reste, j'ai toujours re-

gardé le soin du style comme un devoir de l'écrivain envers le public. J'ai travaillé le mien autant peut-être que mes idées. Il n'est pas un auteur ancien dont je n'aie étudié à fond la manière, mais j'avoue que Tertullien a toujours été mon auteur de prédilection. »

Il faut du temps pour qu'une œuvre comme les *Pouvoirs constitutifs de l'Église* soit appréciée et porte ses fruits. Toutefois, elle ne passa point inaperçue ; elle fit quelque sensation dans le monde religieux, et y valut à son auteur à peu près le même rang que le *Cartésianisme* lui avait acquis en philosophie.

Notre sujet demande ici que nous marquions plus en particulier comment le réformateur orthodoxe fut accueilli, soit hors de l'Église catholique, soit dans le sein de cette Église.

Il trouva hors de l'Église des adversaires, mais pas d'ennemis. Au contraire, les rationalistes et plus encore les protestants tempérèrent leurs dissentiments par une bienveillante estime pour lui : les premiers, sans croire au succès de sa tentative et sans le désirer ; les seconds, en l'encourageant, sauf quelques réserves, de leurs vœux sympathiques. Il faut rendre cette justice aux protestants, qu'ils savent applaudir, même chez un catholique, la science religieuse, la sincérité et l'élévation de la foi.

Déjà la *Lettre à l'Archevêque* avait mis Bordas en rapport avec un membre distingué du clergé épiscopal d'Amérique, M. Coxe, alors recteur dans le Connecticut. Le recteur avait envoyé un de ses ouvrages au philosophe catholique, et lui avait écrit. La correspondance, avec un échange de livres, dura quelque temps; l'ambassade américaine à Paris servait d'intermédiaire. J'ai gardé copie des deux seules lettres, je crois, que Bordas ait écrites à M. Coxe; on les trouve dans les *Œuvres posthumes*. J'eus occasion de conférer avec un autre membre de la même communion, M. Godfray, recteur à Jersey, connu par d'intéressantes publications religieuses. En général, les journaux anglais de cette nuance signalèrent en les recommandant les travaux de Bordas.

Les *Pouvoirs constitutifs* attirèrent aussi l'attention des Irvingiens. Je fus l'intermédiaire de quelques communications. Elles ne pouvaient guère aboutir, mais ne cessèrent pas d'être fort courtoises.

Un pasteur des églises libres de France, M. de Pressensé avait inséré dans la *Revue chrétienne*, qu'il dirige, une appréciation remarquable du livre de Bordas. Ce dernier fut également frappé du ton vigoureux de ce morceau et de la haute impartialité de l'écrivain. J'allai de sa part remercier M. de Pressensé, et une mutuelle confiance s'établit dès

nos premiers entretiens. L'année suivante, M. Fisch, savant et zélé confrère de M. de Pressensé, rendit compte de nos *Essais* ; tout en combattant quelques-unes de nos vues, il montra la même sympathie pour nos efforts. De son côté, Bordas suivait avec un intérêt particulier ces libres communions réformées, entièrement séparées de l'État, dont la *Revue chrétienne* est l'organe. « Elles gardent intact le dogme du péché originel et l'idée de la rédemption, tandis que le jésuitisme dénature, ébranle parmi nous ces fondements de la foi chrétienne. Quel dommage qu'elles suppriment l'Église et les sacrements ! Ce n'en est pas moins un terrain préparé pour la réforme orthodoxe. »

Symptôme grave et preuve la plus irrécusable de la décadence de l'Église catholique, si fortement peinte, si amèrement déplorée par Bordas ! il ne rencontra au sein de cette Église, qu'il relevait à sa pureté, à sa beauté première, que défiance, indifférence ou haine. Un évêque, je crois que c'est le seul, encouragea l'auteur des *Pouvoirs constitutifs* et vint le visiter, sans faire connaître son nom. Un nombre extrêmement restreint de laïques intelligents et à peine quelques prêtres adoptèrent ses idées.

Le parti ultramontain, devenu le maître de l'Église, traita Bordas comme avait fait l'éclectisme : il refusa la discussion, et ne l'honora que de ses invectives. *L'Univers,* son organe, l'en poursuivit

jusqu'au delà de la tombe. Les journaux du même parti, en Belgique, dirigèrent contre nous de nombreuses attaques ; les *Œuvres posthumes* contiennent deux réponses que nous leur adressâmes en commun, Bordas et moi. Par une honorable exception, *le Correspondant*, revue d'un ultramontanisme mitigé, rendit, par la plume de M. A. Cochin, quelque justice au philosophe chrétien après sa mort.

Il semble du moins que Bordas eût pu compter sur le favorable accueil de deux groupes peu nombreux, mais intéressants à divers titres : celui des démocrates catholiques et celui des jansénistes.

Il s'était formé, sous le règne de Louis-Philippe, au sein du parti républicain, une fraction qui, répudiant le matérialisme et le scepticisme du dix-huitième siècle, aspirait à conclure l'alliance de la foi antique et de la liberté moderne. La révolution de Février vit d'abord se produire, non sans quelque éclat, ce parti qu'on appelait la démocratie catholique. Il eût été difficile de trouver une réunion d'hommes plus honorables et d'une plus haute moralité ; malheureusement, pour exercer une action religieuse, ou même politique, elle se composait d'éléments trop hétérogènes : on y rencontrait des hommes de *l'Avenir* de 1831, des disciples de M. Buchez, des admirateurs de M. Lacordaire, d'anciens partisans de *l'Univers* restés libé-

raux après Février, des socialistes mystiques. La foi politique y était ardente, la foi religieuse plus faible, vague et peu éclairée. Plusieurs de ces démocrates avaient passé par le saint-simonisme, école de théocratie panthéiste; à l'exception d'un fort petit nombre, comme M. Arnaud (de l'Ariége), tous avaient reçu plus ou moins profondément l'empreinte des doctrines théocratiques de Maistre, Bonald, Lamennais. Au fond, la dénomination de démocrates ultramontains ou demi-ultramontains eût été la plus juste pour désigner ce parti. Ce fut la vraie cause de son impuissance. Ce fut aussi la raison pour laquelle les hommes de cette nuance restèrent fermés aux idées de Bordas; le vieux fond de théocratie repoussait toute vue rénovatrice de l'Église. En accordant une estime personnelle au caractère et aux talents de Bordas, ils n'examinèrent jamais sérieusement ses doctrines, et là encore l'influence du grand réformateur catholique se fit à peine sentir.

La nullité religieuse d'un groupe si respectable à d'autres égards devait être mise à nu par l'événement le plus grave qu'offre jusqu'à ce jour l'histoire de l'Église en ce siècle. Pendant que Bordas imprimait le mémorable livre où commence à circuler la vie de l'Église renouvelée, de Rome et du premier siége épiscopal partait la criminelle tentative d'altérer la foi catholique; le 8 décembre 1854,

le pape érigeait en dogme la fable, comparativement récente, de l'immaculée conception de la Vierge. Il avait fallu braver, fouler aux pieds l'enseignement de l'Écriture et la tradition contraire de douze à quinze siècles. Jusqu'à la fin nous doutâmes, Bordas et moi, qu'on en vînt à cet excès inouï. On y vint cependant, et avec l'applaudissement de l'épiscopat.

Les *Pouvoirs constitutifs* rappellent, avec une vigueur inconnue de raisonnement, que l'Église, dans son indivisible unité, ne renferme que des membres actifs, concourant tous dans une certaine mesure à former son autorité infaillible, et qu'ainsi chaque fidèle est solidairement gardien de la foi. Nous avions à appliquer ces fortes doctrines de la sainte antiquité. Mûries pendant trente années, on eût dit qu'elles avaient été écrites pour la circonstance, et sans doute la Providence qui veille sur l'Église lui avait ménagé dans sa détresse ce secours opportun.

Repousser la nouvelle hérésie dont les jésuites étaient les promoteurs nous parut le strict devoir de tout catholique, et nous conviâmes nos amis de la démocratie chrétienne à s'unir à nous pour le remplir; nous proposions de publier une protestation collective. Bordas rédigea un projet, je le remaniai et le présentai à une réunion où s'étaient rendus quelques écrivains catholiques et d'anciens

membres de nos assemblées législatives. Voici ce projet :

PROTESTATION CATHOLIQUE CONTRE LA NOUVELLE HÉRÉSIE.

« Il s'est passé à Rome, le 8 décembre 1854, le plus affligeant scandale. En proclamant comme acte de foi l'immaculée conception de la Vierge, le pape a décrété un dogme nouveau, c'est-à-dire l'hérésie; en affectant de décider seul une question de foi sans la garantie de discussions en commun et du libre examen de tous les catholiques, il s'est placé au-dessus de l'Église, dont il n'est que le chef ministériel. Deux cents évêques présents, au lieu de protester, applaudissent ; tout le corps épiscopal suit, et couvre par une solennelle adhésion les nombreux vices de forme qui entachaient à l'origine l'acte du 8 décembre. Muet sous l'oppression, le clergé du second ordre se contente de gémir en secret.

« Dans cette épreuve suprême, l'Église appelle ses plus humbles enfants au secours de la vérité trahie. Le point le plus essentiel de l'obéissance que nous lui devons consiste à nous lever pour sa défense contre ses ennemis extérieurs et intérieurs. C'est pourquoi, nous, écrivains catholiques, qui

avons rempli le devoir de confesser notre foi devant un siècle indifférent ou incrédule, nous nous sentons non moins impérieusement obligés de combattre au dedans le fléau de l'hérésie et de l'usurpation. Organes d'un grand nombre de fidèles, nous croyons, dans cette défense de la doctrine révélée et de la divine constitution de l'Église, représenter en quelque sorte l'ordre des laïques, heureux si notre exemple pouvait donner une sainte émulation à l'ordre des prêtres et à celui des évêques, dont nous respectons les prérogatives hiérarchiques, mais que nous ne suivons pas jusqu'à l'apostasie. Que si les principaux ministres de la parole s'obstinent dans l'erreur, qu'ils subissent le juste châtiment de leur prévarication, qui est, suivant l'expression d'un Père, d'être repris par leurs inférieurs, *a minoribus redargui.*

« Saint Paul dit aux Galates et par là à tous les chrétiens jusqu'à la fin du monde : « Quand nous vous annoncerions nous-mêmes, ou quand un ange du ciel vous annoncerait un évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème. » De là, dit Bossuet, cette règle de la foi catholique, règle également immuable et simple : hier on croyait ainsi ; donc encore aujourd'hui il faut croire de même.

« La veille du 8 décembre 1854, que croyait-on touchant l'immaculée conception de la Vierge ? On

croyait que c'était une pure opinion ; par conséquent, le 8 et les jours suivants jusqu'au dernier de l'univers, on est obligé de croire, sous peine d'anathème, que ce n'est qu'une opinion, c'est-à-dire une chose que chacun peut rejeter. Si on reculait jusqu'au dixième siècle, on trouverait que cette opinion même n'existait pas, et qu'on supposait la Vierge conçue dans le péché originel. Changer à jour fixe la foi des peuples, vouloir qu'une opinion née dans les ténèbres du moyen âge, flétrie à sa naissance, et qui n'aspira d'abord qu'à être tolérée, devienne tout à coup un dogme révélé de Dieu, enseigné par les apôtres et conservé sans interruption dans l'Église, n'est-ce pas livrer au mépris l'autorité de l'Écriture et de la tradition, insulter au bon sens et à l'évidence, et se jouer trop manifestement de la crédulité du monde catholique ?

« Au temps de l'arianisme, la persécution des empereurs Constance et Valens abattit une multitude immense d'évêques et le pape Libère. Sans les absoudre, la violence à laquelle ils cédaient fut une circonstance atténuante. En ce moment, tous les évêques, le pape à la tête, sans autre pression que le fanatisme de la domination, de l'esprit de parti et de l'ignorance, se précipitent avec jubilation dans l'hérésie. Par cette chute épouvantable, la longue décadence de l'institution chrétienne at-

teint son dernier terme; la mesure des abus est comblée : l'Église entre en pleine révolution; et comme elle ne peut périr, comme elle doit, invincible aux assauts du temps, former sur la terre une société perpétuellement visible, confessant la vérité et enfantant des saints, c'est pour nous le signe infaillible que l'heure de la délivrance est proche. Les oracles sacrés ont prédit le renouvellement de l'Église. Nous exhortons nos frères en Jésus-Christ à se préparer pour ce renouvellement, qui se lie aux destinées générales de la civilisation moderne ; nous exhortons chacun à commencer, dans la mesure de ses forces, l'œuvre de la vraie réforme, de la réforme orthodoxe, qui fut le vœu des grandes âmes de tous les siècles catholiques.

« L'Église, la cité sainte, la nation des prêtres-rois, n'admet point de membres passifs, sans droits et sans liberté. Le pape s'est adressé à tous les catholiques ; le devoir de tous est de répondre et de rendre témoignage de leur foi. En conséquence, nous déclarons rejeter le décret du 8 décembre 1854 porté par le pape Pie IX, comme hérétique :

« 1° Parce qu'il introduit un dogme nouveau;

« 2° Parce que, pour introduire ce dogme, on soutient que des dogmes peuvent se former, et qu'on détruit le dogme de l'immutabilité, dogme essentiel à tous les autres ;

« 3° Parce que ce décret renouvelle le pélagia-

nisme, sape la révélation et mène à l'adoration de la créature;

« 4° Parce qu'il a été porté contre toutes les règles de droit, et qu'il aggrave le régime de despotisme et de corruption sous lequel gémit l'Église catholique.

« Fait à Paris le...

« *P.-S.* Au nom de la liberté des cultes, nous prions les journaux qui ont publié les actes du pape et de l'épiscopat de reproduire aussi la présente protestation. »

Nos amis accueillirent froidement ce projet. Tout en qualifiant de coup d'État le décret de Pie IX, la plupart, moins bons citoyens dans l'Église que dans l'État, reculèrent devant l'acte de foi qu'on demandait d'eux.

Trompés dans notre espoir de donner le signal public d'une opposition orthodoxe, nous ne nous tenions point quittes de notre dette de chrétiens. Bordas me proposa de faire à part notre protestation sous la forme d'un livre publié en commun. Ce fut l'origine des *Essais sur la réforme catholique*; ils parurent en 1856. Je ne pensais pas alors que cet ouvrage, dans lequel Bordas me faisait l'honneur d'associer mon nom au sien, ne serait suivi d'aucun autre et clorait sa carrière d'écrivain. Le phi-

losophe catholique finissait par un acte de foi.

Les *Essais* se composent de morceaux détachés, chacun de nous signant ceux dont il est l'auteur. Le volume s'était accru de plusieurs pièces déjà anciennes de Bordas. Des articles de la *Gazette des Écoles* et ceux du *Dictionnaire de la Conversation* qui avaient été composés depuis la publication des *Mélanges,* y trouvèrent place, ainsi qu'un morceau important sur la philosophie de Bonald. Sans dépasser un succès modeste, l'ouvrage se répandit plus que nos autres écrits.

La dernière partie des *Essais* est consacrée à la réfutation de la nouvelle hérésie de l'immaculisme; elle se termine par un *Appel aux catholiques*, développant les idées de notre projet de protestation. On y lit une excellente étude sur la bulle de Pie IX, qu'un de nos amis de Belgique nous avait fournie. Cette étude fut réimprimée à part en 1857, augmentée de nouvelles recherches[1]. L'auteur, que des circonstances particulières empêchèrent alors de se nommer, est M. Ad. Stappaerts. Il obtint un succès d'un genre particulier. Un journal port-

1. *Études sur le nouveau dogme de l'Immaculée Conception.—L'Immaculée Conception devant l'Écriture sainte et la tradition des Pères. — De la fête de la Conception de la Vierge. — Observations sur le dernier ouvrage de M. l'évêque de Bruges.* — Publié par les auteurs des *Essais sur la réforme catholique.* Paris, 1857, chez Chamerot.

royaliste, *l'Observateur catholique,* lui fit l'honneur de prendre ses idées, ses arguments, ses traductions, ses textes: le tout sans seulement prononcer son nom. L'emprunt parut un peu libre à M. Stappaerts: comme nous avions publié son livre, il nous engageait à réclamer. « Prenons, lui dis-je, la chose du bon côté. Voilà une troisième édition ; si le procédé n'est pas loyal, les idées ne s'en répandent pas moins. On dit que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu : le plagiat n'est-il pas de même un hommage rendu à la science ? » Je regarde néanmoins comme un devoir de constater et de revendiquer publiquement les droits de M. Stappaerts[1]. Ses savantes *Études* resteront comme le coup mortel porté à l'immaculisme.

Le deuxième groupe de catholiques, dont Bordas pouvait, ce semble, attendre le suffrage ou du moins la sympathie, était celui des disciples de Port-Royal, ordinairement désignés sous le nom de jansénistes. A l'inverse de nos démocrates semi-ultramontains, cette fraction avait un caractère

1. Le travail *imité* de M. Stappaerts a paru tour à tour dans *l'Observateur catholique* sous deux noms différents. Il vient d'être publié à part, avec une troisième indication de nom, sous ce titre, qui est encore une *imitation : Le nouveau Dogme en présence de l'Écriture sainte et de la tradition catholique,* par M. l'abbé ***. Ainsi ils sont trois à se partager la paternité d'un plagiat.

plutôt religieux que politique; on pouvait même lui reprocher de rester étrangère au mouvement de la moderne civilisation. Respectable et curieux débris du passé, elle reflétait les doctrines comme les vertus et les passions d'un autre âge : on eût dit une congrégation d'inflexibles opposants à la bulle *Unigenitus,* transportée tout à coup en plein dix-neuvième siècle. Les rapports de Bordas avec ce groupe serviront à mieux marquer la ligne exacte de ses opinions religieuses; ils devaient d'ailleurs aboutir à une polémique qui se continue assez vivement dans les *Œuvres posthumes.*

On connaît la puissante tentative de réforme orthodoxe dont le monastère de Port-Royal, au siècle de Louis XIV, devint le foyer. Les noms de Saint-Cyran, d'Arnauld, de Pascal, de Nicole, de Duguet, de Quesnel, en attestent l'éclat et la vigueur. Ces grands hommes, qui n'appartiennent pas tous à Port-Royal, mais qu'animait également son esprit, avaient fini par constituer un grand parti religieux, et ceux même qui ne se laissèrent pas enrôler, Bossuet, Fleury et les autres lumières de l'Église gallicane en ressentirent la forte influence. Leurs adversaires étaient les jésuites, et le débat principal porta sur la grâce, c'est-à-dire sur le point intime et vital de la foi chrétienne. Quand le jésuitisme vainqueur s'affirma dogmatiquement par la bulle *Unigenitus*, les port-royalistes, quoique frap-

pés déjà d'une longue persécution, opposèrent une résistance héroïque. Cinquante à soixante mille prêtres, docteurs, religieux et religieuses préférèrent la prison, la confiscation et l'exil à une soumission qu'ils regardaient comme une trahison envers la vérité et envers l'Église. Ce fut l'apogée du mouvement janséniste. Il baissa ensuite et se compromit par les convulsions. Cependant, le jansénisme gardait assez de séve encore pour enfanter, sous l'impulsion régénératrice de la révolution française, l'Église constitutionnelle et un évêque comme Grégoire. Le malheur du parti fut qu'une fraction des port-royalistes se tint à l'écart: plusieurs même se montrèrent hostiles à la réforme. Après la chute de l'Église constitutionnelle, le groupe réduit des port-royalistes se détacha de tout intérêt temporel et social, et se perdit dans les rêveries apocalyptiques, consôlation des partis expirants. Néanmoins il conserva toujours quelque chose de son illustre origine, non-seulement par la sévérité des mœurs, mais par une science théologique plus étendue et plus pure que celle du clergé ultramontain. Agier, sous la restauration, le dirigea et l'honora par ses travaux. Sous Louis-Philippe, il eut pour organe la *Revue ecclésiastique,* qui se lit encore avec intérêt.

Outre le noyau parisien, les port-royalistes ont une petite Église en Hollande, avec trois évêques à

la tête, régulièrement excommuniés par la cour de Rome à chaque nouvelle promotion. Ils comptent aussi des adhérents en diverses parties de l'Europe, particulièrement dans la haute Italie.

Bordas, je l'ai déjà dit, admirait Port-Royal; il en connaissait la littérature depuis Saint-Cyran jusqu'à Agier, il en recommandait la lecture à ses amis. En 1851, il avait envoyé ou projeté d'envoyer aux port-royalistes de Hollande la *Lettre à l'Archevêque*, son premier ouvrage proprement religieux ; il en écrit ainsi, le 20 avril, à M. Hanegraeff : « Il me semble vous avoir ouï dire que vous iriez en Hollande ; je désirerais que vous portassiez des exemplaires (de la *Lettre*) à Utrecht, pour les distribuer à qui il conviendrait. Utrecht, Harlem, Deventer forment ce qu'on appelle l'Église janséniste. Seule maintenant, elle se donne des évêques sans recourir à Rome. » Mais dans Port-Royal, Bordas distinguait deux choses : l'esprit de réforme, auquel il adhérait sans partage, et l'esprit sectaire, dont il repoussait les excès de doctrine et l'étroitesse. Sur la question de la grâce, ni moliniste ni janséniste, il faisait à peu près les mêmes réserves théologiques que Bossuet. En tout, son bon sens supérieur l'empêchait de se livrer aux partis.

Comme esprit de réforme, le jansénisme est magnifiquement célébré dans le passage suivant : « Pour flétrir l'Église constitutionnelle, on a dit

qu'elle fut l'ouvrage et le triomphe du jansénisme. Oui, elle le fut, et c'est la gloire de l'un et de l'autre. Ne voir dans le jansénisme que des gens criant à tue-tête que les cinq propositions ne sont point dans le livre de l'évêque d'Ypres, faisant ou célébrant des convulsions, et prenant tristement un air de secte, ce serait être bien aveugle. Le jansénisme, c'est le génie de réforme en lutte contre le génie de corruption. Quand Jésus-Christ chassait les marchands du temple, quand il lançait ses anathèmes contre les pharisiens et les docteurs de la loi, il fondait le jansénisme. Le jansénisme animait saint Paul quand il résistait en face à saint Pierre qui judaïsait, et quand il traitait d'insensés les Galates, parce qu'ils se livraient à de vaines observances. Le jansénisme enflammait saint Grégoire de Naziance et Salvien, alors qu'ils flagellaient le mondanisme des évêques et des prêtres de leur temps. Il exaltait saint Bernard, Clémangis, tonnant contre les désordres du moyen âge. Le jansénisme était l'âme des conciles de Pise, de Constance, de Bâle, assemblés pour régénérer l'Église[1]. » En ce sens, Bordas eût accepté le titre de janséniste et en méritait l'honneur. Mais, d'autre part, il condamne le jansénisme comme secte aussi bien chez Arnauld et Pascal[2] que chez les convulsionnaires[3],

1. *Essais sur la réforme catholique*, p. 352.

2. *Mélanges*, Éloge de Pascal, p. 553 et 558.— 3. *Ibid.*, p. 503.

et il en rapproche les erreurs de celles du stoïcisme ancien : « La secte stoïcienne n'offre point la vie usuelle propre au grand nombre, dont la conduite décide du sort commun : elle n'est que l'excès de la sévérité provoqué par l'excès de la mollesse, comme ce dernier fondé sur une erreur capitale, et qu'avec lui on voit reparaître chez les modernes, au sein du christianisme. Que les casuistes s'avisent de plier l'Évangile à la dévotion mondaine et à la volupté, à l'instant s'élèvent les quiétistes et les jansénistes... Sur quoi les jansénistes fondent-ils leur grâce absolue ? Sur la supposition que nous avons été si corrompus par la chute primitive, que nous ne conservons de force que pour le mal ; en sorte que c'est Dieu qui fait en nous, surnaturellement ou par la grâce, tout ce qu'il y a de bien. Ici encore, n'est-ce pas le stoïcien soutenant que de nous-mêmes nous ne sommes que source de désordre, je ne sais quoi d'informe et de rebelle, que la souveraine raison doit travailler et soumettre pour que nous soyons bons ?... Ce n'est que par inconséquence que le stoïcisme moderne ne professe point le panthéisme comme l'ancien[1]. »

Quand parut l'*Éloge de Pascal,* les port-royalistes de la *Revue ecclésiastique* en critiquèrent quelques jugements, d'un ton d'ailleurs fort convenable. On

1. *Mélanges*, p. 126-127.

peut lire, à la fin des *Pouvoirs constitutifs*, la réponse de Bordas : « Si j'avais traité de la grâce en elle-même, dit-il, j'aurais signalé bien plus d'erreurs chez les jésuites que dans Port-Royal ; mais je m'occupais seulement d'une œuvre littéraire, où la théologie ne devait paraître que selon la mesure qu'elle se trouve dans les *Lettres provinciales*. Port-Royal y reproche aux jésuites de détruire la morale, et il a raison ; les jésuites y reprochent à Port-Royal de détruire la liberté, et je pense qu'ils n'ont pas entièrement tort... Si Port-Royal détruisait ou tendait à détruire l'action de l'homme ou la liberté, les jésuites, attribuant trop au libre arbitre, détruisaient ou tendaient à détruire l'action de Dieu dans l'homme[1]. » Peut-être cette dernière observation n'eût pas été de trop dans l'*Éloge de Pascal*, où il paraît que l'auteur donne trop pleinement et trop exclusivement raison aux jésuites sur le point du libre arbitre. Ce n'était pas avoir assez raison que de démasquer le côté faible des adversaires, en tombant soi-même sur le même point dans un excès non moins grave, et il convenait que le juge du débat en fît au moins la remarque. Mais à cette époque de sa vie, soit que Bordas fût absorbé dans d'autres études, soit que le mal ne fût point encore parvenu au comble, il

1. *Les Pouvoirs constitutifs de l'Église*, p. 562 et 564.

n'était pas frappé du danger que couraient les vérités de la grâce autant qu'il le fut sur la fin de ses jours. Dans cette même réponse, il signalait avec force les deux écueils contre lesquels sont venus se briser les derniers héritiers de Port-Royal : une mysticité oisive, et l'inintelligence de la civilisation moderne.

En général, il ne sentait pas dans Port-Royal l'esprit nouveau qui doit régénérer le monde et l'Église : « Ils ont des vertus, me dit-il un jour, mais ce sont les vertus de l'ancien régime. Ce n'est pas encore le christianisme complet que notre civilisation réclame. » On peut ajouter qu'ils eurent quelque chose de monacal par leur origine, et qu'ils l'ont toujours gardé.

Tels étaient, par rapport au jansénisme, les sentiments et les antécédents de Bordas, lorsque les circonstances le rapprochèrent pour quelque temps des port-royalistes de Paris. La position ne laissait pas d'être délicate; un parti n'aime pas qu'on le juge en faisant si exactement la part du bien et du mal : c'est une prétention, sinon une marque de supériorité. On aime peut-être autant les ennemis déclarés.

Sous l'impression du péril imminent que courait l'Église, nous avions engagé les démocrates catholiques à protester contre l'immaculisme; touché du même zèle, j'eus l'idée de faire aussi une dé-

marche auprès des disciples de Port-Royal, et je pressai Bordas de s'y associer : « Il est vrai, disais-je, qu'ils n'ont pas l'esprit moderne, et que leur théorie de la grâce va au panthéisme ; mais jusqu'ici du moins ils n'ont combattu ouvertement aucun dogme[1] ; s'ils ruinent le libre arbitre, c'est comme philosophes plus encore que comme théologiens. D'un autre côté, l'inflexible opposition de ces hommes contre les abus et le despotisme ecclésiastiques, leur austérité morale, ne les rendent-ils pas dignes d'intérêt ? Quels fruits ne pourrait-on pas en attendre s'ils goûtaient le christianisme social ! Qui sait si Dieu ne ferait pas de ce petit noyau le commencement de l'Église renouvelée, et s'ils n'ont pas été réservés pour cela ? Le danger de l'Église est pressant, tout nous commande au moins de tenter un effort. » Bordas n'avait que trop appris la défiance, il attendait peu d'une démarche de ce genre ; néanmoins il finit par m'autoriser à la faire.

La réserve de Bordas ne tarda pas à être justifiée ; les relations qui s'étaient établies n'eurent pas une issue heureuse. Après nous avoir proposé de

1. On ne pourrait plus en dire autant aujourd'hui, l'organe des port-royalistes ayant directement attaqué le dogme de la *primauté de droit divin*, que l'Église a toujours reconnue au successeur de saint Pierre, et que Bordas a si bien établie dans les *Pouvoirs constitutifs*.

fonder un journal en commun, les port-royalistes nous attaquèrent dans ce même journal, *l'Observateur catholique,* ne nous épargnant pas l'accusation de schisme et d'hérésie, et nous disputant jusqu'au droit de nous en défendre. Ils donnèrent à leur polémique un ton de persiflage aussi déplacé pour la matière que pour les personnes[1]. Du moins la *Revue ecclésiastique* avait respecté la science et le caractère de Bordas.

J'avais espéré un moment que de l'alliance entre les derniers disciples d'Arnauld et de Quesnel et le rénovateur des sciences philosophiques au XIXe siècle sortirait un Port-Royal nouveau, pur d'erreurs, d'esprit sectaire et monacal, capable d'accomplir la réforme orthodoxe sous laquelle avait succombé l'ancien : et voilà que les débris du jansénisme ne semblaient une dernière fois se ranimer que pour jeter au vénérable athlète de la foi, au seul théologien de son temps, l'insulte et l'accusation d'hérésie. J'avoue que je fus d'abord affligé autant qu'indigné.

Bordas resta impassible : « Je vous ai laissé faire, me dit-il, à cause de l'intention; mais l'insuccès de vos efforts ne m'a point surpris. Nous pouvons observer ici dans un petit exemple une des grandes

1. Pour ne pas suspendre la marche du récit, j'ai rejeté quelques détails, avec les pièces à l'appui, dans une note à la fin du volume.

lois de l'histoire. Les mouvements des institutions et des choses humaines vont en s'épuisant sans jamais s'arrêter. Une secte, un parti, ne se transforment pas, et ils ne meurent que quand l'idée supérieure qui les absorbera est tout à fait développée. Jusque-là le parti, la secte, se recrutent et s'entretiennent. Les restes de Port-Royal ne pouvaient venir à nous, ils sont encore imbus du paganisme social. Aussi nous ont-ils attaqués, et même déloyalement, quoique nous leur eussions témoigné constamment une franche amitié.

« Leur décadence se précipite, car l'idée supérieure a commencé de paraître ; mais ils ne s'éteindront tout à fait, comme les protestants, que devant le catholicisme régénéré. Il ne convient plus que nous ayons aucun rapport avec eux. J'aurai occasion de venger les vérités qu'ils condamnent ou qu'ils obscurcissent [1], je répondrai une fois pour toutes, et de manière à leur ôter l'envie d'y revenir.

« Les port-royalistes faisaient la partie la meilleure de l'ancien régime, mais enfin ils appartenaient au passé, et ils tombent avec le passé. Ils ne diminuent pas seulement en nombre, ils dégénèrent, ils se décomposent. Ils ne comprennent même plus Port-Royal. Quelle chute seulement depuis Agier !

1. Voir les *OEuvres posthumes*, 3e partie.

« Au reste, *l'Observateur catholique* ne se doute guère du rôle qu'il remplit. Je le lui révélerai quand je m'occuperai de lui. Il est, pour l'école de Port-Royal, un agent providentiel de dissolution; né de la décadence, il l'active et y préside. Jansénistes et jésuites, tout ce qui tient à l'ancien régime s'apprête également à mourir. *L'Observateur* parle de réforme, et il n'a ni plan ni doctrines. Il prend par-ci par-là quelques-unes de nos idées, mais sans parvenir à se les assimiler. Il n'est pas jusqu'à son langage et à ses allures qui n'attestent un prodigieux changement; il affecte le ton léger et impertinent de *l'Univers;* il n'a rien de la gravité chrétienne des anciens port-royalistes. Eh bien, laissons les morts ensevelir leurs morts! »

M. Villemain a dit de Bordas : « Il regarde plutôt les lois générales de l'humanité, que les hommes qui les exécutent ou les faits qui les expriment. » La vie de Bordas, non moins que ses écrits, justifie cette remarque. Il ne s'arrêtait guère aux incidents favorables ou fâcheux de la route, et il s'en servait aussitôt pour se reporter vers les idées générales, patrie naturelle de son esprit. Laissant là *l'Observateur* et les misères cléricales de toutes les nuances, il reprit le cours de ses grands travaux.

Il m'a plus d'une fois entretenu de ceux qu'il se proposait encore d'exécuter. « Je reviendrai une

dernière fois à la philosophie. J'apprendrai aux baladins ce que c'est que philosopher, ils ne s'en doutent pas. Cela ne ressemblera guère à leurs éternels rabâchages sur la méthode. Une centaine de pages suffiront. » L'écrit devait avoir pour titre : *Qu'est-ce que philosopher?* J'ai cru en retrouver le commencement et l'ébauche dans ses manuscrits. On peut consulter l'*Introduction aux Œuvres posthumes.*

Sur les sujets religieux, il méditait deux grands ouvrages : l'un sur la grâce, l'autre sur le culte. Ce dernier devait former le couronnement de ses travaux : « C'est ce que j'aurai entrepris de plus difficile. Il y a longtemps que j'y pense. Il s'agit de pénétrer dans l'intérieur du christianisme. Je traiterai de l'adoration, du sacrifice en général, de la messe, des sacrements. Tout cela n'a pas encore été suffisamment approfondi. » Il se recueillait rien que pour parler de ces matières, et m'a laissé la plus haute idée de la manière dont il les eût traitées. A mon grand regret, je n'ai rien trouvé dans ses manuscrits qui indiquât un commencement d'exécution.

L'état de l'Église, non moins que l'ordre des idées, l'invitait à traiter d'abord le sujet de la grâce. Il était frappé du progrès et des ravages que faisait chaque jour la fausse théologie des jésuites, qui envahissait partout l'enseignement des séminaires

et corrompait la prédication. La grâce est la part de Dieu dans l'œuvre de la rédemption, le libre arbitre représente la coopération de l'homme ; on conçoit ici que les erreurs atteignent immédiatement au cœur le dogme chrétien, et dessèchent du même coup les sources de la piété. Il est vrai qu'on a mêlé bien des subtilités dans les controverses sur la grâce, mais en elles-mêmes elles conservent une importance souveraine ; et l'indifférence, pour ne pas dire le mépris où elles sont tombées, ne prouve au fond que l'extrême affaiblissement du sens religieux. Donc, selon Bordas et selon la vérité des choses, les jésuites, en niant ou obscurcissant la vraie doctrine de la grâce, minaient plus profondément encore le christianisme qu'en déchaînant le despotisme et la superstition ; et avant d'opérer une réforme sérieuse, il fallait avant tout que les grandes vérités reprissent leur empire. L'histoire des luttes et des vicissitudes par lesquelles elles avaient passé se rattachait pour Bordas aux phases écoulées de la vie de l'Église et à l'avénement du christianisme social. C'est ce qu'indiquait le titre qu'il avait choisi : *De la Décadence de l'Église dans la grâce*.

Je sentais l'urgente nécessité d'un pareil ouvrage, et jugeais Bordas seul capable d'y réussir. Je l'encourageai, je le pressai. Ce travail, à mes yeux, devait fortifier, cimenter ses théories religieuses,

et former un lien plus sûr entre ceux qui les avaient adoptées. J'en attendais la fin pour donner suite à un projet dont je lui avais plus d'une fois parlé : c'était de fonder, pour la propagation de nos doctrines, une *Société de la Réforme catholique*[1].

Bordas se mit à l'œuvre. Le voilà scrutant les Écritures, relisant ses vieux amis de Port-Royal, les Pères, les scolastiques, Luther, Calvin. Il me disait en riant : « Je suis du petit nombre des citoyens français qui ont lu tout Jansénius. » Il ajouta : « Au reste, Jansénius est un penseur et un écrivain. » Il me parlait de temps en temps du résultat de ses recherches : « Luther et Calvin sont des esprits d'une trempe peu commune ; ils ont fort bien vu le mal et les erreurs introduites par la scolastique, mais ils ne possédaient pas la vraie philosophie, qui fit la force de saint Augustin. Elle manque aussi à nos amis et devanciers de Port-Royal. Je les tiens maintenant, je vois par où ils se sont enferrés. La difficulté sera de bien expliquer comment ils s'embrouillent, et de les débrouiller. »

Je le voyais depuis plus d'un an absorbé dans ces

1. L'auteur appelle sur ce projet l'attention de tous les amis de la rénovation religieuse et philosophique conçue par le génie de Bordas. Un des vœux du philosophe et du réformateur est également resté inaccompli : à plusieurs reprises il forma le dessein de constituer un organe périodique pour la défense de ses doctrines.

lectures : « Eh bien, lui dis-je un jour, l'ouvrage avance-t-il? — Quel ouvrage? De quoi voulez-vous parler? — Mais, de votre écrit sur la grâce. — Je n'ai pas écrit une ligne. — Qu'avez-vous donc fait? — J'ai médité, j'ai remué et clarifié tout ce qu'on a écrit sur la matière. Me voilà l'esprit libre, je domine le sujet. C'est l'état où il faut toujours se mettre, quand on entreprend une œuvre de quelque importance. Au reste, maintenant que je me suis satisfait, je vous avoue que je ne sens plus de goût à écrire. L'exécution est longue et fastidieuse. Il me faut extraire un nombre considérable d'auteurs, beaucoup traduire, surtout de Jansénius. Tout cela ne m'attire que médiocrement, et d'ailleurs j'ai pensé à quelque chose qui me paraît plus urgent. »

Il lui était, en effet, entré en tête un autre projet. Nos tristes débats avec les jansénistes, les objections des protestants et des rationalistes, les observations mêmes de quelques amis, lui faisaient sentir que la doctrine des *Pouvoirs constitutifs* avait besoin d'éclaircissements. Il voulait les fournir, en répondant à tous ses adversaires à la fois, soit en religion, soit en philosophie. Je crois qu'il éprouvait aussi quelque désir d'infliger aux plus ignares une bonne correction ; car parfois l'incroyable gnorance du siècle en ces matières l'impatientait, non sans cause.

Je me récriai sur ce changement : « Puisque vous êtes préparé, et qu'il s'agit d'un si grand sujet, vous auriez tort de vous en détourner. Je vous aiderai de tout mon pouvoir. Je ferai vos extraits, je traduirai Jansénius tant qu'il vous plaira. Songez que vous seul pouvez attaquer les matières de la grâce. » J'eus beau lui en faire une conscience, il avait l'esprit fatigué de ces abstraites matières; je dus me résigner à attendre. Heureusement quelques fragments, conservés et publiés dans les *Œuvres posthumes,* mettent du moins au jour la pensée de l'auteur; quoique trop incomplets, ils fixent la doctrine et donnent une lumière admirable.

« Dans la *Défense des Pouvoirs constitutifs,* me dit-il, je suivrai à peu près le même ordre que dans l'ouvrage. Je donnerai de nouveaux développements à la théorie du sacerdoce et des sacrements, en répondant, d'une part, à *l'Observateur catholique;* de l'autre, à M. Fisch et à la *Revue chrétienne.* Il faudra revenir à la fin sur la décadence et la rénovation de l'Église, sujet qui n'a été qu'effleuré. On pourra embrasser fortement la situation actuelle et les devoirs qu'elle exige des vrais catholiques. Voulez-vous vous charger de cette partie? » Je répondis que, sachant qu'il avait des vues neuves sur la force des institutions et la loi d'évolution à laquelle elles sont soumises, je souhaitais qu'il les

développât lui-même. Si j'avais su que la fin de Bordas fût proche, et qu'il n'aurait pas le temps d'arriver à cette partie de l'ouvrage, j'eusse accepté avec empressement de travailler sur ses indications. Que de grandes pensées sont ensevelies avec lui !

Il s'occupait de la *Défense des Pouvoirs* depuis quelques mois à peine, quand parut, avec un grand éclat, l'ouvrage de M. Proudhon : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église.*

Parmi les précédents écrits de l'auteur, Bordas avait beaucoup goûté ceux où il stigmatise, de son style le plus acéré, les turpitudes financières de notre époque. Il admirait l'écrivain et sympathisait avec le moraliste. Sachant que je rencontrais quelquefois M. Proudhon, il s'informait de lui avec intérêt, et aimait à entendre parler de sa vie simple, de son intérieur modeste. « Parmi tant de rabâcheurs, disait-il, c'est un plaisir de rencontrer un auteur qui pense et qui creuse son sujet. Quel dommage qu'il ne sache pas la philosophie ! »

Le livre *De la Justice* ne l'avait pas moins frappé et l'intéressait à plus d'un titre. Nous y étions attaqués plusieurs fois, vivement et loyalement : « Il faut répondre, me dit-il, à un écrit de cette vigueur; ce sera l'occasion de nous expliquer. Malgré ses effroyables négations, l'auteur, en bien des points, est plus chrétien que le clergé. Malheureu-

sement il n'a point connu le vrai christianisme, il faut le lui faire comprendre. Le temps presse, partageons-nous la réfutation. » Nous allions commencer; mais au bout de quelques jours, le livre de M. Proudhon avait été saisi, déféré aux tribunaux et condamné. L'auteur, pour éviter la prison, partit pour l'exil. Je ne crus pas, en pareille circonstance, que la délicatesse nous permît d'entamer franchement une polémique, et Bordas renonça, non sans regret, à se mesurer avec un lutteur qu'il jugeait digne de lui. Il lui restait la ressource de le joindre dans sa *Défense* à ses autres adversaires, et il comptait bien ne pas y manquer.

Il était ramené à son travail, hélas! pour peu de temps. Il s'y complaisait, m'en parlait volontiers, et m'en lisait des pages. L'ouvrage s'étendait sous sa plume, mais la carrière était désormais mesurée à l'auteur.

Il avait passé l'hiver de 1857 à 1858 chez son digne camarade, M. Lafreunie : dernier adieu au pays natal. Il en revint plus gai, plus communicatif que de coutume, avec une belle apparence de santé, et enfin avec certain vieux projet qui lui souriait. Il m'en avait écrit le 28 décembre :

« Je crois vous avoir dit qu'il y a dans la maison où je suis une gouvernante qui depuis sept ans me tourmente pour que je la prenne avec moi. Elle veut venir me servir pour rien. Elle a quarante-trois

ans et appartient à une famille de propriétaires; son père s'est ruiné par bêtise. Lui et sa femme avaient 40,000 fr. au soleil, c'est-à-dire un beau bien. Elle a des parents qui en ont 60,000. Je lui ai promis de la prendre depuis 1850, quand j'aurais des ressources suffisantes. Avec elle j'économiserais 84 fr. que je donne pour faire ma chambre et la moitié de ce que je dépense au restaurant. Avec cela il me semble que nous serions trop et peut-être insupportablement gênés. Qu'en pensez-vous? Les logements sont et seront encore longtemps très-chers. Nous serions obligés d'y mettre 500 fr.

« On dit ici par-ci par-là, car je ne vois aucun journal, que les cléricaux belges sont enfoncés et aux abois. S'est-il fait de nouvelles élections? Y a-t-il un ministère libéral? On dit aussi que l'Espagne remonte vers la liberté. »

Bordas approchait de soixante ans, le désir du chez soi était naturel. J'avais pitié, à son âge, de le voir courir les restaurants par la neige et la pluie. Mais la lettre ne révélait que la moitié du projet. Je connaissais ses habitudes d'extrême réserve à l'égard des femmes; il me déclara qu'il ne jugeait pas décent qu'un homme, même de son âge, vécût familièrement sous le même toit avec une personne d'un autre sexe. Il était décidé par pudeur à se marier. J'ai su depuis que la personne qu'il jugeait digne de porter son nom le méritait par une grande

vertu dans une grande simplicité : quelque chose, j'imagine, comme la tante Jeanne. Je fus un peu surpris de la confidence, mais nous traitâmes les diverses faces d'un sujet si nouveau entre nous avec la même liberté philosophique que le reste. Le délaissement dans la vieillesse effrayait le pauvre reclus, et peut-être son éternel isolement commençait à lui peser. Je sentais aussi qu'il était touché du dévouement de cette digne fille. Il ne sortait pas de son idée fixe, qu'il ne lui était pas permis de se faire soigner sans se marier. Le monde eût vu là un mariage d'un nouveau genre. Comme il y avait plus d'un obstacle, la chose traîna, et la mort qui survint trouva Bordas dans la solitude où sa vie entière s'était écoulée.

CHAPITRE VI

VUES DE RÉFORME CATHOLIQUE; DISCUSSIONS ET OPINIONS DIVERSES.

Dans les derniers temps de sa vie, Bordas recherchait les entretiens et même les épanchements; il causait volontiers, soit à la promenade, soit surtout chez lui, le soir, à la nuit tombante, ses yeux affaiblis ne lui permettant plus alors le travail. Nous restions souvent assez tard sans lumière, à prolonger ces entretiens.

Il se plaisait à rappeler les souvenirs de son enfance et à parler de son pays. Dans ses naïfs récits éclatait la candeur de son âme. Enfant des champs comme lui, je ne me lassais pas plus de les recueillir que lui de les répandre avec abondance.

Les affaires publiques intéressaient, passionnaient ce solitaire, parce qu'à ses yeux la révolution religieuse et la révolution sociale étaient indissolublement unies. Il se montrait avide de détails sur les hommes et les choses politiques. Un soir qu'il m'avait longuement interrogé sur l'état de la démocratie en France et ses progrès en Europe:

« Tout cela, dit-il, finira par un comité de salut public européen. »

Mais c'était toujours à l'Église, à la crise redoutable où elle était engagée, à ses destinées futures, qu'en revenaient nos entretiens. Le système d'abus qui triomphe aujourd'hui, il l'appelait « le catholicisme païen » ; par contre il appelait « catholicisme chrétien » la rénovation ou restauration orthodoxe, à laquelle il avait consacré sa vie.

Quoique Bordas se renfermât volontiers dans les principes, on pourrait extraire de ses œuvres un ensemble de réformes particulières, soit pour le culte, soit pour le gouvernement ecclésiastique, qui avanceraient déjà beaucoup l'avénement du catholicisme chrétien. Je noterai principalement les suivants :

La célébration de la liturgie en langue vulgaire, « afin que le peuple, en priant Dieu, comprenne ce qu'il dit [1] » ;

L'abolition de la « grossière idôlatrie des Sacrés-Cœurs », et des pratiques analogues [2] ;

Les bénédictions et les expositions du saint sacrement supprimées, comme inclinant « à substituer les respects extérieurs envers l'Eucharistie aux dispositions qu'elle exige pour la recevoir,... à réduire

1. Œuvres posthumes, *Clergé concordataire*.

2. *Mélanges*, p. 366; *Essais*, p. 115.

la réalité aux signes, et à les adorer comme étant la réalité [1] ; »

Les abus « extravagants » des indulgences actuelles [2], remplacés par une sobre et prudente relaxation des peines satisfactoires, « que les confesseurs accorderont aux pénitents qui la demanderont et qui en paraîtront dignes [3] ; »

La « proscription de tout honoraire et toute rétribution pour prières ou bénédictions, et particulièrement pour la célébration de la messe : la piété éclairée des fidèles suppléant, d'une manière plus digne et plus religieuse, aux besoins indispensables du culte [4] ; »

La destruction des *autels privilégiés*, « dont l'unique privilége est l'ignorance ou la fourberie de ceux qui les érigent et la stupide crédulité de ceux qui les fréquentent [5] ; »

La décence ramenée dans les temples par la fermeture des boutiques de médailles, de scapulaires, de récits de miracles, *d'agnus Dei*, qu'on ne doit tolérer ni au dedans ni à l'extérieur des églises ; par l'expulsion « des vendeuses et allumeuses de

1. *Essais*, p. 208, 210.
2. *Ibid.*, p. 206.
3. *Les Pouvoirs constitutifs*, p. 45 ; *Essais*, p. VI de l'*Avertissement*.
4. *Essais*, p. 334.
5. *Ibid.*, p. 129.

cierges, agents misérables de la superstition ; » par « la simplicité des ornements ; par le soin de placer, autant que possible, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre [1] ; »

L'élection des papes, des évêques, des curés, restituée au peuple chrétien [2] ;

L'institution canonique des évêques donnée comme autrefois « par le concile provincial ayant à sa tête le métropolitain ou le plus ancien des suffragants [3] ; »

Le droit d'accorder les dispenses nécessaires rendu aux évêques [4] ;

La complète abolition du pouvoir temporel des papes et la translation du Saint-Siége à Jérusalem [5] ;

Le pape, débarrassé des soins d'un patriarcat, d'une métropole, d'un diocèse particulier, réglant les affaires générales de l'Église avec le concours d'un triple conseil d'évêques, de prêtres, de laïques, élus comme lui par le « suffrage universel » de la chrétienté [6].

1. *Essais*, p. 129 et 334.

2. *Les Pouvoirs constitutifs ; Essais*, passim.

3. *Essais*, p. 335.

4. Œuvres posthumes, *Clergé concordataire.*

5. *Les Pouvoirs constitutifs*, p. 556-557 ; Œuvres posthumes, *Restauration de la papauté.*

6. *Les Pouvoirs constitutifs*, p. 557.

L'évêque et le curé administrant le diocèse et la paroisse en une forme analogue [1].

Enfin, les trois ordres de l'Église participant dans une sainte unité à l'exercice de tous les pouvoirs, au sacerdoce intérieur et extérieur [2], et en particulier concourant ensemble, quoique par des délibérations séparées, à former les synodes et les conciles, même œcuméniques [3].

A ces importantes réformes, on peut ajouter l'entière séparation de l'Église et de l'État, consommée par l'abolition des concordats et la suppression du salaire du clergé. Mais sur ce dernier point l'opinion de Bordas demande quelque explication. Dans la *Réfutation d'un directeur au séminaire Saint-Sulpice*, publiée en 1851 à la suite de la *Lettre à l'Archevêque*, on peut voir qu'à cette époque Bordas conservait encore le salaire du clergé. En 1856, quand il s'agit de réimprimer la *Réfutation* dans les *Essais*, nous eûmes à débattre la question; car dans ma critique du concordat autrichien, je proposais formellement, avec l'abolition des concordats, la suppression du budget des cultes [4]. Après avoir discuté longuement cette mesure,

1. *Essais*, p. 129.

2. *Les Pouvoirs constitutifs*, et Œuvres posthumes, *Défense des Pouvoirs*, passim.

3. *Les Pouvoirs constitutifs*, p. 127.

4. *Essais*, p. 477.

Bordas finit par l'approuver comme propre à rapprocher le clergé du peuple et à fortifier l'influence des laïques. Il supprima en conséquence, à la réimpression, le passage où il était question du salaire du clergé [1].

Bordas parle aussi quelque part de « licencier les couvents, d'abolir le monachisme [2] ; » en général il comprenait la nécessité de remplacer la discipline liée à l'ancien ordre social par une discipline en harmonie avec la nouvelle civilisation ; mais avec son esprit de raison et de mesure, il prenait garde à ne point entamer, par haine des abus, les droits essentiels de l'Église. Ils sont fondés sur la condition présente du genre humain : état intermédiaire de réparation progressive, où la nature qui se relève sans être encore pleinement restaurée, doit user librement de ses forces, mais à la condition de se retremper incessamment au secours surnaturel du sacerdoce chrétien. Sur ce point si nécessaire et en même temps si difficile, deux excès sont également à éviter : la discipline théocratique, qui traite la nature comme si elle était entièrement corrompue, et la liberté anarchiste, qui la traite comme si elle était entièrement saine ;

1. Comparez *Lettre à l'Archevêque*, Paris, 1851, p. 74, et *Essais*, Paris, 1856, p. 18.

2. Œuvres posthumes, *Clergé concordataire*. — Comparez *Mélanges*, p. 390.

la première asservit l'Église, la seconde la dissout.

Après avoir saisi les principes dans leur vérité abstraite, il reste encore à n'en pas dévier dans l'application. Or, Bordas lui-même avait varié sur l'autorité disciplinaire de l'Église, et en particulier sur son droit de rendre obligatoires les jeûnes et l'abstinence. « Vous ne sauriez croire le travail que cette question m'a coûté. Plus on s'éloigne des principes, plus les problèmes, en touchant à la vie réelle, deviennent complexes, et plus il est difficile de suivre le fil qui les rattache aux premières vérités. Après avoir nié le pouvoir de l'Église en matière de jeûnes et d'abstinence, je me suis convaincu que j'avais eu tort, et sans croire la discipline actuelle immuable ni parfaite, je n'ai plus conservé de doute sur le fond du droit. Au reste, il serait très-long d'expliquer la chose, je le ferai un jour tout à mon aise. » On ne voit pas, dans ses écrits, que l'occasion se soit présentée de le faire, et pour ma part, je le regrette ; car je lui avais présenté des objections auxquelles il ne répondit pas, se réservant d'y satisfaire ultérieurement.

Les articles sur le catholicisme, insérés en 1831 dans *la Gazette des Écoles,* offrent la première opinion ; les mêmes articles, corrigés et réimprimés en 1846 dans les *Mélanges,* contiennent la rectification. Il ne sera pas sans intérêt de les comparer ; c'est un point digne de remarque chez l'écrivain

qui a le moins varié, qui n'a paru devant le public que formé complétement.

Après avoir réfuté la théorie de l'abrutissement théocratique, et montré qu'elle repose sur la négation de la raison dans l'homme, le journaliste de 1831 ajoutait : « Supposons au contraire que l'homme a de lui-même sa raison et ne la reçoit point du sacerdoce, et que le sacerdoce n'est institué que pour l'aider à reprendre ses forces et à le faire agir comme si sa nature était saine : n'est-il pas évident qu'il ne peut renoncer à l'usage de ses facultés qui constituent cette même nature, comme la pensée et la volonté, ou qui en dépendent dans leur exercice moral, comme les sens, sans aller directement contre la fin du sacerdoce et sans se détruire lui-même? Ainsi, non-seulement la vie contemplative, où l'homme renonce à l'usage de ses sens, de sa volonté et de sa pensée, mais la vie monastique ordinaire, où il n'y renonce qu'en partie, mais le jeûne, l'abstinence où il ne renonce qu'à l'usage des sens en quelques points et pour un temps limité, sont une opposition impie au dessein de Dieu dans la création, qui voulait que l'homme usât librement, à l'égard de toutes choses qui étaient faites pour lui, des facultés dont il le douait, et au dessein de Dieu dans la rédemption, qui a voulu lui rendre ce libre usage qu'il avait perdu. C'est une lutte insensée où l'homme dispute

à Dieu la servitude et la dégradation de son être. Quant à ce qu'on appelle la mortification chrétienne, elle consiste à éviter l'abus, et à ne point se priver de l'usage, ou si l'on s'en prive, de le faire librement, sans aucune espèce de vœu, et uniquement comme moyen personnel de perfection. »

Accordez à l'auteur le principe énoncé au commencement, que le sacerdoce aide à faire agir l'homme *comme si sa nature était saine,* vous ne pourrez lui contester aucune des conséquences qu'il en tire. Mais il part d'une erreur manifeste, puisque, selon le christianisme, la réparation de l'homme ne doit jamais être complète ici-bas. J'ai trouvé, dans les papiers de Bordas, un désaveu formel de ce passage; il avait écrit en marge: « Erreur; il (le sacerdoce) ne peut le faire agir ainsi; corriger ce morceau. »

La page que je viens de citer a été supprimée, ainsi que d'autres analogues, dans la réimpression des *Mélanges;* voici ce qui les remplace et qui représente le point où s'était définitivement arrêtée la pensée de l'auteur : « Gardons-nous de confondre la libre pratique des conseils évangéliques avec le monachisme qui, de ces conseils, avait, pour ainsi dire, fait des préceptes. Au moyen âge on croyait que la vie civile était mauvaise, et on n'avait pas tort, puisque c'était la vie de la société

juive et de la société païenne, c'est-à-dire du régime de la chute... Cette vie, le monachisme naquit pour la détruire, et il l'a détruite en effet. A la place s'est formée la vie de la société chrétienne ou du régime de la délivrance... Néanmoins, quoiqu'elle soit bonne, elle peut parfois inspirer le dégoût. D'ailleurs elle a ses dangers, et on conçoit que des personnes lui préfèrent la vie de renoncement, et même qu'elles rendent celle-ci très-utile à la civilisation, par exemple, en se vouant aux grands travaux scientifiques et littéraires, ainsi qu'à l'éducation de la jeunesse ; mais cette vie prendra son esprit et sa règle dans la société libre. Ne serait-il pas absurde qu'elle les empruntât à la société de servitude, dont nous sommes éternellement délivrés? Comme chez les oratoriens, il est probable surtout qu'il n'y aura point de vœux [1]. » La question de principe est nettement tranchée dans une lettre à M. Coxe : « Que pensez-vous que soit pour nous le concile de Trente? Il est uniquement l'affirmation des dogmes que le protestantisme niait; par exemple, l'affirmation que l'Église a le pouvoir de rendre obligatoires les jeûnes et les abstinences, comme moyen de pénitence et de mortification;... l'affirmation qu'outre la vie chrétienne ordinaire, qui consiste à observer la loi, il y a une vie ex-

1. *Mélanges*, p. 389-390.

traordinaire consistant dans la pratique des conseils évangéliques; la première obligatoire, la seconde libre. »

Ce n'est pas que le réformateur catholique tombât dans le rigorisme; il approuvait les adoucissements que l'usage le plus récent a déjà introduits dans la pratique, et il ne s'opposait pas à ce qu'il en fût apporté de nouveaux. Il sentait qu'on ne doit point prodiguer les pénitences communes et publiques, à cause que le pharisaïsme et l'esprit de domination les tournent facilement en abus. Ce qui n'est pas moins important à remarquer, il reconnaissait chaque individu juge des raisons de dispense qui lui sont personnelles, comme il reconnaissait les Églises particulières juges des dispenses que les circonstances locales ou accidentelles peuvent réclamer. Ainsi, tout en maintenant le principe contre les protestants, il établissait non-seulement la modération dans l'usage, mais une manière libérale de l'appliquer, tout à fait étrangère à l'esprit du monachisme et de la théocratie. Ici encore il réservait le droit des laïques et les faisait participer au sacerdoce.

J'ajouterai un dernier renseignement propre à faire exactement saisir l'opinion de Bordas. Comme je préparais une deuxième édition de mes *Éléments de Philosophie,* refaite et complétée, mon vieil ami eut la patience d'en entendre la lecture, et de me

donner ses conseils [1]. J'y traite ainsi le sujet en question :

« La morale ne réprouve point des divertissements simples et honnêtes. Il faut aussi que l'esprit se relâche ; trop de sérieux lui ôte le ressort, aussi bien qu'une vie dissipée...

« Ainsi l'on reviendra peu à peu à l'alliance des biens de l'esprit et des biens du corps; on jouira légitimement, modérément de ceux-ci. Notre siècle, il est vrai, penche trop vers les jouissances physiques, le luxe et la mollesse se répandent d'une manière alarmante. Tout en condamnant ces excès, on doit tenir compte des changements survenus dans la condition du genre humain. La grande loi des sociétés modernes est le travail, instrument d'affranchissement universel ; les hommes travaillent mieux, et en somme ils travaillent plus que

1. J'espère donner bientôt cette deuxième édition au public. Bordas me fit quelques observations de détail. « Quant aux principes, je ne trouve pas d'erreur, me dit-il en finissant. Pour les applications mêmes, je vous crois en général dans la bonne voie; ce que vous dites, à la fin de votre ouvrage, des rapports entre les systèmes économiques et les systèmes métaphysiques, me frappe beaucoup. Sur ce point, cependant, je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit à propos du *Règne social :* Je n'ai point assez étudié l'économie. Essayez toujours. Vous pouvez consulter Laveleye. » M. de Laveleye est un publiciste belge, d'un mérite et d'une modestie rares, que Bordas appréciait.

dans les anciennes civilisations; l'effort intellectuel et la dépense de force nerveuse ne se peuvent comparer. Or, le travail justifie, en même temps qu'il purifie la jouissance. On ne saurait donc imposer aux peuples actuels les austérités des premiers âges du christianisme. Elles se pratiquèrent surtout en Orient, parmi les douceurs du climat et la vie un peu contemplative des habitants; elles ne conviennent ni à des climats plus énergiques, ni à des époques plus noblement laborieuses. L'ascétisme eut alors ses héros, son influence libératrice, et pour dompter les passions, ses armes seront de tous les temps; mais chaque âge n'en a pas moins, avec son génie et ses destinées, ses vertus de préférence. Ce qui importe aujourd'hui, c'est de donner l'exemple de la modération plutôt que d'une entière abstinence; la première peut-être n'est pas moins difficile que la seconde. Dans des siècles de corruption comme de misère universelle, se priver était une leçon utile et un acte de justice; quand les mœurs ont commencé de s'épurer et que le bien-être tend à se répandre partout, user modérément devient la vertu générale essentielle, en harmonie avec la condition de l'homme qui se restaure. »

Quand j'eus fini la lecture de ce morceau, Bordas me fit recommencer, et après l'avoir écouté une seconde fois avec attention, il me dit n'y rien trouver à reprendre.

N'avançant rien au hasard et ne se prononçant jamais qu'après mûre réflexion, Bordas était très-réservé à proposer des innovations dans l'Église : exemple qu'on ne saurait trop inculquer aux réformateurs orthodoxes; mais aussi cette réserve recommande les réformes auxquelles il s'est définitivement attaché.

Tout chrétien, selon lui, a le droit de proposer et de réclamer des changements de discipline; mais ils ne peuvent se consommer que par l'accord des trois ordres de l'Église, évêques, prêtres, laïques. Il admettait d'ailleurs que dans des circonstances graves et exceptionnelles, comme celles où le catholicisme se trouve aujourd'hui, toute Église particulière possède un certain droit d'initiative, et que chaque évêque, pour sauver la foi en péril et réformer de mortels abus, peut franchir les limites de son diocèse. Comme il ne concevait pas une réforme catholique sans le concours du premier ordre de l'Église, il exhorte, dans ses écrits, les laïques et les prêtres, tout en luttant contre un épiscopat prévaricateur, « à saisir la première occasion d'avoir des évêques chrétiens. Le premier qu'ils obtiendront sera le commencement de la régénération de l'Église et le premier pas qu'elle fera dans son existence définitive [1]. »

1. *Les Pouvoirs constitutifs*, p. 549-550.

Sa foi formée sur l'Évangile demandait que, sans rien précipiter, on soumît à une révision sévère tout ce que nous a légué le moyen âge, opinions, fêtes, rites, usages. « Le désordre est partout, disait-il. Il n'est peut-être aucun sacrement qui ne donne lieu à de détestables abus, et les sacriléges sont malheureusement communs dans l'Église. Pour le mariage, par exemple, la chose est flagrante. Nos théocrates s'obstinent à ne pas distinguer le mariage naturel et civil, le mariage proprement dit, qui n'est pas du ressort de l'Église, d'avec la bénédiction nuptiale, qui seule lui appartient et forme un des sept sacrements; au mépris de la raison et de nos lois, ils traitent de concubinaires les époux légitimement unis, lorsqu'ils ne sont pas, comme on dit, mariés à l'Église. Qu'en est-il résulté ? On n'ose jamais ou presque jamais refuser la bénédiction nuptiale, faussement identifiée avec le mariage même. Cependant, comme sacrement des vivants, elle exige l'état de grâce chez les deux parties; ce qui fait que la nécessité où l'on se place en quelque sorte de l'accorder à jour fixe aux personnes les moins prêtes, amène des profanations continuelles. Pour couper court et aux sacriléges et à l'erreur théocratique qui les rend presque inévitables, je serais assez d'avis, quant à moi, que la bénédiction nuptiale ne fût donnée que deux ou trois mois après le mariage, les parties ne laissant

pas jusqu'alors de vivre maritalement. Par là aussi, la cérémonie religieuse, séparée des noces civiles et des divertissements qui les accompagnent, garderait sa gravité et attirerait plus fréquemment la grâce. » M. l'abbé Forichon ayant proposé quelques difficultés sur ce sujet, Bordas y répond dans une lettre du 29 mars 1854 : « La partie qui se trouverait convenablement disposée devrait attendre l'autre, et jusque-là toutes les deux vivre comme étant réellement mariées. Je défie de trouver un autre moyen général d'éviter les innombrables sacriléges qui se commettent... L'Église a le droit de juger dans quel cas les époux peuvent ou ne peuvent pas vivre maritalement, mais elle n'a pas le droit de rompre ou d'empêcher le mariage. »

Bordas n'était pas moins affligé des abus qu'entraîne dans sa forme actuelle l'administration du sacrement de pénitence. Il les signale dans les *Pouvoirs constitutifs :* « Le changement réel et durable de l'âme, qui expie les désordres passés et obvie aux désordres futurs, est en général une œuvre laborieuse. Les exemples contraires qu'offrent l'Écriture et l'histoire de l'Église forment des cas extraordinaires, et comme des explosions soudaines de la miséricorde céleste. Ordinairement les promptes conversions passent aussi vite qu'elles se produisent. Celles qui résistent aux assauts des passions et triomphent de l'humaine fragilité, s'éla-

borent péniblement par des efforts longtemps répétés[1]. » Est-ce sur ces maximes qu'on se règle aujourd'hui? « Qui ne sait qu'il règne une facilité diabolique universelle? Si les médecins traitaient aussi déplorablement les maladies du corps que les pontifes celles de l'âme, la médecine ne serait qu'un meurtre continuel[2]. »

Nos entretiens revinrent plus d'une fois sur ce point. Je lui dis un jour : « Il n'est pas jusqu'au terme de pénitence, par lequel on désigne le sacrement, qui n'ait été détourné à un sens matériel. *Pénitence*, comme le latin *pœnitentia*, voulait d'abord dire repentir : les écrivains du XVIIe siècle l'emploient encore quelquefois dans ce sens; mais peu à peu il n'a plus signifié que les punitions et satisfactions extérieures. Il faudrait rentrer dans la vérité des noms, et dire le *sacrement de repentir*. De même, dans nos traductions de l'Écriture, on devrait mettre *repentir* à la place du terme équivoque de *pénitence*. » Bordas en était d'avis.

Un autre abus qu'il relevait était la fréquence des confessions pour des fautes même légères et par pure habitude : « On ne prend pas médecine par habitude, disait-il. Outre la perte de temps, cela rapetisse les esprits et mécanise les consciences. » Il eût voulu, comme dans l'antiquité,

1. *Les Pouvoirs constitutifs*, p. 26.
2. *Ibid.*, p. 526-527.

voir établir des règles générales suivant lesquelles le prêtre eût prononcé, en évitant l'arbitraire qui ne convient point à un juge.

Nous examinâmes les différentes formes dont la confession est susceptible. L'auriculaire n'est pas la seule, et en la déclarant légitime, le concile de Trente n'en fait point une condition essentielle et absolument indispensable. A la vérité, il semble difficile de restaurer l'antique confession publique, bien qu'elle remonte peut-être aux apôtres. Néanmoins il ne faut pas tout juger d'après la mollesse et la lâcheté des esprits de nos jours. Quand on comprendra que l'Église est par destination une société de sainteté, et qu'elle ne peut garder dans son sein des pécheurs habituels, alors sans doute apparaîtra la convenance d'institutions que nos mœurs actuelles ne supporteraient pas.

Nous trouvions de graves inconvénients à livrer l'office de confesseurs à de tout jeunes prêtres ; et quand ces jeunes prêtres doivent recevoir les secrets aveux de jeunes filles et de jeunes femmes, nous jugions cet usage immoral. En général, nous eussions désiré que la prêtrise ne fût conférée que dans un âge tout à fait mûr, et que même alors on ne remplît la délicate mission de confesseur qu'après un certain temps d'épreuve.

Naturellement le célibat ecclésiastique vint en discussion. Nous convenions tous les deux que

l'Évangile place en un plus haut degré d'honneur la virginité que le mariage; nous nous étonnions qu'un point de doctrine si constant et si exprès eût été contesté par des écrivains protestants. Mais de là il ne s'ensuivait nullement que le célibat dût être imposé à tous les prêtres; et, pour moi, j'inclinais à croire que les chefs de la hiérarchie, en faisant une obligation de ce qui est louable, mais doit rester essentiellement libre, avaient outrepassé leurs pouvoirs. Bordas essaya de défendre la loi ecclésiastique, par analogie avec les prescriptions du jeûne et de l'abstinence. Je lui opposai des différences notables. D'abord, on convient que le jeûne et l'abstinence sont généralement à la portée de tous les fidèles, tandis que la virginité perpétuelle demande un don particulier de Dieu; ensuite, selon son propre sentiment, tout fidèle, pour l'abstinence et le jeûne, est juge des motifs personnels de dispense; ce qui n'a point lieu pour la loi du célibat. Je rappelai encore à Bordas qu'il était, en général, peu favorable aux vœux, essence du monachisme. « Nous sommes d'avis, ajoutai-je, qu'il faut rapprocher le clergé des laïques, et que l'institution actuelle des séminaires est déplorable. N'est-il pas à souhaiter qu'on puisse venir au sacerdoce de toutes les carrières, et quand les élections canoniques seront rétablies, l'appel du peuple ne doit-il pas avoir le champ le plus large pour s'exer-

cer? Mais on n'atteindra jamais ce résultat si l'on exclut des choix les hommes mariés. » Ces raisons frappèrent d'autant plus Bordas, que nous avions reçu, de membres du clergé, certaines confidences qui donnaient à réfléchir. En fin de compte, nous n'étions pas éloignés de croire qu'on ferait bien d'admettre au sacerdoce, comme dans l'Église d'Orient, les hommes mariés; qu'il conviendrait de reculer encore l'âge de la promotion; que toutefois on pouvait, avec cette dernière condition, poser comme règle de convenance que tout prêtre, consacré étant célibataire, devrait demeurer dans le même état; sauf, en certains cas, le remède que le chanoine Hirscher appelle *laïcisation*[1]. Accepté dans l'âge mûr, et lorsqu'avant de se lier on a pu contracter mariage, le célibat ecclésiastique perdrait le caractère de servitude légale et d'engage-

1. «Par *laïcisation* je n'entends pas le retrait du sacrement de l'ordre, ce qui n'est pas au pouvoir de l'Église, mais le renvoi parmi les laïques avec partage de tous leurs droits : acte dont il faudrait régler les conditions et les formalités. Je sais bien que de nos jours aucune loi ne s'oppose à ce que le prêtre renonce à son état, embrasse une profession civile et se crée une famille. Mais je voudrais encore que loin d'être excommunié pour ce chef, il pût continuer à faire partie active de la communauté catholique.» *L'état actuel de l'Église*, p. 52-53. Ce ne serait que revenir à une discipline ancienne, qui a duré plusieurs siècles.

ment téméraire dont il ne paraît guère possible de le justifier aujourd'hui.

La restauration des droits des laïques, ce que Bordas appelle à juste titre leur rentrée dans l'Église, aplanirait bien des difficultés, soit pour le recrutement du sacerdoce, soit pour le reste. Dans les premières communautés chrétiennes, comme dans l'ancienne synagogue, tout membre était admis à parler en public et à instruire ses frères : la domination cléricale a seule aboli cet usage, qu'il convient de restaurer. On aurait ainsi de véritables *églises* ou assemblées chrétiennes. Les réunions fréquentes, les délibérations en commun, permettraient de distinguer le mérite et la vertu, et de les employer au service des autels comme aux œuvres de charité.

Parmi les abus dont gémissait le philosophe catholique, il faut placer encore les communions sans préparation sérieuse, sans amendement certain, si communes de nos jours. Ce n'est pas qu'en principe il désapprouvât la fréquence de la communion; il lui semblait, au contraire, tout à fait convenable que tous les fidèles communiassent chaque dimanche à la messe paroissiale, ramenée à sa destination primitive d'être une réunion de la famille chrétienne, où personne ne devrait manquer sans motif grave. Telle était la pratique de l'ancienne Église, et il faut toujours en revenir au

principe que tous les fidèles sont appelés à la sainteté : ils doivent mener une vie assez régulière pour se nourrir habituellement de l'eucharistie, le pain quotidien surnaturel de nos âmes. Peut-être serait-il bon de rétablir l'ancienne séparation des communiants et des pénitents.

Nous traitâmes, à cette occasion, de la communion sous les deux espèces, si longtemps conservée dans l'Église : « L'interdiction du calice aux laïques, disais-je, n'est-elle pas encore un fruit de la domination cléricale? » Sans en faire un dogme comme les protestants, nous inclinions à restaurer aussi cet autre usage de l'antiquité.

« Au surplus, concluait Bordas, c'est l'esprit qui importe. Que l'esprit se renouvelle, et les abus tomberont comme par enchantement. Nous n'avons pas à nous mettre en peine des réformes de détail. — Non, repris-je, et d'autant mieux que nous ne sommes guère en état de sonder toutes les plaies. Nos principes sont les bons, je n'en doute pas; mais nés et élevés au sein des abus, nous subissons sans doute encore en bien des choses le joug de l'habitude. Raison de plus pour travailler sans relâche à nous affranchir de nos derniers préjugés. »

Dans la réforme des abus, Bordas allait plus loin que bien des protestants; mais pour le dogme, il s'attachait inébranlablement au grand principe de

la perpétuité et de l'immutabilité, sans lequel il n'est point de règle de foi, point d'Église. Il avait le véritable esprit catholique. Jamais homme ne fut plus éloigné de pactiser avec l'erreur ou de la mêler au vrai, par cet esprit d'éclectisme et de fausse conciliation, qui est la plaie de notre époque. Il était en bonnes relations avec quelques écrivains protestants, il répondait franchement à leur bienveillance; mais, dès qu'il s'agissait de dogme et de foi, la fermeté de son catholicisme ne fléchit jamais d'une ligne. On en jugera par les extraits suivants de ses deux lettres à M. Coxe, recteur de l'Église épiscopale d'Amérique 10 mai 1853 et 10 février 1854) :

« Monsieur,

« Voilà plus de quatre mois que j'ai reçu votre intéressant ouvrage sur les *Sympathies du Continent;* des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de vous adresser plus tôt mes remercîments...

« Nos pères furent grandement coupables de ne point réformer l'Église; mais les vôtres le furent encore davantage de la déchirer, car suivant saint Augustin et la raison, il n'existe jamais de motif suffisant de rompre l'unité. Instruits par les événements, éclairés par les lumières actuelles, secondés par les progrès de la civilisation, tâchons de réparer

leur lamentable faute. Vous dites que j'abhorre le protestantisme. Il faut s'entendre. Le protestantisme sabra les abus et il fit très-bien ; il sabra le dogme et il fit très-mal. Maintenant nous sabrons les abus; de votre côté restaurez le dogme, et nous voilà d'accord.

« Le concile de Trente semble vous faire dresser les cheveux sur la tête. Que pensez-vous que soit pour nous ce concile? Il est uniquement l'affirmation des dogmes que le protestantisme niait...

« Quant aux prétentions ultramontaines et aux autres choses plus ou moins détestables qui se trouvent dans le concile de Trente, elles ne font point partie du concile ; ce ne sont que des immondices dont il faut le nettoyer.

« Pour la réunion des diverses communions, vous voudriez remonter au concile de Nicée ; nous le voulons bien, et même, pour que vous ne soyez pas exposé à vous enrouiller, nous remonterons, si cela vous est agréable, à la mort des apôtres ; car dans les choses essentielles, l'Église enseigna aux premiers jours de son existence...

« Il semble, Monsieur, que vous soyez catholique, non-seulement de cœur, mais de doctrine ; que vous admettiez tous les dogmes, même la papauté, puisque vous dites que vous êtes tous comme au temps de Grégoire Ier...

« Vous seriez donc catholique, mais catholique

séparé, schismatique ; et vous comparez votre position à celle de saint Cyprien. Le rapprochement paraît manquer d'exactitude. Quoiqu'en vive querelle avec le pape Étienne, saint Cyprien ne rompait point avec lui; il croyait seulement qu'Étienne faisait un mauvais usage de son autorité dans la question de la rebaptisation. En outre, saint Cyprien était en communion avec les Églises de l'Orient, de l'Espagne, des Gaules, etc., tandis que vous n'avez pas de communion avec un seul catholique.

« Vous voulez un concile pour vous réunir à l'Église catholique. Alors vous resterez séparés jusqu'à la fin du monde, car elle ne vous l'accordera jamais pour le dogme. Dans les décrets dogmatiques du concile de Trente, elle a reconnu sa foi. Elle les a adoptés, et elle ne saurait les livrer à l'examen d'un concile nouveau, qu'en doutant qu'elle soit infaillible et qu'en s'anéantissant.

« Après avoir signalé la pression de Rome sur le concile de Trente pour abolir les Églises nationales, vous ajoutez que l'Église gallicane a conservé son individualité, en expliquant à son propre goût les décisions dogmatiques et en rejetant les canons disciplinaires. Elle n'a eu besoin que d'interpréter les décisions relatives au pape, décisions plutôt de discipline que de dogme... Quand il n'y aurait pas eu un seul Français à Trente, que dis-je? quand le concile ne se serait composé que de deux légats

de la cour romaine, s'ils avaient décidé comme le concile a fait, l'Église gallicane aurait adhéré à leurs décisions. En soi, il importe peu que les protestants n'aient pas assisté à l'assemblée tridentine. Vous paraissez être dans l'erreur de penser que le concile œcuménique prononce en dernier ressort, tandis que c'est l'Église qui le fait, en acceptant ou en rejetant ou en modifiant les décrets. Si la France n'avait pas trouvé la vérité catholique dans les décrets dogmatiques de Trente, elle ne les aurait point reçus...

« Les catholiques ne peuvent se réunir en concile avec les protestants que pour la discipline, et auparavant, il faut qu'ils soient d'accord sur le dogme. C'est pourquoi je ne crois point que la réunion des communions chrétiennes doive s'opérer au moyen d'un concile, elle ne se fera que par propagande. C'est par propagande aussi que l'Église catholique se réformera. Nous travaillons à répandre la foi pure. Quand elle aura conquis un assez grand nombre de personnes pour qu'elles influent sur la direction des affaires ecclésiastiques, elles feront nommer de bons évêques ; ces évêques supprimeront les abus, régénéreront l'Église, et alors les protestants, les déistes, les incrédules qui la fuient à cause de son pervertissement, la voyant dans sa beauté naturelle, reviendront à elle. Nous aimons à penser que vous et votre Église américaine n'at-

tendrez pas jusqu'alors, et que bientôt vous joindrez vos efforts aux nôtres pour combattre l'ultramontanisme. »

Les préjugés protestants n'échappaient non plus à la sagacité de Bordas que les abus catholiques. Un jour il me faisait remarquer que la différence des deux Testaments ou des deux Alliances, la mosaïque et la chrétienne, s'étend jnsqu'aux Écritures. « Pour le juif charnel, et qui devait être enchaîné à la lettre de la loi, tout est marqué, spécifié jusqu'aux moindres détails ; pour le chrétien, qui adore en esprit et qui vit de la foi, les choses ne sont qu'indiquées. La nouvelle Loi a le moins d'écritures possible. C'est l'Esprit qui gouverne l'Église ; sous son inspiration, une tradition intelligente, continue comme la vie, complète l'Écriture et en conserve le sens, c'est-à-dire la vérité essentielle. A force d'exalter l'Écriture, les protestants retombent dans l'esclavage judaïque de la lettre ; et au reproche d'idolâtrie qu'ils nous prodiguent et que malheureusement beaucoup des nôtres méritent, nous pourrions répondre par le reproche de bibliolâtrie. Le catholique qui prend comme il faut la règle de la tradition et l'autorité de l'Église, est plus spiritualiste, moins charnel, moins juif qu'eux. »

Bordas disait encore : « Le concile de Trente a frappé les excès protestants, la bulle contre les cinq

propositions a frappé les excès jansénistes; il faudrait maintenant frapper les excès molinistes et jésuitiques. » Je pense comme lui que si l'œuvre dogmatique de Trente ne peut être reniée ni détruite, il devient urgent de la compléter, surtout depuis l'attentat du 8 décembre 1854; quant à l'œuvre disciplinaire, elle est entièrement à réformer.

La décadence de l'Église fit la matière la plus fréquente de nos derniers entretiens. Souvent il l'avait signalée depuis le triomphe trompeur de Constantin jusqu'à nos jours; avec une tristesse que l'espoir tempérait, il la voyait enfin atteignant sa dernière limite. Jusqu'à la fin du dernier siècle, quoique terriblement éprouvée, « l'Église, dit-il, n'avait point encore roulé au dernier degré de misère. L'objet de son pervertissement, qui est de l'y jeter, n'était pas tout à fait atteint, ni par conséquent l'heure du salut arrivée. En voulant un concordat pour avoir un instrument, le premier consul ne pensait pas sans doute qu'il était instrument lui-même d'une invincible décadence catholique, et qu'elle serait consommée par un clergé issu du concordat napoléonien. Louis XIV ne s'imaginait pas davantage qu'il l'était aussi lorsqu'il ne se décidait point à rétablir l'ancienne discipline pour l'institution des évêques, et qu'il se bornait à en menacer le pape. Ce rétablissement qui, en

1789, éprouva tant d'opposition, se serait alors fait sans difficulté. Les concordats disparaissant, l'Église gallicane aurait continué de se désultramontaniser, et trompé le mouvement dégénérateur.

« La réaction du dix-septième siècle contre le moyen âge, réaction commencée au douzième, à la première renaissance des lumières, mais qui ne prit son grand développement qu'au dix-septième; cette réaction fut si puissante qu'elle a duré cent cinquante ans. Aujourd'hui on considère le moyen âge comme le régime propre de l'Église, et de cette erreur radicale on fait un principe qu'on s'efforce d'appliquer à tout, et on est parvenu à ce désordre suprême, qu'on ne peut plus se sauver dans l'Église que malgré les doctrines de ses ministres sur la grâce et leurs prescriptions sur l'administration des sacrements, ni rester dans son sein que malgré leurs doctrines sur son gouvernement, sur la Vierge et sur le culte.

« Sous nos yeux donc s'accomplissent les deux phénomènes inséparables de la ruine du paganisme social et de l'apparente agonie du catholicisme[1]. »

Au jugement de Bordas, l'hérésie de l'immaculisme ouvrait l'ère de la dernière épreuve. Depuis lors, en effet, les événements se précipitent avec une vitesse accélérée; l'ultramontanisme semble

1. *Les Pouvoirs constitutifs*, p. 528-529.

frappé de vertige ; le pouvoir temporel des papes, citadelle du catholicisme païen, tremble sur ses vieux fondements et se voit menacé d'une ruine entière. Ne faut-il pas attendre encore un dernier signe, un dernier excès de la théocratie expirante? L'infaillibilité du pape, ce dogme satanique d'orgueil, en qui se concentre l'hérésie de la domination, ne sera-t-il pas imposé par Rome à la croyance des catholiques, et solennellement décrété comme l'Immaculée Conception? J'énonçai un jour cette conjecture devant Bordas. De ce côté, il n'est rien qu'on ne doive ou craindre ou espérer.

Dès 1831, le grand théologien catholique avait dénoncé comme imminente l'apostasie des gentils redevenus infidèles, et la chute du catholicisme en Europe ; mais, comme celle des anciens prophètes, sa voix avait retenti importune et sans fruit. Je l'appelais le prophète de la décadence. Il était saisi, pénétré de cette idée. « J'y reviendrai, me dit-il, j'exposerai tout entière la décadence de l'Église, et je peindrai une décadence analogue dans la philosophie, dans la littérature, dans les mœurs. — Vous pouvez, dis-je en l'interrompant, y joindre encore la décadence politique ; la prostration des partis, les défaillances des chefs l'attestent. — Toutes ces décadences, reprit-il, sont dominées et, si je puis le dire, commandées par la décadence de l'Église. Si la philosophie de Platon régnait, s'il

existait une grande et belle littérature, des mœurs vraiment chrétiennes, une vie politique puissante, la théologie en recevrait quelque impulsion, l'ignorance et la superstition ne déborderaient pas sans obstacle ; et pourtant, il faut que tout tombe pour que tout se renouvelle. » Je lui dis un jour : « Vous devez être satisfait, la décadence marche merveilleusement. Elle nous enveloppe comme le reste ; nous y sommes engloutis. Ce ne serait pas une décadence complète, si les hérauts de la décadence avaient une voix autorisée. Aussi n'est-ce pas de cela que nous pouvons nous plaindre. Personne ne remue, personne ne proteste contre l'hérésie et l'idolâtrie. L'Église s'enfonce dans sa misère et tout semble près de s'anéantir. Quel triomphe pour vous, prophète de la décadence ! » Il sourit tristement et répondit : « Oui, j'éprouve une certaine satisfaction intellectuelle à voir mes idées se vérifier avec tant de précision. Mais je porte au plus profond de mon âme cette agonie de l'Église. Nul homme n'a été plus triste que moi. » Il sentait dépérir l'Église et il dépérissait avec elle ; la foi le soutenait seule en lui communiquant un principe surnaturel de vie. Il ajouta : « Quand on s'occupera de nos idées, ce sera le commencement de la rénovation. »

Quelquefois, détournant les regards de ces sombres tableaux, nous nous plaisions à entrevoir

de loin la sainteté, la gloire, les biens ineffables de l'Église renouvelée, et la félicité du peuple chrétien alliant les bénédictions spirituelles de l'Évangile aux prospérités temporelles de l'ancienne Alliance. « Pour moi, dit-il, cette vie de l'Église renaissante m'exciterait au point de m'empêcher de penser. Je redouterais une exaltation plus grande encore qu'à la révolution de 1830. Au reste, vous pourrez voir le commencement de la rénovation mais moi, je ne le verrai pas. »

CHAPITRE VII

BORDAS, CHRÉTIEN PRATIQUE; SA DERNIÈRE MALADIE, SON SÉJOUR A L'HÔPITAL, SA MORT.

La vie entière de Bordas m'a laissé une impression religieuse, mais particulièrement ses dernières années et sa fin. Il est incroyable à quel point la racine de tout égoïsme, de tout intérêt personnel était coupée dans cette âme; il n'avait pour ainsi dire que des passions générales, la vérité, l'humanité, Dieu. Il était impossible de ne pas éprouver auprès de lui une impression de respect, tant on sentait qu'il habitait un monde supérieur! Les maux de l'Église et cette terrible décadence contre laquelle il luttait en vain, occupaient son âme à tous les instants. Il travaillait toujours avec application, mais convaincu qu'il ne verrait pas le triomphe de ses idées, l'âme fermée à tout espoir terrestre, il n'agissait que par le pur sentiment du devoir. Sa vie était vraiment cachée en Dieu, et sa pensée avec les choses éternelles.

Adversaire ardent, inflexible, des superstitions anciennes et nouvelles, de la théologie des jésuites

et des usurpations de la cour de Rome, Bordas en était d'autant plus fervent et sincère catholique; il croyait que l'antique Église, malgré les abus qui la défigurent, a gardé seule inviolablement le dépôt de la révélation et l'intégrité des moyens de salut. Il agissait en conséquence, portant dans la pratique religieuse la simplicité qui faisait le fond de sa conduite comme de son caractère. Je ne lui ai rien connu de ce qu'on appelle dévotions particulières; sur les murs nus de sa pauvre chambre, je n'ai jamais vu ni une figure ni une image quelconque; mais il remplissait avec une piété naïve et profonde les devoirs communs de sa religion; c'était un fidèle et un édifiant paroissien. Nous faisions parfois une promenade le dimanche; mais, l'heure venue, il revenait régulièrement pour entendre les vêpres. Il me disait que les psaumes le transportaient, qu'il ne pouvait les lire assis et de sang-froid. Le bouleversement de la liturgie parisienne, arraché à M. Sibour par le parti ultramontain, l'indigna. Cela dérangeait ses habitudes: « On ne se reconnaît plus aux offices, » disait-il.

J'ai su que les bons villageois de son pays avaient remarqué chez un savant, un philosophe, l'assiduité et le recueillement à la messe. Plusieurs amis ont pu également juger combien il édifiait dans la pratique du culte. M. Sénac l'aperçut un jour, sans être vu de lui, à la messe du dimanche

à Saint-Sulpice : « Sa piété était si profonde, dit-il, son recueillement si entier, que j'en pleurai d'attendrissement. »

Bordas eut des habitudes religieuses dès ses jeunes années ; mais j'ignore si dans l'angoisse de sa pensée, pendant ses opiniâtres et douloureuses recherches, intervint quelque suspension ou de croyance ou de pratique. Il disait souvent que la théorie des idées l'avait tout d'un coup et pour jamais affermi dans la foi chrétienne : je n'ai rien su de plus précis. Pour moi, je l'ai toujours connu d'une foi ardente, absolue. Je doute qu'une pareille foi se soit jamais rencontrée avec un si sévère esprit d'examen et une si parfaite exemption de toute espèce de préjugés. Il recherchait les objections, étudiait les livres des protestants et des rationalistes, entrait dans toutes les difficultés, et jamais je n'ai surpris en lui un ébranlement ni un doute. Sa foi était un rocher où j'aimais à appuyer ma faiblesse. Elle ne se montra jamais si entière ni si ferme que devant l'épreuve imposée aux catholiques éclairés et fidèles, par l'audacieuse fabrication d'un nouveau dogme.

Il n'affectait pas plus d'austérités que de dévotions particulières. Sans contester sur ce point l'autorité disciplinaire de l'Église, il tenait qu'en règle générale la mortification doit être à la fois modérée et continuelle. C'est l'esprit de pénitence

entendu selon l'homme nouveau. Personnellement, il n'avait cessé de pratiquer la pauvreté et les privations ; mais il admettait en principe l'alliance des biens du ciel et des biens de la terre : « Vous ne prêchez guère d'exemple, » lui dis-je un jour, en jetant un regard sur son pauvre vieux chapeau et son costume plus que simple.

Une pureté angélique accompagnait sa piété. Telle était son ignorance du mal qu'il ne comprenait point les passages des auteurs anciens, même de saint Augustin, décrivant la corruption romaine. Il crut toujours nécessaire de s'astreindre à d'extrêmes précautions. Il fuyait la société des femmes ; il évitait de les regarder dans les rues et s'arrangeait même pour ne les pas voir. Un détail trop cru le blessait, même dans la bouche d'un médecin. Il conserva toujours la pureté et la pudeur d'une jeune fille, et en donna des preuves jusque sur son lit de mort. Quoique d'un tempérament nerveux, ardent, aucun de ses amis ne doute qu'il ait vécu et soit mort vierge.

C'est un modèle à part. Sa vie manifeste le chrétien moderne, non-seulement sans excès ascétique, sans fausse mysticité, sans crédulité superstitieuse, mais avec la plus haute indépendance d'esprit et le plus sublime développement de la raison.

La dernière épreuve du chrétien approchait.

Elle le trouva prêt; il fut religieux comme toujours, sans effort, sans démonstrations extraordinaires, et il mourut avec la même simplicité qu'il avait vécu.

Bordas présentait toutes les apparences d'une constitution vigoureuse; il avait les épaules larges et les membres fortement développés, la taille très-droite, la démarche ferme et décidée. Il supportait bravement les rigueurs du froid, et souvent il laissait exposée aux intempéries des saisons sa tête haute et hardie, où deux fronts semblaient étagés l'un sur l'autre. Je ne lui avais connu, avant sa dernière maladie, que deux ou trois indispositions, causées par des érysipèles. Une vie sobre et réglée, l'habitude de la promenade, d'assez fréquents séjours à la campagne, semblaient lui assurer une longue vieillesse. Mais soit qu'il eût le sang appauvri par les privations de sa jeunesse, soit qu'il fût naturellement moins robuste qu'il le paraissait, déjà depuis quelque temps sa constitution s'altérait, et ses amis s'en étaient aperçus à sa maigreur dès le commencement de 1859.

Il tomba malade d'une sciatique vers la fin du mois de mai. Il crut d'abord n'avoir pris qu'un refroidissement la nuit, et il sortit à son ordinaire; mais il n'alla pas loin et eut de la peine à rentrer chez lui. Dès le début, notre ami le docteur Pidoux n'eut pas bonne opinion de son état; ce n'était pas

une sciatique franche, mais une de ces maladies bâtardes qui font attendre de dangereuses complications. Plusieurs fois le malade parut se rétablir, mais la faiblesse persista toujours, et les forces ne devaient plus reprendre.

Il souffrit beaucoup, avec une grande patience; il ne pouvait plus écrire ni lire, il gardait le lit presque tout le temps. Malgré la longue habitude de la méditation, il n'était plus capable d'une forte application d'esprit. Je ne le quittais presque pas; je lui faisais quelques lectures, particulièrement dans les journaux religieux et politiques. Les destinées de la civilisation et de l'Église ne cessèrent pas d'occuper sa pensée.

Un mois s'était écoulé, nous commencions à perdre espoir. La maigreur augmentait, notre vieil ami dépérissait, et cependant il n'avait aucun soupçon du danger de son état. Quoique je n'eusse point à m'inquiéter des dispositions religieuses de Bordas, c'est ma conviction qu'un être pensant, un chrétien, ne doit pas quitter son séjour terrestre sans s'être reconnu; qu'il faut, autant que possible, avoir conscience de tout, même de la mort, et qu'il est d'un ami véritable de faciliter à son ami l'accomplissement de ce dernier devoir de l'homme. On attend au dernier moment, c'est-à-dire au déclin de la pensée, lorsque déjà ses liens avec le monde sont à moitié brisés ; je me fusse

reproché d'en agir ainsi avec un ami et un penseur. Je parlai à Bordas de la gravité de sa situation ; je lui demandai s'il n'avait pas à prendre quelques dispositions pour lui ou pour d'autres, et peut-être à revoir et à compléter, au moins par des indications sommaires, quelque manuscrit important : j'offrais d'écrire sous sa dictée. C'était le 21 juin 1859. Il accueillit cette ouverture avec sa simplicité accoutumée : « Je ne suis pas en état, me répondit-il d'une voix calme. Vous verrez le parti qu'il y a à tirer de mes papiers. » Puis, après une pose et avec l'accent d'une émotion religieuse : « Dieu est le souverain arbitre, et il faut que toute volonté fléchisse devant la sienne. Cependant je crois qu'il me laissera achever mon œuvre. J'ai toujours eu cette confiance au milieu des plus cruelles conjonctures, je l'ai encore. Nous avons un double devoir ici-bas. D'abord, de vivre. Celui-là, je l'ai rempli, en vérité je ne sais comment ; mais il s'est toujours trouvé que Dieu ne m'a point délaissé. L'autre, est de travailler pour nos frères selon notre peu de capacité. J'ai aussi essayé de le remplir, mais ma tâche n'est pas terminée, et je crois que Dieu m'accordera de l'accomplir. » Presque aussitôt il ajouta, par une sorte de scrupule : « Ce n'est pas certain, mais c'est une pieuse confiance. Priez donc le grand Médecin qu'il me guérisse, priez tous. »

En même temps une larme roula sur son austère visage.

Un moment de silence suivit. Il revint sur l'idée de prendre quelques dispositions; il ne le jugeait pas urgent et à peine nécessaire, n'ayant à peu près rien : « La seule chose que je désirerais, s'il est possible, ce serait, sur le peu que je puis laisser, qu'il y eût quelque chose pour les pauvres de mon village. » Je lui promis, quoi qu'il advînt, que ses amis se souviendraient de son dernier vœu.

J'ai rapporté avec un soin exact les paroles de ce grave entretien; elles sont pour moi l'adieu de Bordas à la terre, *novissima verba.* Quoiqu'il ait encore survécu plus d'un mois, et, comme on dit, en pleine connaissance, il ne rentra plus aussi profondément en lui-même. C'est un effort que l'affaiblissement graduel de sa santé ne permettait pas; la « pieuse confiance » qu'il avait conçue l'empêchait d'ailleurs de se croire près de la mort.

A mesure qu'il voyait le temps s'écouler, il en regrettait la perte pour la *Défense des Pouvoirs constitutifs,* que la maladie avait interrompue : « C'est dommage, me dit-il, j'étais bien disposé et j'avançais. J'étais en train de venger Richer. » Et montrant du doigt un tiroir : « Vous trouverez là le commencement du travail; il ne me fallait pas plus de huit jours pour le finir. » Plus tard, en effet, je trouvai, à l'endroit indiqué, quelques pages

sur le célèbre syndic de la Faculté de théologie de Paris, un des plus savants et des plus dignes interprètes des doctrines gallicanes, sur lequel s'est acharnée la calomnie, et dont Bordas voulait relever la mémoire ; malheureusement sa plume s'est arrêtée trop tôt, et ces dernières pages que sa main ait tracées ne renferment que des détails biographiques, et encore presque tout en citations empruntées à des écrivains de Port-Royal.

La guerre d'Italie avait éclaté ; Bordas, malgré ses souffrances, l'accueillit avec enthousiasme. Les progrès de nos armes, les héroïques batailles de Magenta et de Solferino, les merveilleux exploits de Garibaldi, remuaient son âme et absorbaient son attention. Il entrevoyait, dans la victoire de l'Italie, la chute du pouvoir temporel des papes, chute qu'il attendait comme le signal du renouvellement de l'Église. Outre les nouvelles des journaux, nous en avions de plus directes par notre ami Montanelli. L'ex-ministre des affaires étrangères, l'ex-triumvir de la Toscane en 1848, servait, en qualité de simple volontaire, dans le bataillon des chasseurs des Apennins. Ses lettres, du moins jusqu'à la paix de Villafranca, respiraient la sainte ivresse d'une résurrection nationale : l'ardente nature de Bordas se ranimait à ces récits. J'avais instruit le chasseur des Apennins de la maladie du vieux démocrate catholique ; dans sa réponse, datée de

Plaisance le 25 juin, il me donnait d'intéressants détails sur les dispositions libérales d'une partie du clergé italien, puis il ajoutait : « Présentez mes respects au vénérable philosophe. » A cet endroit de la lettre, Bordas, tout ému, m'interrompt, et se soulevant de son lit : « Dites à M. Montanelli que c'est moi en ce moment qui lui dois et qui lui porte du respect. »

Le mal cependant avait continué ses sourds ravages. Ce que le docteur Pidoux avait prévu et en quelque sorte prédit, arriva; un abcès se déclara à la cuisse. Au milieu de la douleur, le patient remarqua en philosophe la certitude de l'art : « Voilà, dit-il, la médecine. Cela me la fait comprendre. »

Ce nouvel incident nécessitait de plus grands soins, surtout par les chaleurs excessives qui signalèrent l'été de 1859. D'humbles amis du philosophe, ses concierges, avaient jusqu'alors suffi à la tâche par leur dévouement; ils étaient pour lui pleins de vénération et de reconnaissance; ils se plaisaient à raconter les services dont ils lui étaient redevables; mais leurs forces s'épuisaient. Les souffrances devenaient plus vives, on ne pouvait presque plus remuer le malade dans son lit; il allait falloir percer l'abcès et organiser des pansements fréquents et délicats. Traiter Bordas chez lui eût entraîné des dépenses considérables et de

grandes difficultés. On songea donc à l'hôpital Lariboisière, où se rencontrait, avec M. Pidoux, un habile chirurgien de ses amis, M. Voillemier, qui s'intéressait aussi à Bordas. C'est là que devait se terminer la carrière du philosophe.

M. John Lemoinne, son ami et le nôtre, dit à ce sujet, dans la notice déjà citée : « Bordas-Demoulin est mort à l'hôpital. Dieu me garde de faire de cette mort le texte d'une déclamation contre la société! Ce n'est pas dans mon goût, ce n'était pas dans le sien. » S'il s'agit de la fierté qui dédaigne la plainte, M. Lemoinne a raison. Mais sans tomber dans la déclamation, il doit être permis de maintenir au grand philosophe l'auréole du dernier sacrifice et d'exprimer le doute que la société, que la France ait fait pour Bordas ce qu'elle devait.

Il ne croyait nullement aller mourir à l'hôpital, et ne s'y laissa mener que par l'espoir de guérir; j'ai déjà dit que cet espoir, lié pour lui à l'accomplissement de sa mission ici-bas, ne le quitta jamais. Il adoucit le regret qu'il eut de quitter sa chère mansarde et les braves gens qui le servaient avec tant de cœur.

Le 8 juillet, j'allai chercher chez le commissaire de police le brancard qui sert à transporter les malades pauvres. Il fallut descendre à bras sur un fauteuil le vieux Bordas. Il faisait une chaleur étouffante ; nous avions à traverser tout Paris.

Quatre hommes, se relayant deux à deux, portaient le brancard ; nous suivions par derrière, la concierge et moi, avec un vase d'eau fraîche pour humecter de temps en temps le visage du malade.

Quand nous fûmes proche de l'hôpital, je pris les devants pour préparer l'entrée. On avait promis à Bordas qu'il aurait une chambre pour lui seul ; en réalité, il n'y avait au bout de la salle commune qu'une pièce à deux lits, et comme on n'était pas prévenu, un malade y était couché. Je redoutais la première impression pour le solitaire ; grâce à l'obligeance de la religieuse, qui comprit à qui elle avait affaire, nous pûmes effectuer le déménagement. Bordas sur son brancard attendait.

On voulut ensuite procéder à une opération également inattendue pour nous. Un homme de service s'approcha du patient pour le changer de chemise et lui endosser celle de l'hôpital. La différence du linge était sensible, et Bordas résistait, ne sachant trop ce qu'on lui voulait. J'obtins encore qu'on lui laissât le linge plus fin auquel il était accoutumé. C'était assez d'entrer dans des draps un peu grossiers, et sans le lit de plume qui déjà avait joué un rôle dans ses préoccupations. On lui enleva ses habits, mais il faisait si chaud qu'il n'eut besoin que de s'envelopper d'un drap quand on le levait. C'est le seul costume qu'il ait mis à l'hôpital. Avec sa figure sévère, extrêmement amaigrie,

assis immobile sur un grand fauteuil, cela lui donnait, disait la religieuse, l'air d'un saint Jérôme.

On me délivra un « *bon* pour laisser entrer pour voir le malade couché au nº 18 de la salle Saint-Napoléon. » Par une faveur exceptionnelle, j'y allais tous les jours, mais seulement d'une heure à quatre. Les besoins du service, on le comprend, ne permettent pas qu'on entre à toute heure. Il en résulte que le malade des hôpitaux meurt généralement seul, loin des regards de ses parents et de ses amis. C'est ce qui devait aussi arriver à Bordas.

Malgré ce que l'installation avait eu de pénible, le philosophe chrétien se fit bientôt à sa nouvelle vie. Outre les attentions constantes des médecins ses amis, les élèves internes le visitaient avec respect. On n'avait pas tardé à savoir dans la salle qu'il y avait là un lauréat de l'Académie française; les convalescents venaient lui offrir leurs services et échanger discrètement quelques mots avec lui. La religieuse surtout, dévouée et intelligente, s'attacha au vieux philosophe, qu'elle sut apprécier. On causait de religion et même de théologie. Un jour, à l'occasion des affaires d'Italie, Bordas lui demanda tout à coup, de cette façon brusque dont il usait volontiers : « Que pensez-vous du pouvoir temporel du pape? — A parler franchement, répondit-elle avec un sourire, je ne le crois pas en parfaite harmonie avec la position d'un successeur

des apôtres. Si j'eusse vécu du temps de Charlemagne, je crois bien que j'aurais conseillé au Saint-Père de ne pas accepter. Mais aujourd'hui qu'il est en possession, je craindrais, si on le dépouillait, que cela ne ressemblât à une défaite. » Nous trouvâmes, pour une religieuse, que ce n'était point mal répondu.

Naturellement, l'hôpital a ses misères. Une nuit, le vieux philosophe fut réveillé par un nouveau venu que, faute de place, il fallait bien mettre dans la chambre à deux lits. C'était un pauvre diable d'ivrogne qui avait roulé dans les ténèbres le long des buttes Montmartre. Il s'était assez grièvement blessé. Il criait et entremêlait ses gémissements des réflexions les plus plaisantes. « On ne pouvait s'empêcher de rire, » me dit Bordas en me contant le lendemain l'aventure, sans autrement s'y arrêter.

Ses amis ou ses officieux de la grande salle lui avaient fait peur du barbier de la maison ; il avait, disaient-ils, la main rude. Faire entrer un barbier du dehors fut une affaire qui demanda de longs pourparlers et toute une diplomatie. Et même nos efforts échouaient, sans la complicité de notre amie la religieuse.

Nous lisions assidûment le journal, surtout les nouvelles d'Italie. La paix de Villafranca fut une dernière amertume pour le patriote mourant.

On avait pratiqué l'ouverture de l'abcès; elle diminua la douleur, mais non le danger; la faiblesse et la maigreur faisaient de rapides progrès; l'abondante suppuration de la plaie s'alimentait aux dépens du sang : la mort par consomption devenait imminente.

Bordas, cependant, gardait toute sa confiance; c'était comme une idée fixe. Le 22 juillet, je me décidai à lui parler de nouveau : le matin, en ami sérieux, M. Pidoux avait préparé les voies. Je dis au malade qu'un homme comme lui savait ce qu'il avait à faire; que je me croyais seulement obligé en conscience de lui déclarer que son état était très-grave. Il me répondit avec une tranquillité sereine : « Assurément je désire recevoir les derniers secours de la religion, mais la chose presse-t-elle donc tant? — Puisque vous m'exprimez votre intention, je pense qu'il est sage de l'exécuter sans retard. — Eh bien! je voudrais un prêtre instruit, avec qui je pusse parler de mes idées. J'ai entendu dire du bien de M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques. — Il est maintenant plus près d'ici, il est curé de Saint-Louis-d'Antin. Si vous le désirez, je me rendrai auprès de lui. — C'est bien, allez. »

Le nom du philosophe catholique n'était pas inconnu à M. Martin de Noirlieu; au bout de quelques instants, il était auprès de son lit. Il y resta une bonne demi-heure. En sortant, il me dit d'un

ton pénétré, en présence de la religieuse : « Votre ami est admirablement disposé. Quelle foi dans cet homme ! »

Quand je rentrai auprès de Bordas, un air de recueillement et de douceur peu ordinaire était répandu sur son visage ; j'en fus très-frappé. Il semblait accepter l'idée de sa mort prochaine, et ne plus appartenir à la terre. Il causa de tout avec un parfait détachement. Nous dîmes un mot de ses manuscrits, seule richesse qu'il laissât ; il me chargea de publier ce que je croirais utile, mandat qu'il me répéta le lendemain devant témoins. L'espèce de ravissement religieux où je le voyais me remplissait d'une grave et délicieuse émotion ; j'eus de la peine à rompre cet intime épanchement qui pouvait être le dernier ; en le quittant je lui pressai les mains avec respect et tendresse. Nos âmes s'étaient dit adieu.

Le lendemain, Bordas reçut la communion de grand matin dans son lit. Je n'eus pas la consolation d'assister à cette touchante cérémonie. Je pus cependant entrer à l'hôpital dès huit heures ; le malade ne paraissait pas changé, et rien n'annonçait encore la fin. Les médecins vinrent le voir, on causa comme de coutume. L'idée fixe de guérir, qui avait paru céder la veille, avait repris son empire ; notre vieil ami jugeait nos précautions « intempestives. » J'y fus trompé et me remis à espé-

rer du moins un répit. J'eusse dû faire réflexion que les malades, même les plus forts d'intelligence, cessent, quelque temps avant la mort, de combiner des idées nouvelles : ce sont les dernières dont ils ont été frappés qui persistent. La religion seule a la puissance de leur imprimer une dernière secousse. Persuadé que le danger n'était pas imminent, je quittai Bordas vers onze heures. Je ne devais plus le revoir vivant.

Lorsque le lendemain dimanche 24 juillet 1859, j'arrivai à l'heure accoutumée, Bordas n'était plus; il venait de mourir à neuf heures du matin ; il était né à la même heure, 61 ans et 5 mois auparavant. La veille, vers quatre heures, avait commencé la prostration et bientôt l'agonie. Il avait reçu l'extrême-onction vers cinq heures; il ne parlait déjà plus. L'agonie, du reste assez douce, avait duré toute la nuit. La religieuse affligée me donna ces détails ; la fille de service qui avait soigné le malade, pleurait.

Le corps n'était plus là ; ce fut un coup pour moi. Un mort ne fait pas long séjour dans les salles ; on le transporte aussitôt à l'amphithéâtre. J'obtins de contempler encore une fois ces traits chers et vénérés ; je me reprochais presque de n'avoir pas reçu le dernier soupir de ce saint et de ce martyr. Le sévère visage du mort respirait l'effort et la ténacité de la pensée.

Une femme de cœur, instruite de ces funèbres détails, écrivait : « Il est mort seul comme il a vécu, seul et à l'hôpital. Son corps a été mis à l'amphithéâtre ! Enfin, c'est dans l'ordre ! Ce ne sont pas les amis de Jésus-Christ que l'on met dans l'or et le velours... Homme unique à Paris, et roi de la pensée dans cette capitale, le trône où il a été exposé est l'amphithéâtre d'un hôpital ! »

Par respect pour la simplicité d'une telle vie et d'une telle mort, les amis de Bordas laissèrent porter le corps, dans le corbillard des pauvres, à la fosse commune. Le mardi 26 juillet, un cortége peu nombreux se dirigeait vers le cimetière Montmartre. Au bord de la tombe, M. Pidoux salua le philosophe chrétien d'un pathétique adieu ; puis la terre recouvrit son cercueil.

L'aspect du lieu réservé à la sépulture des pauvres et qui avait reçu la dépouille de Bordas, était nu et désolé ; dans cette partie du cimetière, nulle marque extérieure n'indique la place où chaque corps repose. Une émotion profonde remplissait nos cœurs. Sur cette terre de deuil et d'oubli semblait planer l'image du génie méconnu et de la vertu sans récompense.

CHAPITRE VIII

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES DOCTRINES DE BORDAS. SON RÔLE EN PHILOSOPHIE, SA MISSION RELIGIEUSE.

Ce que Bordas eut de mortel a disparu sans laisser de traces; mais, penseur, il posséda une vie sur laquelle la tombe perd ses droits, et il s'est érigé un monument vainqueur du temps et de l'oubli. Ce monument, ce sont ses doctrines. Quoique, dans le cours de cette histoire, nous n'ayons point négligé cette partie impérissable de Bordas, il convient, avant de prendre congé de lui, de l'embrasser à part, et de considérer avec plus d'attention les puissantes vérités qu'il a découvertes ou renouvelées. Elles portent sur ce qui domine tout le reste, la philosophie et la religion. Marquer la place quelles assignent à leur auteur dans l'histoire des grands mouvements de l'esprit humain, formera la conclusion de notre récit.

La science de la pensée, la philosophie, ne ressemble point aux autres sciences. Née la première des connaissances humaines, c'est d'elle que toutes les autres ont reçu l'être; et cependant, après plus

de vingt siècles, elle n'offre point encore la ferme assiette, l'état de progrès régulier, l'autorité incontestée dont jouissent la plupart des branches du savoir, et plusieurs même qui ont une origine récente. C'est une étrange et émouvante histoire. La vérité ne brille qu'à de rares et courts intervalles; les erreurs qu'elle a foudroyées se relèvent soudain et ressaisissent l'empire : la lutte des systèmes paraît devoir être éternelle. Ceux qui portent le nom de philosophes ne s'accordent pas même sur ce qui fait l'objet de leur science; plusieurs sont en doute s'il y a quelque science au monde : ils enseignent qu'on n'en peut rien savoir, et mettent le triomphe de l'humaine connaissance à établir l'incertitude universelle.

Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'un objet plus reculé que les astres, plus impénétrable que le centre du globe? Et il s'agit de la pensée, de la raison, de ce qui est le plus près de nous, de ce qui est nous-mêmes! Se peut-il que l'être pensant ne se connaisse pas, et que cette connaissance, ou la philosophie, soit de toutes la plus difficile et la plus rare? Mais aussi, toujours attiré et retenu au dehors, l'homme vit bien moins dans la raison que dans l'imagination et les sens. Penser fortement sur un sujet quelconque n'est pas commun; mais penser fortement sur la pensée, se replier sur soi avec assez d'énergie pour se voir distinctement

existier et penser, voilà ce qui n'est arrivé jusqu'ici qu'au petit nombre des plus puissants génies ; et pourtant voilà ce que c'est que philosopher.

Rentré en soi, l'esprit humain se retrouve et retrouve Dieu. Il voit que les propriétés qui le constituent s'élèvent infiniment au-dessus des propriétés du monde sensible, minéral, végétal, animal; qu'elles sont essentiellement intelligibles, sources de connaissances et de lumière; générales, ou capables de représenter des êtres sans fin; qu'elles forment une existence réfléchie sur soi, qui se pénètre, se possède, jouit d'elle-même : en un mot, qu'elles sont des IDÉES. Il voit en même temps que toute pensée, toute connaissance humaine renferme quelque chose qui surpasse la nature ou les idées propres de l'homme, quelque chose d'immuable, de nécessaire, d'éternel; que par conséquent l'homme ne saurait puiser dans ses seules idées la connaissance de quoi que ce soit, et qu'il ne connaît, comme il n'agit et ne subsiste, que par l'union intérieure de ses idées avec des idées supérieures, immuables, nécessaires, éternelles, constituant l'esprit souverain ou Dieu.

Toute la philosophie repose sur ce fondement : les idées en nous et les idées en Dieu. L'homme méconnaît-il ce double principe? il n'a pas vraiment philosophé, il demeure dans les ténèbres. L'a-t-il saisi? son rapport avec Dieu, le premier et le plus

essentiel, se trouve déterminé ; ses rapports avec ses semblables et avec la nature s'en déduiront sans peine. De là jailliront toutes les sciences, toutes les vérités que l'existence humaine réclame.

La philosophie vraie, la philosophie des idées, s'appelle SPIRITUALISME, parce qu'elle dévoile la réalité substantielle ainsi que la dignité supérieure de ce qui pense ou de l'esprit.

Il n'est point d'homme qui, par sa constitution d'être pensant, n'ait une disposition naturelle à rentrer en soi, à philosopher. Aux époques de culture de l'esprit, un certain nombre l'essayent avec plus de suite et de persévérance ; mais la plupart ne parviennent point à se retirer du dehors, des sensations, des opinions, des préjugés. La réflexion manquant de vigueur, le retour en soi ne s'effectue pas ou ne s'effectue qu'imparfaitement. De là les fausses philosophies. Monuments de la faiblesse de l'esprit humain, elles attestent d'infructueux efforts pour se connaître.

Le nombre des fausses philosophies est d'ailleurs limité, et elles se reproduisent le long des âges avec une régularité constante.

Partons de l'esprit humain engagé dans le corps, dans les sens. C'est pour tout homme le premier état intellectuel. A l'incertaine lueur d'une réflexion naissante, la vie spirituelle paraîtra se confondre avec la vie animale, et l'homme se perdre

dans l'immensité de la nature physique. Que des esprits se rencontrent, incapables d'un plus haut degré de réflexion, et animés pourtant d'un certain désir de savoir, avec quelque habileté pour combiner des idées sans profondeur; ils érigeront en système de superficiels aperçus, ils expliqueront la pensée par la sensation, dont ils ne sauront point la distinguer, et hors de ce qui tombe sous les sens ne concevront rien de réel. Voilà la première fausse philosophie, le sensualisme, avec le matérialisme qui en sort logiquement. Épicure en est le fondateur. La réalité des idées générales est radicalement détruite par le sensualisme : elles se réduisent à des abstractions, pour ne pas dire à de purs mots. C'est la philosophie de l'homme animal, ou plutôt c'est la mort de la philosophie, qui rentre dans la physiologie ou la science de la vie physique.

Pour peu que la réflexion acquière de puissance, elle franchira ce premier degré. L'esprit verra au moins qu'il porte en soi les idées générales, qu'il ne tire pas du dehors les principes du savoir ; mais il pourra s'arrêter aux idées humaines, et ne pas rentrer assez profondément en lui-même pour découvrir les idées divines, auxquelles les premières sont unies et dont elles dépendent. Alors naît la seconde des fausses philosophies, celle qui n'admet les idées qu'en nous. Il en résulte une

manière de voir étroite, incertaine, une philosophie qui n'est franchement ni spiritualiste, ni matérialiste, quoique penchant de préférence vers le sensualisme ; car, la connaissance non plus que l'existence humaine ne se soutenant point par elles seules, les idées mutilées vont chercher au dehors, dans les sens, un appui qu'elles ne rencontrent point dans la souveraine raison. Le second des faux systèmes sur les idées a pour fondateur Aristote. Il ne permet de saisir fortement ni Dieu, ni l'âme, ni l'univers, et conduit à l'idéalisme ou à la négation des substances.

Retenir la réalité des idées générales et exclure l'élément divin qui seul leur communique l'immutabilité, la nécessité, l'éternité, c'est une position trop violente pour l'esprit humain. Il est donc inévitable que les idées divines reparaissent dans la science ; mais saisie par elles, l'intelligence humaine, faute d'une suffisante vigueur, pourra n'apercevoir qu'elles et s'y absorber. Nouvel excès et non moins fatal, puisqu'il enlève la raison à l'homme, ou plutôt anéantit l'homme, qu'il abîme en Dieu et l'univers avec lui. Telle est la troisième fausse philosophie, celle qui ne reconnaît les idées qu'en Dieu, et qui par là ne pouvant reconnaître que Dieu comme substance, se perd et perd toute la science humaine dans le panthéisme. Zénon de Cittium l'a fondée.

Ces trois faux systèmes, représentant trois degrés d'une réflexion imparfaite, épuisent les erreurs possibles sur les idées, et par conséquent sur la philosophie, dont ils ébranlent tour à tour ou à la fois les deux fondements; aussi l'histoire n'en présente pas d'autres qui disputent l'empire au spiritualisme, à la philosophie vraie. Seulement ils varient avec les écrivains et avec les époques. Quelquefois ils se mêlent, se changent pour ainsi dire les uns dans les autres, et tous les trois, le sensualisme surtout, entraînent après eux le scepticisme, la mort de la pensée.

Ne saisissant que faiblement les principes du savoir, les fausses philosophies sont incapables d'engendrer les sciences nécessaires à la vie humaine. Elles produisent de fausses sciences, ou elles corrompent les vraies, comme elles corrompent la science de l'esprit et ajoutent aux difficultés naturelles de s'y élever.

Quoique penser par soi-même soit un bien et la vocation de tout être pensant, néanmoins toutes les fois que cette disposition se rencontre chez un esprit qui manque de vigueur naturelle ou d'une direction éclairée, elle enfante ou propage les fausses philosophies. Naturellement ces dernières pullulent dans les civilisations en décadence, comme les vers dans les corps en putréfaction. Si l'on tient compte de l'infirmité innée de la raison

et des vicissitudes de tout genre qu'a traversées le genre humain, on ne s'étonnera point que les fausses philosophies se soient perpétuées jusqu'à nos jours, ni qu'elles occupent dans l'histoire une plus grande place que la vraie. Celle-ci semble passer comme l'éclair; mais, dans son rapide passage, elle jette une incomparable lumière, crée les sciences que chaque époque réclame, et sert de guide à l'humanité.

Jusqu'à Bordas-Demoulin, le plein et victorieux rappel de la pensée à elle-même, condition de la philosophie et unique source du progrès des sciences, ne s'était encore opéré que trois fois.

La première fois, ce fut en Socrate et Platon. Avec eux la philosophie naît : deux siècles d'efforts avant eux l'avaient seulement préparée. Le scepticisme corrupteur des sophistes, où s'abîmaient toute science et toute vertu, provoqua cette première et magnifique explosion du génie philosophique. La conscience indignée se souleva, la raison outragée se reprit à ses principes essentiels, se suscita un vengeur et un martyr dans Socrate, et dans son disciple Platon un interprète que les générations ont salué du titre de divin. Platon le premier reconnut les idées en nous et les idées en Dieu; cette théorie fait la force de ses beaux ouvrages, où elle ne se trouve néanmoins que d'une manière implicite. Alors commençait la triste dé-

cadence de la plus belle civilisation que la terre eût jusqu'alors portée. Sans pouvoir l'arrêter, la philosophie raffermit et consola les âmes d'élite. Plusieurs sciences font des progrès importants. A peine ébauchées auparavant, les mathématiques se développent en connaissances régulières, et reçoivent de l'école platonicienne tous les perfectionnements que l'antiquité comportait. Aristote, disciple de Platon, attaque avec succès la partie descriptive de l'histoire naturelle. La science enfin qu'appelaient surtout les besoins d'une époque envahie par le découragement, la morale individuelle se constitue pour la première fois. C'est la conquête propre de la révolution socratique. Platon assoit la morale sur ses deux bases éternelles : l'union de l'âme avec Dieu, la supériorité de l'âme sur le corps.

Platon, qui eut la gloire de donner son nom au spiritualisme, ne laissa pas de successeurs. La décadence qui emportait tout, ne pouvait laisser la pensée dans sa force, et d'ailleurs le spiritualisme était trop étranger à la civilisation ancienne pour y occuper une grande place. Comme fatigué de son puissant effort, l'esprit s'échappe de nouveau à lui-même, et en harmonie avec la décadence générale, les trois fausses philosophies se constituent dans Aristote, Zénon, Épicure, ruines du platonisme.

Cependant le monde traversait la plus grande révolution dont l'histoire ait gardé le souvenir ; le christianisme était venu renouer le commerce intérieur de l'âme avec Dieu, et restaurer la religion naturelle. Remuée dans ses dernières profondeurs, il était impossible que la raison ne cherchât pas à se rendre compte d'un aussi prodigieux changement : la philosophie fait sa seconde apparition sur la terre, elle renaît en Plotin et surtout en saint Augustin. Le premier renouvelle la théorie des idées, et se trompant d'objet il tente d'épurer le paganisme et d'en tirer la religion naturelle, faute de l'apercevoir organisée et vivante dans le christianisme. Sur ses traces, Augustin, avec plus de sûreté sinon plus de vigueur métaphysique, emploie la théorie des idées à expliquer la trinité ou la nature divine, et l'institution chrétienne ou la restauration religieuse du genre humain. Il fonde sur l'alliance naturelle de la philosophie des idées et du christianisme, la nouvelle science qui répond aux aspirations de l'époque, la théologie.

Pas plus que Platon, Augustin n'eut de successeurs. L'ignorance s'étend sur le moyen âge, et à sa suite marchent les fausses philosophies. Le respect qu'on professe pour le nom de saint Augustin n'empêche pas la théologie de dégénérer comme la métaphysique. Thomas d'Aquin, représentant de la science de ces siècles, leur porte à l'une et à

l'autre un coup funeste en mêlant, contre la nature des choses, l'aristotélisme avec les doctrines chrétiennes. La scolastique en quatre ou cinq cents ans n'arrive pas à philosopher; elle ne peut aussi compter qu'à titre de préparation.

Après que sous la vigoureuse barbarie de ces âges eut germé une nouvelle civilisation, l'humanité, comme changée dans son fond, éprouva des besoins qu'elle n'avait point encore ressentis. Le premier qui la transporte est de prendre possession du globe, son séjour, de le conquérir par la science et par l'industrie. Servante infatigable de la civilisation, la philosophie, pour la troisième fois, reparaît en Descartes. Il rappelle la pensée à elle-même avec une énergie sans égale, et pour satisfaire les besoins de l'humanité régénérée, enfante le monde nouveau des sciences physiques et des hautes mathématiques, leur nécessaire instrument. Les plus beaux génies s'élancent en foule sur ses pas; les sciences modernes se posent sur des assises que le temps ne doit plus ébranler.

Bossuet et surtout Leibnitz continuent Descartes en métaphysique. En outre, Bossuet renouvelle la théologie ou l'augustinisme, mais non sans payer un fâcheux tribut à la scolastique de Thomas. Leibnitz le premier professe explicitement la théorie des idées; malheureusement il n'y reste pas fidèle, et il sort lui-même de la philosophie

par son optimisme, ses monades, son harmonie préétablie.

Bordas appelle Leibnitz « le dernier mort de ceux qui ont su quelque chose[1]. » Déjà les fausses philosophies s'étaient reconstituées et venaient présider à la destruction imminente de l'ancienne société. Aristote ressuscite dans Arnauld, Régis, les écossais, Kant; Zénon dans Malebranche, Fénelon, Spinosa, Fichte, Schelling, Hegel; Épicure dans Locke, Condillac, Cabanis, Tracy. Pour achever la ruine de la pensée, la sophistique elle-même, l'anti-philosophie ressuscite dans l'éclectisme, s'efforçant d'opérer la monstrueuse fusion de toutes les erreurs.

La philosophie de Platon, d'Augustin et de Descartes avait péri encore une fois avec Leibnitz, au commencement de ce dix-huitième siècle, qui poursuivit pourtant la rénovation cartésienne dans les sciences physiques, et commença d'en porter l'esprit dans l'histoire et la politique. On sait quels immenses événements signalèrent la fin de ce siècle. La Révolution française marque comme le christianisme une ère unique dans l'histoire; elle est la révolution politique et sociale du monde, comme le christianisme en est la révolution religieuse. Une si profonde et si universelle commo-

1. Œuvres posthumes, *Correspondance philosophique*, lettre du 17 décembre 1850, note.

tion ne pouvait manquer aussi de se susciter son métaphysicien, afin que de la philosophie, encore une fois relevée, jaillissent de nouvelles lumières, de nouvelles sciences, en harmonie avec les nécessités et les aspirations des temps. Le quatrième des auteurs ou rénovateurs de la philosophie fut Jean Bordas.

Il faut considérer son entreprise, soit en ce qui concerne la métaphysique pure, soit dans l'application qu'il en fit à résoudre le problème posé par la Révolution française, et qui est le problème de la destinée terrestre de l'humanité. Des deux côtés son rôle apparaît dans sa grandeur.

La philosophie de Bordas est celle de Platon, d'Augustin, de Descartes et de Leibnitz, car il n'y en a pas deux ; sa méthode est aussi la même, c'est le rappel de la pensée à soi, la réflexion au degré souverain. Mais la métaphysique entre ses mains prend de nouvelles forces et passe, si on peut le dire, à son âge adulte. Voici les principaux progrès dont elle lui restera redevable.

D'abord, c'est en Bordas pour la première fois que la philosophie s'est comprise dans son passé, ses vicissitudes, sa liaison nécessaire avec les mouvements généraux de la civilisation. Si Plotin et Augustin se rapportèrent à Platon, Descartes se crut le père de la philosophie et ignora qu'il renouvelait la doctrine de ces maîtres. Bordas non-

seulement reconnut ses prédécesseurs, mais il assigna le rôle rempli par chacun d'eux ; il signala les lacunes, les obscurités ou les erreurs qu'ils laissaient dans la science, et avertit de ne point suivre à l'aveugle ces excellents guides. Le *Cartésianisme* est un modèle de cette critique supérieure. On y entend la voix de l'héritier légitime qui entre dans son héritage et met chaque chose à sa place. S'il n'a point fait sur les révolutions platonicienne et augustinienne un travail aussi étendu, il donne les indications nécessaires. Le premier, surtout, il a ramené à un nombre certain les fausses philosophies, en a expliqué les caractères, les transformations, la funeste persistance, et découvert un ordre merveilleux dans le chaos apparent des systèmes et les éternelles révolutions de la pensée. Ainsi philosophiquement traitée, l'histoire de la philosophie rend l'erreur même profitable à la vérité, qu'elle fait briller par le contraste. C'est là une des créations de Bordas. Grâce à ses puissantes analyses, tous les monuments de la pensée contribueront désormais à l'instruction, et les écrits des faux philosophes presque autant que ceux des promoteurs de la science.

En second lieu, Bordas présente la théorie des idées plus explicitement encore que Leibnitz, et ce que Leibnitz n'a pas fait, il y ramène toutes les questions, rivant en quelque sorte l'humaine pen-

sée au principe de la certitude. Il distingue de la façon la plus nette les idées en soi, subsistant invariablement dans l'esprit, des perceptions diverses ou connaissances actuelles qu'elles servent à former, et qui portent aussi dans le langage ordinaire le nom d'idées. Ce n'est pas tout. Dans l'union nécessaire des idées de perfection, dérivant de la force, et des idées de grandeur, dérivant de la quantité, il montre l'union et la mutuelle dépendance des deux éléments, force et quantité, d'où elles dérivent, et dévoile le premier la constitution de la substance pensante, et celle par conséquent de toutes les substances. D'ailleurs, de la nature intime de ces éléments il résulte que toute substance se produit comme unité et comme nombre sans terme, et que l'infini, qui naît de l'unité et du nombre, unis et égaux, est le mode universel d'existence; infini absolu, incomparable en Dieu; infinis relatifs de tous ordres dans les êtres créés.

Les deux théories de la substance et de l'infini constituent la production capitale du génie métaphysique de Bordas et le principe de ses autres découvertes. Elles fournissent au spiritualisme la plus indestructible base, renouvellent la philosophie entière, et sont susceptibles des applications les plus variées, dans tous les ordres de la connaissance humaine. L'auteur en a tiré des lumières admirables; nous noterons seulement ici la méta-

physique du calcul différentiel et intégral, problème qui avait résisté à tous les efforts des mathématiciens et des philosophes.

Bordas avait le sentiment du progrès qu'il faisait faire à la science de la pensée : « Ces deux théories de la substance et de l'infini, dit-il en répondant à un critique, je ne les changerais pas à Platon contre son *Parménide,* qui pourtant me semble l'œuvre la plus sublime de la philosophie avant le christianisme. Ce qui ne signifie nullement qu'à l'époque de Platon j'eusse écrit le *Parménide;* mais, après deux mille ans, on peut, avec infiniment moins d'intelligence, produire une doctrine plus parfaite [1]. » De pareilles découvertes suffiraient à illustrer, non-seulement un homme, mais un siècle.

En troisième lieu, ayant pénétré plus profondément qu'on n'avait fait avant lui dans la constitution intime de la pensée, il distingua enfin, par des caractères certains, l'esprit du corps; même dans l'école cartésienne, cette distinction si nécessaire avait été mal démêlée et imparfaitement démontrée. De ce défaut était sortie l'erreur du mécanicisme, que l'autorité de Descartes fit si longtemps peser sur la physiologie. En séparant la vie animale de la vie spirituelle, Bordas donne la vraie notion

1. Œuvres posthumes, *Réponse à une critique du Cartésianisme.*

de la première, conçue dans sa réalité propre, et par là il suscite le renouvellement des sciences médicales, dont les rapports avec la philosophie sont fixés pour la première fois.

Telle est, pour nous borner à l'essentiel, la part ajoutée par Bordas à l'héritage des vérités métaphysiques léguées par les âges antérieurs. Après un accroissement qui centuple ses forces, la philosophie est-elle encore destinée à périr pour ne renaître qu'avec une nouvelle révolution des choses humaines? « Ne nous étonnons point, a dit Bordas, qu'on reproche à la philosophie de reproduire éternellement les mêmes vérités, les mêmes erreurs, et d'être une science vaine. Effectivement elle n'est point une science, mais l'état où, par un puissant retour sur lui-même, l'esprit se place pour enfanter les sciences [1]. » Ce jugement si vrai pour le passé, qui rappelle si bien la marche des génies créateurs, d'un Descartes, par exemple, s'élançant, de la philosophie qu'il traverse, à la conquête des sciences mathématiques et physiques; ce jugement doit-il de même embrasser l'avenir? J'ai la confiance que, grâce aux découvertes de Bordas, une période entièrement nouvelle commence pour la philosophie. Il l'aura faite science autant qu'elle peut l'être. Du moins il paraît désor-

1. Œuvres posthumes, *Déphilosophie.*

mais impossible qu'elle périsse dans tous les esprits à la fois; la pensée a été trop profondément scrutée, trop fortement rattachée à Dieu, trop rigoureusement distinguée de ce qui n'est pas elle. Tout porte donc à espérer que conquérant peu à peu les intelligences, le spiritualisme chassera devant lui les faux systèmes, comme la victoire du jour dissipe les ténèbres de la nuit, et que participant à l'immortalité de la civilisation moderne, il ne cessera plus de verser sur les générations ses fécondes clartés.

Cependant la quatrième révolution intellectuelle, pas plus que ses devancières, ne pouvait se terminer à la pure métaphysique. Après tout, ce n'était pas le désir de perfectionner une science abstraite, qui avait jeté Bordas dans d'infatigables méditations, dans toutes les angoisses de l'esprit et du corps, dans les doutes et les privations, dans l'isolement et la misère. L'homme de génie nous a fait lire dans son âme. Dès sa tendre jeunesse, il se sent ébranlé au plus profond de son être par le mouvement immense qui, autour de lui, emporte les peuples; la vie générale de l'humanité est devenue sa vie propre, et dans cette jeune pensée la Révolution française, je veux dire l'homme social nouveau, demande impérieusement à se comprendre. L'idée est sur toi, simple fils des champs; elle t'a pris pour son prophète, pour son martyr :

de la chaumière paternelle à l'hôpital, ta dernière étape avant la suprême, tu parcourras sans repos, sans consolation, ta voie douloureuse. Ainsi se rachète l'humanité.

Le problème de l'origine de la révolution ou de la civilisation moderne, qui s'était posé devant l'écolier de Bergerac et que résolut l'auteur du *Cartésianisme,* des *Mélanges* et des *Pouvoirs constitutifs de l'Église,* était en effet d'une désespérante difficulté. Que d'âmes aujourd'hui encore en sont violemment tourmentées, soit qu'elles ignorent la solution de Bordas, soit que les préjugés leur défendent de la recevoir! Essayons, autant que la nouveauté et la profondeur des vues le permettent, de la résumer en quelques pages.

Jusqu'à la Révolution française, les sociétés humaines avaient pu changer dans leurs formes politiques ; mais toutes elles reposèrent invariablement sur le principe que les individus ne s'appartenaient pas, qu'ils appartenaient à l'État, armé sur eux d'un pouvoir absolu. Partout l'État impose la religion, se substitue à la conscience, crée pour ainsi dire le juste et l'injuste. L'antiquité surtout nous offre ce principe régnant sans partage. Les républiques de la Grèce et de Rome le subissent aussi bien que les monarchies de l'Orient; elles ne nient pas moins radicalement les droits naturels, la liberté de conscience, la liberté de penser et les autres.

Alors le plus grand nombre des hommes étaient la propriété de leurs semblables; et, tous ensemble, esclaves et hommes libres, étaient la propriété de l'État, égaux dans la dégradante servitude des âmes. L'État s'interposant entre les individus et Dieu, rompait la communication directe, intérieure avec lui, ou plutôt l'État était Dieu. Cette politique de domination correspond aux fausses philosophies où la pensée humaine est retenue hors de soi, dans la captivité des sens; elle correspond aux religions extérieures, matérielles, telles que l'idolâtrie et même le judaïsme cérémoniel.

A la Révolution française, la base de l'État change; pour la première fois il repose sur le respect des droits naturels, qu'il a pour mission de consacrer et de garantir. La loi positive reconnaît dans l'individu des droits antérieurs et supérieurs à toute forme politique; elle s'élève jusqu'à la raison souveraine, jusqu'à la justice immuable, éternelle ou Dieu, source première et sanction de ces droits, et elle y élève l'esprit des citoyens. L'individu n'appartient plus à l'État; c'est pour ainsi dire l'État qui lui appartient, qui se fait le serviteur du droit, l'instrument de la sociabilité naturelle. L'individu s'appartient, et il appartient à Dieu. C'est vraiment un autre monde social. Loin d'usurper la place de Dieu, comme l'État ancien, l'État moderne qu'inaugure la Révolution française, se

lace et place l'individu en face des idées divines, du droit absolu; il y fait incessamment appel : il suppose chez l'individu et entretient, en ce qui dépend de lui, la communication intérieure avec Dieu. Cette politique d'affranchissement correspond au spiritualisme, à l'homme revenu à lui-même et à Dieu; elle correspond à la religion intérieure, à l'adoration en esprit et en vérité.

Entre les deux politiques, entre les deux sociétés, il y a l'infini. Comment l'esprit humain a-t-il passé de l'une à l'autre? Il ne l'a pu évidemment que par une force extraordinaire, égale et correspondante à la grandeur, à la nouveauté inouïe de l'événement.

La Révolution française a ses origines historiques; elle a été préparée par la philosophie sociale du XVIIIe siècle, par le cartésianisme, la renaissance, les tentatives de réforme religieuse au XVe et au XVIe siècle, la première renaissance des lumières au XIIe et enfin les communes. Tous ces mouvements s'enchaînent et s'appuient mutuellement, et, ce qui est décisif, ils manifestent le même esprit. Les communes le montrent faible encore et à son début, la Révolution française l'offre tout formé; mais dès l'origine il tranche avec l'ancienne civilisation, et c'est ce caractère qu'il s'agit d'expliquer. Au delà des communes, on ne trouve rien que le règne séculaire du vieil esprit social.

Il est étrange de vouloir dériver les communes de la cité romaine, parce qu'elles empruntent à celle-ci quelques dénominations, quelques formes administratives. La cité romaine garda toujours le génie dominateur des maîtres du vieux monde; aristocratique, oppressive, elle écrase l'esclave, tient le travail pour vil. Dès le commencement, au contraire, la commune se montre démocratique, industrielle, émancipatrice; elle honore le travail, affranchit le travailleur. Si la commune vient de la cité romaine, la Révolution française, qui n'est que la commune développée, et victorieuse, en viendra aussi : le génie même de la domination aura enfanté l'esprit de liberté universelle.

Il n'est pas moins absurde de dériver la liberté et l'égalité modernes de l'indépendance sauvage des Germains. L'esprit des Germains est celui des barbares de tous les temps; c'est un esprit d'orgueil guerrier, poussant au pillage et à la conquête par le mépris des autres races; la féodalité est son règne. Conçoit-on que le même principe produise la féodalité, négation du droit naturel, et la Révolution française, destruction de la féodalité par le droit naturel? Le respect de l'humanité, inhérente à la liberté moderne, et le spiritualisme qui la consacre, ne sont pas moins étrangers à la barbarie germanique qu'à la domination romaine. Abandonnez à leurs actions propres ces deux éléments,

dont les historiens éclectiques font naître le monde moderne, il ne sortira de leur mélange que la plus épouvantable dégradation du genre humain [1].

Après avoir écarté ces explications superficielles, ceux qui ne croient pas qu'on réponde à tout par les grands mots de progrès continu, de marche de l'humanité, et qui demandent qu'on assigne les causes certaines d'une révolution si extraordinaire, seront naturellement tentés de les chercher dans l'institution la plus générale des nations modernes au moyen âge. C'est ainsi qu'on cherche l'explication de la fortune de Sparte dans l'esprit de la législation de Lycurgue, ou celle des révolutions de Rome dans sa constitution originelle. Or il n'existe qu'une institution mère et formatrice pour le monde occidental au moyen âge, c'est l'institution chrétienne ou l'Église. L'embryon du nouveau monde social se forme pour ainsi dire dans ses entrailles, au moment où elle est la seule et universelle puissance. Comment aurait-elle été étrangère à sa naissance, et n'est-il pas à présumer que nous rencontrons ici la véritable origine?

La nature intime de l'institution chrétienne,

1. Nos éclectiques ajoutent, il est vrai, comme troisième élément, l'action du christianisme; mais cet élément ne s'étant mêlé aux autres que pour les détruire, et les ayant détruits en effet, la fausseté de la triple origine n'en est que mieux démontrée.

examinée en elle-même, confirme entièrement cette première induction.

La religion chrétienne tranche avec les religions de l'antiquité aussi radicalement que la société moderne avec les anciennes civilisations. Les anciens cultes consistent dans de pures cérémonies, ils ne règlent que le dehors; on n'y trouve point la vie même de la religion, ou le commerce direct et intérieur de l'âme avec Dieu. Le premier, le christianisme le rétablit; il marque le passage de la lettre à l'esprit, du culte matériel à la vraie adoration. C'est par là qu'il laisse à l'infini derrière lui tout le passé, et le judaïsme comme le reste. Tandis que les autres législateurs religieux imposent le culte par la loi civile, Jésus-Christ seul sépare le sacerdoce de l'État, et institue, sous le nom d'Église, un royaume ou société spirituelle qui n'est attachée à aucune forme politique, aucun pays, aucune nationalité particulière. Le caractère distinctif du christianisme, c'est d'être la religion de l'esprit.

Nous ne recherchons pas encore si cette restauration de la religion naturelle, survenue au milieu des temps, était possible à un autre qu'à Dieu : bientôt on verra ce que répond la philosophie des idées. Pour le moment, il nous suffit de saisir, dans l'action profonde du christianisme, la cause capable de produire la nouvelle civilisation. Or,

en élevant intérieurement l'esprit à Dieu, le christianisme ne le replace-t-il pas dans la condition essentielle de sa force et de sa vigueur? Ne l'affranchit-il pas de toute puissance purement humaine? Dès lors ne tend-il pas invinciblement à susciter la liberté et l'égalité civiles, comme une conséquence nécessaire de cet affranchissement intérieur des âmes? Serait-il possible que l'homme se réunît dans le culte à la raison souveraine, au principe de l'éternelle justice, et qu'il restât socialement dans l'esclavage de ses semblables et sous la domination athée de l'État?

Théoriquement, nul sujet d'hésiter : une harmonie parfaite règne entre l'institution chrétienne et la moderne civilisation; l'une découle de l'autre, et toutes les deux se complètent admirablement. La religion de l'esprit, le christianisme, provoque la société de l'esprit, la Révolution française; et celle-ci achève le christianisme, puisqu'elle relève l'homme à Dieu par le côté social, oomme l'Église par le côté religieux.

Mais quand on descend à l'ordre des faits, le même accord ne paraît nullement subsister, et contre la déduction théorique se dressent des difficultés qui paraissent d'abord insurmontables.

Si la religion chrétienne tend par sa nature à produire le renouvellement social, comment se fait-il qu'elle ne l'ait point suscité dans les premiers

siècles, où elle est dans sa force et qu'on nomme son âge d'or? Les premiers chrétiens, qui ont connu la liberté et l'égalité dans l'Église, songèrent-ils à les revendiquer dans l'État? On voit tout le contraire. Lorsque, sous Constantin, l'idolâtrie se confesse vaincue, au lieu de fonder la société des droits naturels, le christianisme se laisse faire religion d'État, se ravale politiquement au rang du paganisme dont il prend la place, et abdique en quelque sorte son caractère de culte de l'esprit. Dès lors le despotisme et la corruption pénètrent dans son sein. Et c'est après qu'elle a été subjuguée, envahie par le génie de l'antique oppression, que l'Église aurait enfanté la civilisation de la liberté!

Admettons-le cependant. Les difficultés ne font que s'accroître. Quand enfin le berceau de la nouvelle société apparaît sur les ruines du vieux monde, l'Église ne va-t-elle pas entourer de ses soins et de son amour le fruit tardif et mystérieux de ses entrailles? Loin de là; la hiérarchie ecclésiastique le poursuit d'une haine furieuse; elle lui déclare une guerre à mort, qui dure sans trêve depuis six siècles. Au mouvement générateur des communes elle répond par l'inquisition; à la renaissance, à la réforme, par les jésuites et la Saint-Barthélemy; à la Révolution française promulguant l'Évangile social, par les anathèmes, les Vendées

et les coalitions européennes. Aujourd'hui, enfin, nous assistons à la lutte suprême engagée entre le chef de l'Église, le pontife-roi de Rome, et les peuples qui s'affranchissent. Est-ce ainsi que l'institution chrétienne se montre la mère de la nouvelle civilisation?

Ces oppositions ne peuvent point ne pas frapper les esprits; elles semblent révéler, au lieu de l'harmonie, une immortelle haine entre les deux principes. Mais que l'on approfondisse les faits, que l'on sache démêler des mouvements si complexes, et l'on verra la vérité se dégager des contradictions apparentes.

Il faut bien concevoir la force des institutions sociales. Devant le christianisme se dressait, la plus terriblement organisée de toutes, la cité reine et dominatrice, héritière des idées, des ressources et de la puissance des civilisations antérieures. Nulle n'avait plus fortement saisi le citoyen tout entier, nulle ne s'était interposée plus complétement entre Dieu et lui. Tant que cette fausse et colossale grandeur était debout, on ne pouvait songer à ériger la cité nouvelle. Mais de cela seul que le Christ venait fonder, sur la séparation de l'Église et de l'État, le culte de l'esprit, il n'entrait point dans sa mission d'attaquer directement le vieux monde social ni d'en constituer un nouveau. Il se contente d'avertir ses disciples que ce monde est mau-

vais, condamné, et de leur dire : Détachez-vous.

Ce mot devient l'arrêt de mort de l'ancienne civilisation. Les chrétiens ne sont point des rebelles, des factieux ordinaires, comme on les en accuse ; ils sont quelque chose de plus redoutable pour l'empire romain : ils se détachent, c'est-à-dire ils cessent d'être citoyens, et leur détachement atteint le principe vital de la société. Celle-ci ne s'y trompe pas; elle voit avec effroi se multiplier dans son sein des étrangers qui repoussent non-seulement ses dieux, mais ses lois, ses sciences, ses arts; qui ne parlent que de la patrie céleste, et de l'empereur immortel Jésus. Elle se sent frappée au cœur, et essaie de noyer dans leur sang ces ennemis des dieux et des hommes. Telle est la vraie cause qui déchaîne les persécutions. Elles ne sont point le produit d'une intolérance dogmatique, tout à fait étrangère au génie antique et romain, elles naissent de l'infaillible instinct de la conservation sociale. Les martyrs chrétiens mouraient pour leur religion; mais, par le fait, ils mouraient aussi pour la société nouvelle, que son triomphe devait amener.

Dans l'exaltation de cette lutte à mort, les idées de renoncement au monde s'exagèrent et ne tardent pas à dépasser la pensée du Christ. Non-seulement on jette l'interdit sur la société païenne, mais on condamne toute vie civile comme infé-

rieure et profane. Les conseils évangéliques tendent à se convertir en préceptes; on fuit dans les déserts, on brise les liens de la famille, on renonce au mariage, au travail même. Ce mouvement, qui constitue le monachisme, est imprimé dès les premiers siècles.

A Constantin, l'idôlatrie est détrônée et la paix rendue à l'Église. Mais l'État païen n'avait point été brisé avec les idoles, et dans les âmes emportées par l'enthousiasme religieux nul désir d'une meilleure organisation sociale n'avait pu encore germer. L'idée païenne, en politique, était si peu ébranlée que le christianisme remplace comme religion d'État l'idolâtrie, de martyr se fait persécuteur et bourreau, sans que cette dégradation du culte et du ministère évangélique excite ni étonnement ni opposition.

Que serait-il arrivé, si, fidèle à la primitive impulsion spiritualiste, l'Église eût rejeté les avances du paganisme social, et gardé, libre des faveurs de l'État, sa pureté et sa véritable indépendance. On voit bien ce que la religion y eût gagné, elle ne se fût point enfoncée dans le matérialisme où elle se débat encore; mais il est plus difficile de conjecturer ce que fût devenu l'État romain. Quoi qu'il en soit, la Providence, qui sait tirer le bien du mal, devait précisément faire servir le pervertissement de la religion à l'accomplissement de la rénovation

sociale. Tout devient instrument entre ses mains toutes-puissantes.

Associée contre sa nature à l'État païen et se matérialisant à son contact, l'Église du moins se sent au-dessus de lui, le traite en subalterne, s'avance sur lui pour le dominer, et, selon une expression de Bordas, elle met le pied sur le cou de César. Partout où le clergé entre, il veut régner, et bientôt la théocratie triomphe, du moins en Occident. Mais, chose étonnante, le mouvement théocratique, qui implique la religion de l'esprit dans les choses de la terre, ne ralentit point le monachisme, le mouvement de renoncement aux choses de la terre. L'État tombe aux mains de ceux qui le dénoncent comme profane et voient en lui le règne de Satan. Toute la puissance civile est tournée à détruire la vie civile, à démolir le citoyen, à peupler les monastères. Le pape du moyen âge, en qui se concentrent les pouvoirs de l'Église et qui se pose l'arbitre des rois, est le premier des moines et le monachisme couronné. Cette théocratie monacale n'avait pas eu de modèle. Au lieu que la théocratie judaïque apportait les biens temporels et civils, celle du moyen âge ne sait que détruire, dépeupler, déciviliser. C'est la seule mission politique dont elle se soit montrée capable.

La terre n'avait point vu encore une si formidable puissance de destruction. L'invasion des Bar-

bares la seconde, mais n'offre rien qui en approche. Si les Barbares promènent partout la désolation et la ruine matérielles, la théocratie chrétienne attaque l'esprit, extermine les idées, extirpe jusqu'aux sentiments de l'antiquité. Prenant le génie dominateur de Rome, elle le tourne contre la civilisation païenne, qu'elle dévore. L'œuvre est accomplie au xe siècle. La croyance populaire attend la fin du monde, et cette attente n'est point vaine. Le monde païen est anéanti, et avec lui périt la domination de l'État. On avait enfin accompli, en politique, l'ordre évangélique : « Dépouillez le vieil homme et ses actes[1]. »

Il est vrai que l'Église retire à elle les pouvoirs; mais, d'une part, elle les fait remonter au Christ et reporte l'attention de l'homme à Dieu; d'autre part, l'institution religieuse, l'adoration en esprit et en vérité, quoique affaiblie par la forme théocratique, ne cesse pas d'entretenir le commerce intérieur de l'âme avec la souveraine raison. C'est son perpétuel et divin privilége. L'obstacle de l'ancienne organisation sociale n'existant plus, des désirs et des pensers nouveaux se forment dans le cœur de l'homme renouvelé; il s'élève pour la première fois aux principes de l'ordre naturel, il se réunit civilement à Dieu, et il ébauche dans les

1. Coloss. III, 9.

communes la cité de l'avenir, dont, fortifié par six siècles d'efforts et de succès, il prendra possession à la Révolution française.

Voilà comment est née la moderne civilisation; voilà comment le christianisme a suscité, dans les ténèbres du moyen âge, lorsqu'il était lui-même en décadence, cette civilisation spiritualiste, son complément social, qu'il n'avait pu enfanter aux jours de sa première splendeur.

Il est digne de remarque qu'on ne vit rien de semblable en Orient. Là, l'État romain trouve un asile; il n'est point renversé par les Barbares, ni englouti par le clergé. En apparence, la civilisation se conserve; mais attendez le dénoûment : au lieu de 89, vous aurez la prise de Constantinople par les Turcs, et le produit monstrueux de la domination de l'État combinée avec la barbarie.

A la naissance des communes, la mission de la théocratie chrétienne était remplie. Mais, selon le cours naturel des choses, une si forte impulsion ne pouvait s'arrêter tout à coup. Elle avait suscité une foule d'institutions, d'intérêts, de sentiments qui résistaient à la transformation. L'exercice d'un pouvoir réputé divin avait nourri chez les chefs de la hiérarchie un orgueil sans mesure. Sous leurs yeux croît la société de la rédemption, religieuse comme l'Église, quoique dans une autre sphère, et fille du Christ comme elle ; ils l'attaquent avec

plus de violence encore que la société de la chute. Ils ne s'aperçoivent pas que c'est en eux seuls désormais que vit le paganisme social. Jusqu'alors la chrétienté avait été unie dans un esprit commun; pas une voix ne s'était élevée contre le régime théocratique. Mais, vers le douzième siècle, se déclare la lutte intestine qui remplit le reste du moyen âge et les temps modernes. Nous disons une lutte intestine, car l'Église n'a point en face d'elle un ennemi étranger. Au fond, la lutte existe entre deux fractions de l'Église : d'une part, le clergé, qu'un aveugle intérêt arme contre la politique chrétienne, et, d'autre part, les laïques, qui l'embrassent et la font triompher. Quoique ce fatal divorce ait produit des calamités innombrables et prolonge encore les épreuves du monde, peut-être était-il bon que le clergé ne fût pour rien dans l'établissement de la société moderne, afin qu'il ne restât sur elle aucune empreinte théocratique.

Au reste, la victoire ne paraît pas un moment incertaine. Dès que le combat est engagé, la théocratie, jusqu'alors invincible et toute-puissante, marche de défaite en défaite. Elle, qui avait brisé le colosse romain, recule étonnée devant quelques bourgeois, quelques serfs affranchis. C'est qu'elle n'a plus en face d'elle la société de la servitude, qui se frappa elle-même sur le Golgotha, en immolant le Juste ; mais la société de la délivrance,

née la dernière, et en son temps, des douleurs et du sang du Christ.

Dès le berceau, pour ainsi dire, cette jeune société chrétienne développe sa force indomptable. L'esprit humain, à peine affranchi, porte sa victorieuse audace dans toutes les directions. Il change la face du monde, découvre de nouvelles terres, prend possession des cieux. Par un miracle plus étonnant peut-être que tous les autres, il ressuscite en quelque sorte l'antiquité, et s'en assimile les trésors. A sa voix les morts illustres sortent de leur tombeau. La Grèce ou la philosophie et les arts, Rome ou le droit et la politique, revivent rajeunies, transformées par un principe supérieur.

Ainsi le christianisme, héritier, dès l'origine, de la religieuse Judée, achevait de recueillir dans son sein toutes les gloires et toutes les richesses des âges. Il rachetait pour ainsi dire le passé, sans lui à jamais stérile : il consommait l'unité de la vie et de l'histoire du genre humain.

Religieuse et chrétienne par son origine, par la force spiritualiste qui éclate en elle, la moderne civilisation le sera encore par le contre-coup de son établissement définitif auquel nous assistons. En extirpant les derniers restes des institutions théocratiques, elle affranchira l'Église à son tour ; elle finira par convertir le clergé à la politique de l'Évangile. Alors une libre et féconde alliance rem-

placera une guerre contre nature. L'Église, qui élève intérieurement les âmes à la justice éternelle, et l'État, qui a pour mission de la faire régner ici-bas, seront à la fois séparés par leurs fonctions, et plus intimement unis qu'ils n'ont jamais pu l'être par la communauté de l'esprit. Alors enfin le monde moderne, depuis si longtemps divisé contre lui-même, recouvrera l'unité au sein de la liberté, et déploiera toute la vertu régénératrice du christianisme social comme du christianisme religieux.

Nous avons atteint l'origine première, unique, de la civilisation moderne. Non-seulement elle sort du christianisme, mais elle fait une partie intégrante de l'institution chrétienne, et Jésus-Christ n'est pas moins le législateur de la nouvelle société que le fondateur de l'Église. Législateur spirituel, invisible, il met près de deux mille ans à se séparer, à se former un peuple, et il donne ses lois à ce peuple, non selon la lettre, mais par son esprit toujours vivant et régnant.

Arrêtons-nous un instant devant ce législateur extraordinaire, cet unique roi des temps futurs.

« C'est peu que l'institution du Christ, répondant à son dessein, comme celle de Lycurgue, de Numa, de Moïse, le montre leur égal par ce côté. Cette institution ayant pour objet de restaurer notre nature, ce qui n'entra jamais dans l'esprit d'aucun d'eux, pas même de Moïse, qui ne voulait que pré-

parer cette restauration, l'élève infiniment au-dessus. Lycurgue entreprit de faire des hommes industrieux et guerriers, Numa des hommes conquérants et dominateurs, Moïse des hommes d'une fidélité inébranlable à leur loi ; Jésus-Christ seul a entrepris de faire des hommes. Dessein si supérieur à tout ce que tout autre que lui pouvait concevoir, que les plus pénétrants génies, loin d'être capables de le former, n'en ont jamais compris que la partie qui s'exécutait ouvertement sous leurs yeux. Saint Augustin n'a rien vu de ce qui concernait ce monde, non plus que Bossuet, bien que de son temps cela fût arrivé, mais encore à couvert, presque à son accomplissement. Montesquieu, qui a expliqué avec tant de sagacité les institutions qui régissent l'univers, à peine a-t-il fait attention à celle-là, qui était à la veille de les remplacer toutes.

« Le genre humain ne s'était écarté de la nature en toutes choses que parce qu'il s'était séparé de son principe. Pour l'y rappeler il fallait le réunir à son principe, et puis le laisser aller seul ; car étant remis dans la raison sur ce point capital, il devait nécessairement y rentrer de lui-même sur tous les autres. C'est ce qu'a fait le Christ. Il a réuni l'homme à Dieu par l'enseignement du culte spirituel ou l'établissement de la vraie religion, fondé un sacerdoce pour la maintenir, et abandonné au temps le soin de relever la politique raisonnable

et le gouvernement libre... Voilà aussi pourquoi, non-seulement l'institution chrétienne a eu d'abord un effet contraire à son effet propre, qu'elle n'a eu son effet propre qu'après dix-huit siècles, mais qu'elle a dérobé sa marche à l'attention du monde, parce que son action principale était cachée dans la partie la plus intime de notre être, dans celle qui nous unit à Dieu et par où Dieu agit en nous.

« Ici Jésus-Christ nous apparaît dans une grandeur nouvelle.

« Égal d'abord par le succès aux plus grands législateurs, puis infiniment supérieur par l'objet qu'il avait en vue, il s'élève maintenant au-dessus de tout être créé, et montre Dieu dans sa personne. Quel autre, en effet, aurait pu si bien connaître l'homme, pour fonder une société qui serait dix-huit siècles à s'établir invisiblement et ne commencerait qu'après ce temps de paraître? Mais quel autre surtout que Dieu, qui seul opérant dans l'homme l'aide seul à s'unir à lui, pouvait l'y réunir? Lycurgue, Numa, Moïse même, quoique d'une manière que l'homme, réduit à soi, n'aurait point rencontrée, ont pu mettre en jeu les forces qui nous restaient, par ces forces mêmes; mais Jésus-Christ n'a pu nous rendre notre force primitive que par la force de Dieu, qui par là devait être en lui[1]. »

1. *Mélanges*, p. 405-407. Le côté métaphysique de la dé-

Quelle nouvelle, quelle céleste politique! Rédempteur social aussi bien que religieux de l'humanité, père de la moderne civilisation et sauveur de l'ancienne, le christianisme est en toute vérité le centre des temps et la clef de l'histoire. Jusqu'à présent il n'a été compris qu'à moitié, comme il n'a régné qu'en partie; mais il arrive au terme de son laborieux enfantement. Tandis que d'aveugles adversaires annoncent sa fin prochaine, il va entrer dans son existence complète qu'il n'a point encore connue, et porter ses fruits les plus excellents de rénovation.

Nous pouvons, du point où nous sommes parvenus, embrasser d'un regard les destinées entières du genre humain. Le génie de Bordas nous les montre suspendues au christianisme, mais au christianisme saisi par le côté social comme par le côté religieux. Par cette puissante explication qui ramène à un centre commun tous les événements du monde, qui rend compte de la décadence comme du progrès, le rénovateur du spiritualisme a fondé la philosophie de l'histoire; le dix-huitième siècle, Condorcet, Herder, Saint-Simon, les théosophes, Bonald, dans leurs travaux trop mélangés d'erreurs, avaient pu seulement la préparer[1].

monstration est présenté explicitement, *Pouvoirs constitutifs*, p. 522-524.

1. Je ne cite aucune tentative plus récente, les idées de Bordas s'étant produites dès 1831.

Ainsi Bordas a satisfait le besoin de se connaître qui tourmentait l'homme social moderne. Il est lui-même cet homme renouvelé, qui s'est replié sur soi et a pénétré le mystère de sa vie nouvelle. C'était le but de la quatrième apparition ou résurrection de la philosophie.

Cependant la tâche de Bordas n'était pas terminée. Il voyait de jour en jour s'aggraver la désastreuse opposition de l'Église et de la révolution ; il avait saisi la cause première du mal ; il en savait l'infaillible remède. Le mal venait de ce que notre auteur appelle la paganisation de l'Église sous Constantin ; il s'agissait, par de profonds changements de discipline, de la restituer dans son premier esprit. D'après la manière dont il avait résolu le problème social et le problème religieux, on conçoit de quel prix devait être à ses yeux cette réforme intérieure de l'Église, prélude indispensable de la réconciliation des deux branches du christianisme et de la pacification des intelligences ; on conçoit que cette œuvre ait toujours occupé sa pensée et rempli exclusivement les dernières années de sa vie.

Il fallait, pour une si grave et si difficile entreprise, renouveler la théologie ; cette science n'était pas moins perdue que la philosophie, dont elle est une des belles applications. Entrons dans ce dernier ordre de recherches.

Si les vérités révélées sont complètes dès l'âge apostolique, l'explication que l'esprit humain en donne ou la théologie, sans laquelle ces vérités ne portent pas tous leurs fruits, n'a été constituée que plusieurs siècles après. Elle n'est réellement fondée que par saint Augustin, quoique ébauchée dans les travaux des Pères qui précèdent. Outre la question principalement philosophique de la trinité, Augustin éclaire de son génie presque tous les principes de la religion chrétienne. Il en relève le caractère spiritualiste, par opposition au culte mosaïque, cimente l'alliance de la raison et de la foi, place dans une lumière admirable la chute primitive et l'origine du mal, ainsi que la grâce ou l'action réparatrice divine, premier moteur de toute la vie religieuse. Le premier, il répond aux difficultés des donatistes et de saint Cyprien sur la validité des sacrements conférés par des ministres pécheurs ou hérétiques, et il est conduit, pour résoudre cette question ardue, à mieux distinguer qu'on ne l'avait fait avant lui le sacerdoce intérieur, invisible, fondé sur la puissance de la prière ou la sainteté, et le sacerdoce extérieur ou ministériel, constitué hiérarchiquement.

C'est la première et jusqu'à présent la plus grande époque théologique. Malheureusement Augustin, si puissant et si vrai en métaphysique, tendait lui-même, par le côté social, à rompre la

communication intérieure avec Dieu, essence de la religion naturelle, dont le rétablissement est l'objet propre du christianisme : d'abord partisan de la liberté de conscience, nécessaire à la religion de l'esprit, et qu'avaient revendiquée Tertullien et Lactance[1], l'évêque d'Hippone avait cédé à l'entraînement de son siècle, à l'invasion des idées juives et païennes dans l'Église, et sa main éloquente avait fini par tracer le code de l'intolérance religieuse. Malgré cette défaillance, Augustin a mérité de donner son nom à la théologie, comme Platon à la philosophie ; et les fausses théologies sont des débris de l'augustinisme comme les fausses philosophies des débris du platonisme.

Les unes et les autres s'abattent sur le moyen âge. Augustin, il est vrai, continue d'être en crédit ; on suit beaucoup de ses opinions, mais l'esprit est changé. Sous les formes barbares de la scolastique, la théologie est moins l'explication que l'obscurcissement des vérités chrétiennes.

Secondé par la renaissance des lumières, le protestantisme commence à réagir contre les abus et essaie de renouveler l'augustinisme. Mais, d'une part, la vigueur métaphysique manque à ses chefs, Luther et Calvin ; de l'autre, la vieille société était encore trop forte pour permettre au spiritualisme

1. *Le Règne social du christianisme,* liv. I, ch. VIII.

de triompher en religion. Luther ne se dégage pas complétement de l'intolérance matérialiste et païenne, dans laquelle Calvin reste plongé ; ni l'un ni l'autre ne séparent la religion de l'État : emprunt le plus fécond qu'ils eussent pu faire aux premiers siècles de l'Église. Leur réforme n'aboutit qu'à un christianisme affaibli et tronqué.

A côté d'eux, et dans une direction contraire, Molina et les jésuites consommaient la ruine de la théologie.

Néanmoins la renaissance et le protestantisme avaient réveillé les esprits. Le cartésianisme achève de dissiper les ténèbres. Alors se lèvent Port-Royal et Bossuet.

La pensée augustinienne ressuscite, et répand de nouveau ses purs rayons. La seconde époque théologique commence. Malheureusement, les port-royalistes n'étaient pas aussi philosophes qu'Augustin ; c'est ce qui leur fait manquer la vraie théorie, en particulier sur le point capital de la grâce. Bossuet, un des plus purs cartésiens, possédait la philosophie des idées, et lui dut sa supériorité sur Port-Royal. C'est le plus grand représentant de la théologie depuis Augustin. Il fait pour cette science ce que le Concile de Trente avait fait pour le dogme, il la préserve des excès de la réaction protestante. Mais son génie sûr et puissant était peu créateur, et la scolastique pèse encore quelque-

fois sur lui. Il resta également enchaîné à la politique antichrétienne de l'intolérance, dont il faisait un dogme. Lui et Port-Royal reculèrent la décadence, plutôt qu'ils n'opérèrent un véritable renouvellement.

Du moins ils avaient ranimé les traditions de l'Église primitive, que le gallicanisme n'avait jamais laissé entièrement périr. Leur influence suscita l'opposition à la bulle *Unigenitus,* l'Église de Hollande, le Synode de Pistoie, enfin l'Église constitutionnelle, testament sublime du gallicanisme.

Des causes diverses arrêtèrent là cette grande impulsion. Le jésuitisme triomphe à son tour, réorganise et développe le catholicisme païen ; aujourd'hui il semble près de ruiner l'Église. D'un autre côté, la société moderne, en s'affermissant, sape de plus en plus la théocratie, et appelle impérieusement une réforme radicale de l'institution chrétienne.

Dans cette crise suprême des croyances religieuses, où se débat notre génération et qui ne pourrait se prolonger sans péril de mort, Bordas vient restaurer l'étude du christianisme et ouvrir la troisième époque théologique. Les travaux de l'érudition allemande, quoique empreints d'un caractère scolastique et corrompus par les fausses philosophies, peuvent compter comme préparation. Cette troisième époque a un vaste champ

devant elle; Bordas l'a seulement inaugurée; néanmoins, il y laissera des traces non moins durables que dans la métaphysique et la science sociale.

D'abord, ses vues sur l'origine de la civilisation moderne, outre qu'elles rendent compte des étonnantes vicissitudes de l'Église, forment une nouvelle et magnifique apologie du christianisme, dont cette civilisation, comme il l'a dit, fulmine la divinité. Il y faut joindre sa démonstration de la nécessité d'une intervention divine après la chute; démonstration rigoureuse, directement tirée de la théorie des idées, qui justifie et en quelque sorte réhabilite le surnaturel chrétien, contre lequel le panthéisme de notre siècle a pour ainsi dire insurgé les intelligences.

En second lieu, Bordas achève la révolution augustinienne au sujet de la grâce. Le problème se résout encore directement par la théorie des idées: elle sape du même coup et la grâce impuissante des molinistes, qui soustrait l'homme à l'action de Dieu, et la grâce irrésistiblement efficace des jansénistes, qui l'abîme sous elle. Sans doute, au fond, ce n'est pas une autre solution que celle dont Augustin et Bossuet puisèrent les éléments dans l'Évangile; mais, indépendamment du mérite de l'avoir retrouvée sous les ruines de la théologie, Bordas la rend plus explicite, plus philosophique-

ment certaine. Il débarrasse Augustin d'une tendance au molinisme pour l'état primitif de l'homme, et Bossuet de la prémotion physique des thomistes, où se perd la notion vraie du libre arbitre. Par là il termine ces longues et imposantes controverses.

En troisième lieu, Bordas restaure et explique admirablement la distinction essentielle ainsi que l'union nécessaire du sacerdoce intérieur et du sacerdoce extérieur. Rien de plus important, de plus fécond que ce principe. Il est juste de remarquer qu'outre saint Augustin, Bordas eut ici pour précurseurs plusieurs écrivains célèbres de Port-Royal, Nicole principalement. De là découle la théorie des sacrements, et celle des indulgences, que l'auteur des *Pouvoirs constitutifs de l'Église* nous paraît avoir exposée le premier dans son vrai jour.

Enfin, sur la question capitale de l'Église, Bordas s'est montré créateur, comme on peut et comme on doit l'être en théologie. Sur ce point, il fait faire à la science, à la vie religieuse, un progrès aussi notable que celui qu'il a opéré dans les sciences historiques et politiques par son explication de la Révolution française, considérée comme l'établissement social du christianisme.

L'idée de l'Église a subi la même décadence, les mêmes obscurcissements que la vie même de l'Église. Très-nette aux premiers siècles, très-confuse

au moyen âge, elle n'avait jamais été aussi défigurée que dans les théories absolutistes des théocrates contemporains.

Jaloux de sauvegarder toutes les vérités, Bordas n'attaque point, n'affaiblit point les droits de la hiérarchie : nul théologien gallican n'a mieux établi ceux de la papauté. Mais, au nom de l'unité de l'Église, il revendique surtout le pouvoir méconnu et presque oublié des laïques. Il réduit à néant les scolastiques distinctions d'Église enseignante et d'Église enseignée, d'infaillibilité active et d'infaillibilité passive, à l'aide desquelles on relègue au rang de parias la grande masse des fidèles. Il établit, sur les preuves les plus solides, que dans l'Église quiconque ne participe point à tous les pouvoirs ne participe à aucun, et ne fait pas réellement partie de l'Église; que le pontificat, même ministériel, ne fait point exception, et appartient à tous quoiqu'à des degrés divers, le pouvoir des clefs n'ayant été donné exclusivement ni à Pierre ni aux apôtres, mais, dans la personne de Pierre et des apôtres, à l'Église entière; que dans ce corps mystique, le plus parfaitement un qui se puisse concevoir, aucun membre n'opère, que tous ne coopèrent avec lui et ne ratifient ce qu'il fait, soit pour l'administration des sacrements, les indulgences, les excommunications, soit pour la doctrine et le gouvernement; enfin que cette unité sainte,

indivisiblement composée des laïques, des prêtres et des évêques, possède seule l'infaillible et perpétuelle assistance de l'Esprit.

En ramenant l'Église à son unité première, essentielle, Bordas y réintègre l'élément démocratique. Que l'on comprenne bien ce terme. Personne ne s'est élevé plus fortement que Bordas contre l'assimilation du gouvernement de l'Église aux gouvernements de la terre. L'Église est une société surnaturelle, dont le modèle a été donné d'en haut. Par un côté elle est monarchie, par un autre aristocratie, et par un troisième démocratie ; mais elle n'est point démocratie, ou aristocratie, ou monarchie à la manière des États politiques; ce n'est point par comparaison avec ceux-ci qu'il faut la juger.

Au moyen âge, l'élément monarchique tendait à absorber les autres; l'ultramontanisme faisait du pape la source du sacerdoce, l'unique vicaire, et, en réalité, le supplantateur du Christ. Les gallicans surent défendre le pouvoir épiscopal ou l'élément aristocratique, mais presque toujours en méconnaissant les droits des laïques et même ceux des pasteurs du second ordre. Pour restituer intégralement la forme divine du gouvernement de l'Église, il restait donc, en confirmant les autres pouvoirs, à relever de ses ruines l'autorité, sacrée aussi, du peuple fidèle. C'est ce que Bordas a fait

victorieusement ; en cela il représente le gallicanisme complet, il est le restaurateur de la démocratie ecclésiastique.

Avec le pouvoir des laïques, animés de l'esprit moderne, la vie rentre dans l'Église, les abus et les superstitions tombent ; l'ordre presbytéral et l'ordre épiscopal, avec la papauté elle-même, se régénèrent ; les nations reviennent librement à l'unité de foi.

Il est visible également que la restauration de l'élément démocratique ou laïque consomme l'harmonie des deux sociétés, la civile et la religieuse. Il n'est plus nécessaire de débattre des traités, des concordats entre la révolution et l'Église ; l'alliance se fait d'elle-même. L'homme a le même rang, la même dignité dans l'Église et dans l'État ; il participe au sacerdoce comme à la souveraineté politique ; il redevient prêtre-roi, comme il le fut dans sa première perfection.

Bordas, sur son lit de mort, jugeait qu'il n'avait point achevé sa tâche : il pensait à ses grands travaux théologiques interrompus. La perte est à jamais regrettable ; mais quand j'ai vu, dans ses manuscrits, qu'il avait complété la démonstration du sacerdoce laïque, et que ce principe générateur de la réforme était désormais hors de débat, je me suis dit qu'il avait accompli son œuvre, du moins pour l'essentiel. On peut, sans témérité, sans esprit

de fanatisme, y reconnaître une véritable mission religieuse.

Nous avons exposé les principales idées de Bordas. C'est dans la suite des révolutions de la pensée qu'il faut se placer, pour en porter un jugement général. Platon avait fondé la certitude philosophique et morale, Augustin la certitude théologique, Descartes la certitude physique et mathématique ; Bordas a confirmé les résultats antérieurs et fondé la certitude historique et sociale. Venu le dernier des grands métaphysiciens, rénovateurs des sciences, il achève, pour ainsi dire, d'armer l'esprit humain de toute sa puissance.

Il a célébré quelque part « ces éminents génies qui apparaissent le long des temps, s'élevant chacun au-dessus de leur âge, comme les phares éternels de l'esprit humain [1]. » C'est dans leurs rangs que la postérité marquera sa place.

Si cette place ne lui est point encore acquise dans l'opinion, si le restaurateur du spiritualisme au XIX[e] siècle n'a point reçu la gloire pour récompense, nous pouvons en découvrir la raison. Il a fait converger toutes les forces de sa pensée vers une rénovation religieuse qui, jusqu'à présent, n'a point triomphé. Prophète par la science, il a prédit la réforme et le rajeunissement du catholicisme.

1. *Mélanges*, p. 74.

Sa renommée est solidaire de l'accomplissement, qui doit être le salut du monde. Aux yeux des penseurs, sa démonstration, pour précéder le fait, n'en est pas moins certaine; mais pour la grande masse des hommes, même des hommes intelligents, l'événement seul prononce; et c'est cette masse qui distribue la gloire.

A mesure que se développera le mouvement régénérateur, dont le génie a d'avance tracé l'orbite, le nom de Bordas sortira de l'obscurité, pour vivre autant que la société nouvelle et que l'Église, réconciliées et élevées dans leur union à un degré inconnu de puissance et de prospérité.

Cette réconciliation, cette alliance que la nature des choses appelle, et que les passions des hommes retardent, résume les efforts, les découvertes et les espérances du grand métaphysicien. Elle ouvre de merveilleuses perspectives d'avenir. Elle doit, mettant un terme à des luttes séculaires et à d'effroyables bouleversements, instaurer une nouvelle et incomparable époque de l'histoire de l'humanité : la véritable époque du progrès indéfini, dont on parle tant de nos jours, et qui n'est point dans le passé, mais devant nous.

Le panthéisme, dans ses explications arbitraires, prétend doter tous les âges du progrès continu, et le retrouver au sein même des plus monstrueuses décadences : si l'on s'en forme une juste idée, on

sera convaincu qu'il n'a point encore véritablement régné.

L'antiquité offre, il est vrai, des efforts puissants, des créations variées du génie humain, des civilisations dont l'éclat peut éblouir; mais que cet éclat est trompeur et éphémère! Une corruption précoce flétrit et dévore ces splendeurs, et incessamment les ruines s'entassent sur les ruines. Rien ne ressemble moins à un progrès régulier, harmonieux, continu. L'antiquité, pour emprunter une expression révolutionnaire de saint Paul, « n'a rien conduit à la perfection [1]. » Aussi l'idée même du progrès lui est étrangère; la pensée d'une irrémédiable et fatale déchéance alimente la mélancolie de ses poëtes et de ses philosophes.

Par le Christ s'accomplit la rénovation religieuse ou le retour à Dieu, et en principe tout progrès devient possible. Mais l'héritage d'un passé funeste pèsera longtemps encore sur le genre humain. L'essor religieux lui-même ne se soutient pas. Le moyen âge et le nôtre marquent une chute profonde par rapport à l'âge apostolique. Toutefois la religion de l'esprit n'a point péri entièrement, elle ne périra pas.

Le progrès social prend son origine au XIIe siècle avec les communes et la première renaissance des

1. Hébr. VIII, 19.

lumières. Depuis lors il a grandi, il a compté de belles victoires. Mais là encore que d'épreuves, que de vicissitudes, et parfois de pas en arrière! Cette génération n'en est-elle pas elle-même un exemple? N'a-t-elle pas laissé se refroidir l'enthousiasme de la foi nouvelle qui rayonna sur 89? Sans que le succès puisse être incertain, le progrès continu n'a pas lui encore.

Depuis le cartésianisme ou la rénovation scientifique chrétienne, on le découvre plutôt dans la marche des sciences physiques et mathématiques, et les conquêtes de l'industrie qu'elles amènent à leur suite. Cependant, quand la plus noble partie de l'homme n'y participe pas, est-ce le progrès véritable?

On s'est trompé en faisant du progrès une propriété nécessaire et en quelque serte mécanique de notre nature : il est plus noble et plus relevé, car il dépend de la liberté humaine; mais, par cela même, il est exposé à subir de lamentables intermittences, il pourrait se perdre à jamais. D'ailleurs, en vertu de l'unité de l'esprit humain, il doit, pour régner pleinement, s'opérer à la fois dans tous les ordres.

Le progrès n'étant que la marche assurée vers la perfection, l'union à Dieu en qui seul l'absolue perfection réside est le principe et la mesure du progrès. Avant le christianisme, cette condition

première n'existait pas pour le genre humain. Le Christ la lui apporta ; mais tant que la rénovation scientique et la rénovation sociale ne s'étaient point produites, le progrès d'ensemble était impossible, et par conséquent tout progrès partiel incertain.

Maintenant que le christianisme a suscité la révolution cartésienne et la Révolution française, toutes les conditions du progrès existent en fait, du moins à l'état naissant ; elles ont été expliquées par Bordas. Il ne leur manque que de se réunir et de se coordonner. Le progrès continu apparaît comme le règne complet, spirituel et temporel, je veux dire religieux, philosophique et social, du christianisme.

Ici nous voyons le genre humain toucher à sa maturité. Déjà la perfection, comme idéal, brille à tous les regards, enflamme tous les cœurs, pousse au renouvellement universel. Les luttes comme les tâtonnements d'une époque de transition auront leur terme. Nous saluons de loin une ère de gloire et de félicité, qui n'aura point eu de modèle parmi les temps et les civilisations écoulées.

Bordas en aura été le précurseur.

FIN.

NOTES

I

NOTE COMPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE V

POLÉMIQUE AVEC L'OBSERVATEUR CATHOLIQUE.

Nos relations avec les port-royalistes de Paris commencèrent par la lettre suivante, écrite et envoyée par moi, d'accord avec Bordas :

A Messieurs les Rédacteurs de la Revue ecclésiastique.

« Messieurs,

« J'ai l'honneur de vous adresser, tant en mon nom qu'au nom de M. Bordas-Demoulin, un opuscule sur le *Gallicanisme,* que j'ai publié dans la *Revue des Deux Mondes,* et le dernier écrit de M. Bordas-Demoulin, *les Pouvoirs constitutifs de l'Église.* Vous reconnaîtrez dans l'un et dans l'autre une admiration sentie pour l'école

de Port-Royal, et un ardent désir de voir reprendre son œuvre de réforme catholique, avec les développements que réclament les nouveaux besoins de notre âge. En outre, le livre de M. Bordas-Demoulin répond aux observations que vous lui aviez faites, il y a quelques années, dans votre estimable recueil.

« L'auteur, dont je partage les vues, défend la doctrine de la grâce de saint Paul, de saint Augustin, de Bossuet et de Quesnel ; il flétrit sans ménagement la funeste bulle *Unigenitus*. Peut-être néanmoins restera-t-il quelques dissentiments entre nous. Je ne parle pas seulement des dissentiments politiques. Quoique les opinions politiques influent sur la manière de comprendre le passé et l'avenir de la religion, elles n'apportent pas à l'union chrétienne d'insurmontables obstacles. C'est dans l'Église même et sur la doctrine de la foi que la conformité entière de sentiments est le plus nécessaire. Peut-être ferez-vous d'abord quelque difficulté d'admettre dans toute leur étendue les idées de M. Bordas-Demoulin sur l'infaillibilité de l'Église et en particulier sur les droits des prêtres et des laïques. Cependant, je crois ces idées entièrement conformes à la doctrine et à la pratique de la sainte antiquité. Seulement elles me paraissent mieux démêlées, mieux éclaircies. L'auteur les a mûries par trente années de continuels travaux ; il m'appartient de déclarer que sa vie simple et exemplaire recommande non moins puissamment ses ouvrages.

« Nous sommes, M. Bordas-Demoulin et moi, profondément convaincus que jamais l'Église n'a traversé des conjonctures plus graves que celles où nous la voyons

aujourd'hui engagée. La proclamation et l'adoption du nouveau dogme ou plutôt de la nouvelle hérésie de l'Immaculée Conception, nous offrent le spectacle d'une catastrophe inouïe, la chute du pape et de l'épiscopat. M. Bordas-Demoulin et ses amis croient qu'il est du devoir de tout fidèle, même laïque, de protester hautement contre ce scandale et d'accourir au secours de l'Église ébranlée : ils désirent vivement que les catholiques éclairés s'entendent à cet égard en France et dans les autres pays. Si vous pensez de même, Messieurs, il ne sera peut-être pas inutile de nous mettre en rapport, soit pour discuter certains points de doctrine en tout esprit de charité et de liberté chrétiennes, soit pour concerter, s'il y a lieu, les actes que peut réclamer la crise religieuse actuelle. Nous vous laissons entièrement juges de la forme qu'il conviendrait de donner à ces communications et relations mutuelles entre nous.

« M. Bordas-Demoulin désirerait faire parvenir quelques exemplaires de son ouvrage aux évêques et aux fidèles de Hollande attachés aux doctrines de Port-Royal. Pourriez-vous, Messieurs, vous charger du soin de les faire arriver sûrement aux personnes auxquelles l'ouvrage peut le mieux convenir? Nous attacherions aussi quelque prix à savoir ce que l'Église sus-nommée de Hollande se propose de faire dans les circonstances présentes. »

En même temps nous écrivîmes une lettre de félicitation au digne et courageux abbé Laborde, adversaire déclaré de l'Immaculée Conception, et lui-même lié avec le parti janséniste ; nous ignorions qu'il fût déjà atteint

de la maladie dont il mourut bientôt à l'hôpital de la Charité.

En réponse à nos démarches, quelques port-royalistes, entre autres un ecclésiastique, président de leurs réunions, vinrent nous rendre visite. Bientôt il fut question de fonder une revue en commun ; c'était en 1855. Le projet aboutit, la revue existe encore; mais je dois expliquer comment, par le fait, nous y sommes demeurés complétement étrangers.

Bordas et moi, nous avions demandé un comité où j'entrerais avec deux de nos amis ; ces Messieurs acceptèrent. Je proposai pour titre *la Réforme catholique*, et rédigeai un prospectus. Les choses ainsi arrêtées, nous nous absentâmes, Bordas et moi, ayant droit de compter que la revue ne paraîtrait pas avant notre retour. A mon arrivée, j'appris qu'on avait précipité la publication, que la revue s'imprimait sous le nom d'*Observateur catholique* (notre titre avait été jugé trop radical), et qu'on s'était permis en notre absence de modifier et d'affaiblir l'article que j'avais laissé. Je fis quelques observations et demandai à en conférer en comité. Mais les dispositions avaient changé ; nos futurs collaborateurs déclarèrent tout à coup qu'il n'était point question de comité, qu'on serait du reste charmé de recevoir de nos articles. Je rompis là, choqué du peu de franchise des procédés, et retirai mes pages déjà livrées à l'impression.

Jamais Bordas n'avait été si près de réaliser un de ses vœux les plus constants et les plus chers, celui d'avoir un organe de ses principes. Ce fut de ce côté une dernière déception.

L'Observateur catholique avait paru en octobre 1855. Nous ne laissâmes pas de le propager parmi nos amis ; nos *Essais* ayant paru l'année suivante, je l'y citai honorablement, et M. Stappaerts fit de même dans ses *Études*. Ce n'est pas que ce recueil ne laissât beaucoup à désirer ; il était très-inférieur, pour la science et la gravité, à l'ancienne *Revue ecclésiastique ;* mais nous croyions devoir encourager l'opposition au nouveau dogme.

Telle est la seule part que nous ayons prise à cette publication, qu'on eût pu rendre plus utile à l'Église. Ni Bordas ni moi n'y avons jamais inséré une seule ligne, même au commencement. Pas une seule conférence de doctrine n'a eu lieu non plus entre les port-royalistes et nous, quoique nous les y eussions invités.

Nous n'en avions pas fini avec nos jansénistes. En 1856, *l'Observateur* rendit compte de nos *Essais sur la Réforme catholique ;* il y mêlait la critique des *Pouvoirs constitutifs de l'Église*. L'article n'était pas précisément bienveillant. Le journal port-royaliste rendait justice « surtout à nos intentions ; » il tenait visiblement à se séparer de nous comme d'auxiliaires compromettants ; nos éloges de l'Église constitutionnelle et de Grégoire lui semblaient « exagérés et inopportuns. » A cela nous n'avions rien à dire. Mais on faisait planer sur nous des soupçons « d'exagération schismatique et d'hérésie[1]. » L'accusation dut nous paraître d'autant plus étrange, venant d'un tel lieu, qu'elle se fondait en grande partie sur un point de théologie où Bordas s'accordait entièrement avec l'ancienne école de Port-Royal,

1. *L'Observateur catholique*, 16 juillet 1856.

à savoir : la nécessité du concours des prières des justes avec l'action extérieure du ministère, pour produire le sacrement.

Jaloux de mettre jusqu'à la fin les procédés de notre côté, nous essayâmes d'obtenir à l'amiable un désaveu d'une imputation aussi grave que celle d'hérésie. Nous rédigeâmes à cet effet une note explicative, et je la remis au président des réunions port-royalistes, avec qui nous n'avions pas rompu tout rapport; je le laissais juge de l'usage le plus convenable à faire de la note. Cet ecclésiastique m'assura que, sur le principal point de la controverse, il partageait l'opinion de Bordas, et me montra lui-même des autorités conformes.

Qu'on juge de notre étonnement, lorsque pour toute satisfaction nous lûmes dans *l'Observateur* qu'il avait été remis à la rédaction une *note anonyme* en faveur de Messieurs Bordas-Demoulin et Huet, et que la Revue ne se croyait nullement obligée d'en tenir compte. Cette manière d'agir nous mettait à l'aise; nous écrivîmes directement au journal qu'il ne pouvait ignorer la source de la pièce remise, qu'on ne se traitait pas aussi légèrement d'hérétiques entre chrétiens, que nous réclamions cette fois l'insertion, et qu'au besoin nous userions du moyen légal de l'obtenir. Tout en s'exécutant, la revue port-royaliste n'épargna pas le persiflage à ses associés d'un jour :

« Ces Messieurs nous écrivent avec une vivacité qui contraste beaucoup avec la gravité que l'on se plaît à attribuer à des philosophes... Ils nous menacent d'un procès si nous ne publions pas ce qu'ils appellent leur justification.

« Cette menace n'est que ridicule. Mais nous ne voulons pas que ces Messieurs s'imaginent que nous ayons intérêt à décliner le combat. En conséquence, nous commencerons dans le prochain numéro à publier leur prétendue justification, qui est trop longue pour être insérée dans un seul numéro. Comme nos lecteurs n'attachent pas sans doute un grand intérêt à cette pièce, nous ne pouvons vraiment lui consacrer plus d'espace. Nous prions ces Messieurs de ne pas le trouver mauvais. Nous leur demandons en outre très-humblement d'accompagner leur justification de quelques réflexions. Nous espérons qu'ils ne trouveront dans nos réflexions aucun prétexte à de nouvelles justifications ou à de nouvelles menaces. Ils doivent comprendre que *l'Observateur catholique* ne saurait se résoudre à insérer tout ce qu'il leur conviendrait d'écrire.

« Nous regrettons que ces Messieurs nous obligent à entrer en polémique avec eux. Si nous avions prévu ce résultat de notre compte rendu, nous eussions gardé le silence sur un livre qui semble plutôt destiné à entraver qu'à seconder l'esprit de la vraie réforme catholique. Nous avions un peu flatté ces Messieurs, mais il paraît qu'ils veulent une soumission parfaite à leurs idées. Nous ne nous croyons pas obligés à la pratique d'une pareille vertu [1]. »

Voilà un échantillon de cette polémique soi-disant religieuse.

Notre *justification* fut publiée; mais, quoique de peu d'étendue, elle ne le fut que coupée par morceaux et

1. *L'Observateur catholique*, 1er septembre 1856.

noyée dans une réfutation diffuse : petits moyens, plus dignes d'un confrère d'Escobar que de sévères partisans de Jansénius.

On peut lire dans les *Œuvres posthumes,* IIᵉ partie, *Défense des Pouvoirs constitutifs de l'Église,* la vigoureuse réponse de Bordas. Elle porte principalement sur la nature du sacerdoce, sur l'union nécessaire du sacerdoce extérieur et du sacerdoce intérieur et la participation des laïques à l'un et à l'autre. Si le ton en paraît quelquefois un peu vif, on se souviendra que le vieil athlète de la réforme catholique n'a fait qu'user du droit de légitime défense.

II

SUR LES ŒUVRES POSTHUMES DE BORDAS-DEMOULIN

Je n'ai pas eu l'occasion, dans cette *Histoire,* de parler spécialement des Œuvres posthumes comme des autres écrits de Bordas. Je vais y suppléer ici.

Les Œuvres posthumes de Bordas-Demoulin, *publiées avec une Introduction et des Notes par* F. Huet, Paris, 1861, forment deux volumes in-8.

Elles se composent d'ouvrages inachevés et de divers fragments moins étendus. L'éditeur a distribué ces matières en trois parties :

Première partie, Philosophie ;

Deuxième partie, Christianisme social ;

Troisième partie, Christianisme religieux.

Les deux premières parties ne renferment que des morceaux détachés, mais dont plusieurs devaient entrer dans les ouvrages que méditait l'auteur. On peut, sur ce point, consulter notre Introduction ainsi que le chapitre V de cette *Histoire.*

La troisième partie, qui est la plus étendue, contient deux ouvrages restés inachevés. Le premier a pour titre : DÉFENSE DES POUVOIRS CONSTITUTIFS DE L'ÉGLISE ; le second : DÉCADENCE DE L'ÉGLISE DANS LA GRACE. Malheureusement, ce dernier écrit ne se compose guère que de simples notes.

On trouve encore dans les Œuvres posthumes la correspondance philosophique et religieuse de Bordas.

Sans offrir de théories précisément nouvelles, ces divers écrits forment un commentaire lumineux, indispensable, des autres ouvrages de l'auteur, et je ne crois point en exagérer l'importance en disant que, quand on ne les a pas lus, on ne possède pas Bordas tout entier. Il me semble même qu'ils doivent à leur forme d'ébauche, qui garde quelque chose du premier jet de la pensée, de faire comprendre l'homme non moins que le philosophe et le théologien, car on se sent introduit dans l'intimité de ses convictions en même temps que dans les profondeurs de ses doctrines.

III

LISTE

DES OUVRAGES DE BORDAS-DEMOULIN

Le Cartésianisme, ou la Véritable Rénovation des Sciences, ouvrage couronné par l'Institut; suivi de la Théorie de la Substance et de celle de l'Infini, par Bordas-Demoulin; précédé d'un Discours sur la Réformation de la Philosophie au XIXe siècle, pour servir d'Introduction générale, par F. Huet, professeur à la Faculté de philosophie et lettres de Gand. — Paris, J. Hetzel, 1843. 2 vol. in-8 .

Mélanges philosophiques et religieux. — Paris, librairie philosophique de Ladrange, 1846. 1 vol. in-8.

Les Pouvoirs constitutifs de l'Église.— Paris, Ladrange et Firmin Didot frères, 1855. 1 vol. in-8.

Essais sur la réforme catholique, par Bordas-Demoulin

et F. Huet. — Paris, Chamerot et Ladrange, 1856. 1 fort vol. in-12.

Œuvres posthumes de Bordas-Demoulin, publiées avec une Introduction et des Notes par F. Huet. Paris, Chamerot et Ladrange, 1861. 2 vol. in-8.

Nota. Les écrits de Bordas antérieurs au *Cartésianisme*, à l'exception d'un petit nombre de morceaux peu importants, ont été réimprimés ou fondus dans les *Mélanges* et dans les *Essais*. Ce dernier ouvrage contient aussi la *Lettre à M. l'Archevêque de Paris*, publiée à part en 1851.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

